

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

ENTIERE  
TRADUCTION  
des Epistres de Senèque,  
Seneateur Romain.

*Par le Seigneur de Pressac, Gen-  
til-homme ordinaire de la  
Chambre du Roy.*

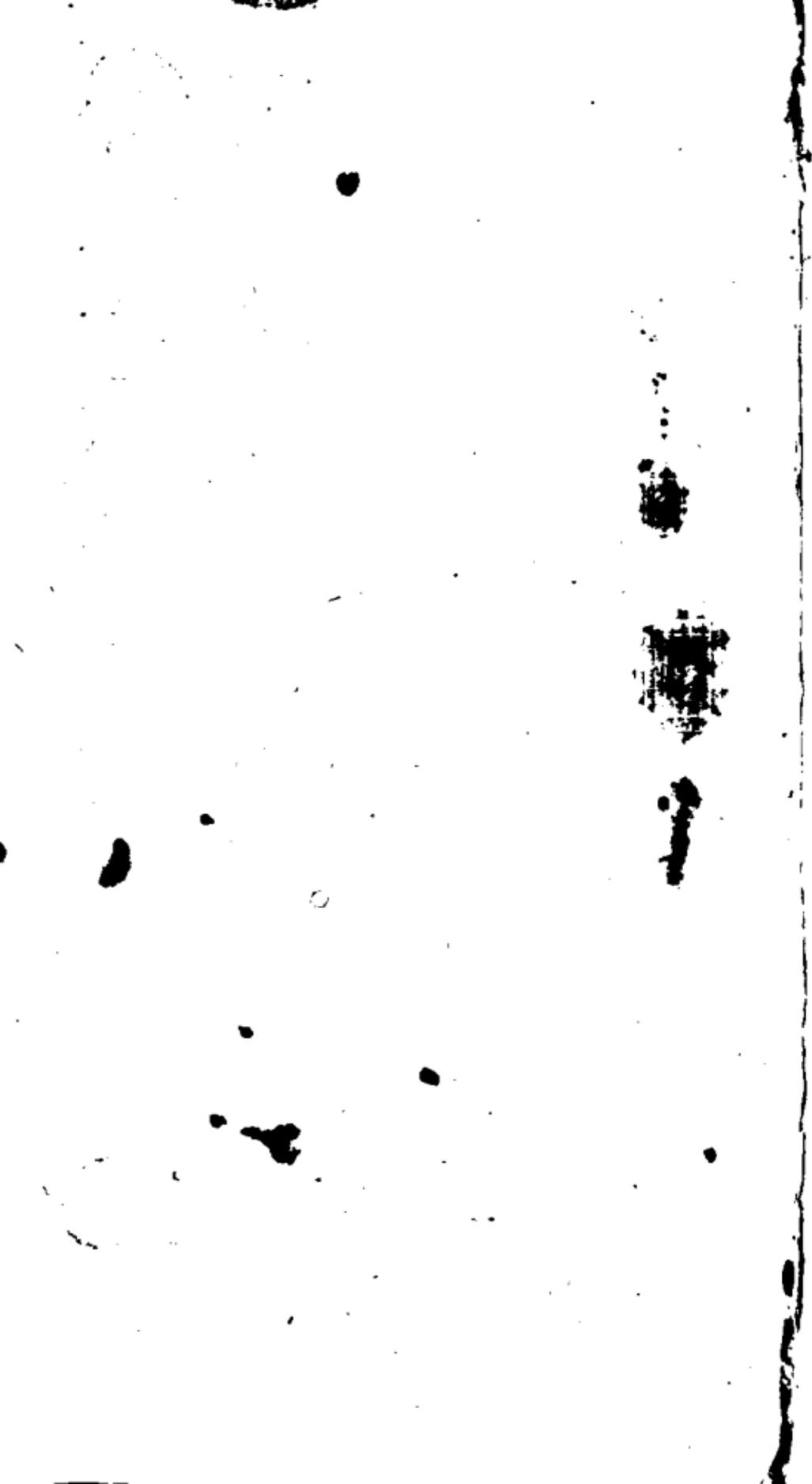
Et le Cleandre, ou de l'Honneur,  
& de la Vaillance, discours fait  
par ledit Seigneur de  
Pressac.

*Avec des amples Indices.*



A L Y O N,  
Par Michel Beublin.

M. D. XCVI.





A V R O Y.



'Estoit Philippe Roy de Macedoine, SIRE, qui conuioit son fils Alexandre, de se mettre sur les rangs és ieux & cōbats Olympiques : à quoy Alexandre respondit gentiment, qu'il le feroit volontiers, si ce estoient des Roys qui eussent à debattre le prix contre luy. Et toutesfois en la commune eschole de la Sapience, il ne desdai-gna point de se mettre à la presse, & de courir au prix & au fruit de la Philosophie, à l'envy de tout autre. Aussi à dire vray, est-ce vn prix qui n'est pas tāt sou-haïtable pour l'auantage qu'on acquiert sur autruy, que pour celuy qu'on acquiert sur soy mesme, & vn combat auquel les Roys & les grāds deuroient par raison faire plus d'effort pour en deuenir superieurs. Car i' aduoüeray bien que des arts qui gisent en subtilités contētieuses, ou des sciences qui sont nuement contemplatiues, il seroit à l'aduenture messeant, qu'un homme de commandement se mist en peine d'en

acquérir l'excellence, ou d'en débattre la  
 primauté. Mais de ces lettres, qui forment  
 l'ame à la prudence, à la magnanimité, à la  
 justice, à la tempérance de ses disciplines,  
 qui tirent le cœur, & le discours de l'hom-  
 me à une grandeur, par laquelle il est mis  
 au dessus de sa propre nature, de celles-là,  
 dy-ie, SIRE, il est nécessaire que les hom-  
 mes qui sont nés pour commander au re-  
 ste du monde, s'estudient d'en acquérir,  
 & emporter sur tous autres l'advantage,  
 de tant que par là ils deviennent tels, qu'il  
 est plus expedient aux autres de leur obeir,  
 qu'à eux de commander. Or entre tous  
 les discours de la Philosophie, il n'en est  
 point, que les grands doiuent estudier avec  
 plus d'emulation & de ialousie, que ceux  
 qui engendrent en l'ame une ferme & ab-  
 soluë resolution contre la mort & la for-  
 tune, d'autant que l'excellence de ceste  
 vertu a bien ses effets plus nobles & plus  
 esleuez, que n'ont les autres, lesquelles  
 sont attachees à la sensualité, & ne s'em-  
 ployent és choses douteuses & dangereu-  
 ses, qu'autant qu'il y a esperance d'en es-  
 chapper. Mais d'imiter l'attion d'un De-  
 cius ou d'un Mutius, qui se ietterent à une  
 mort certaine & ineuitable, pour le service  
 d'autruy,

d'autrui, c'est donner au plus haut point de l'humaine vertu, & s'il est loisible de le dire, se balancer aucunement avec Dieu, qui luy-mesme s'est sacrifié pour les hommes. C'est en fin, le mépris de la mort, par lequel les hommes obtiennent une entière & souveraine iurisdiction sur toute façon de force & de puissance, qui les exempte de rien souffrir & de rien craindre, & qui les tient tousiours assurez parmi les choses non assurees. Or pour établir en une ame bien née une si haute discipline, ie vien presenter à vostre Majesté, SIRE, l'homme du monde, si ie ne me trompe, le plus propre, & qui luy-mesme a par la dernière action de sa vie tesmoigné le profit, qu'il auoit fait en une telle estude. Que s'il se trouue quelqu'un, à qui il semble que telle occupation que ceste cy, ne conuienne pas fort avec la profession que ie fay, ie luy puis dire, que ce n'a pas esté mon but d'apprendre Seneque pour le traduire, mais plustost de le traduire pour l'apprendre, n'ayant eu au commencement de ceste entreprise nulle autre consideration qu'à mon usage particulier: mais au long aller, ie me suis tant agréé en la beauté de ce sujet, que j'ay pris

EPISTRE AV ROY.

la hardiesse d'en presenter à vostre Ma-  
iesté, ie ne sçay cōbien d'Epistres, qui m'ont  
semblé plus propres à ceste instruction, &  
qu'en m'y esproouant i' auoy mises en no-  
stre langue, & n'ay peu douter qu'elles ne  
eussent à vous estre agreables, tant à cau-  
se de leur excellence, que pour la perfection  
de vostre iugement: A quoy i' adiousteray  
que la Noblesse de vostre Royaume, estant  
attiree au desir, & recherche d'une si gran-  
de vertu, par la commodité qu'elle aura  
d'entendre le discours qu'en fait Senegue,  
portera plus auant qu'aux simples hazards,  
sa vie pour vostre seruice, qui est le limi-  
te de nostre deuoir, & de nostre gloire.  
A tant ie supplieray nostre Seigneur,

**SIRE**, de conseruer vostre Maieité en  
tres-lōgue & tres-heureuse vie. De Pres-  
sac ce dixhuiētiesme iour de Ianuier, mil  
cinq cens quatre vingts deux.

Vostre tres-humble, tres-obeis-  
sant, & tres-fidelle serui-  
teur & subiect,

P R E S S A C.



**TABLE DES EPISTRES,**  
*& de leurs sommaires.*

Le premier nombre demonstre l'Epistre,  
le second le fueillet.

	Comment on doit remedier à la fuite du temps. Epist. 1.	fol. 1.
	Qu'il ne faut aymer le changement des lieux, & de la lecture de diuers li- ures: & de la vraye richesse. 2.	4
	Comment il faut faire & garder vn amy, & du vice auquel nous tombons pour trop de fiance ou deffiance. 3.	7
	Du mespris de la mort, des grandeurs, des richesses. 4.	10
	De ne chercher point reputation par l'estrange & austere façon de viure: de l'esperance & de la crainte. 5.	15
	De l'amitié & du profit, & aduancement qu'il y a à conuerser avec vn homme de bien. 6.	19
	Qu'il faut fuir la multitude. 7.	22
	Qu'il faut fuir les faueurs de fortune: & que seruir à la vertu est estre libre. 8.	26
	Comment on doit entendre ceste proposition, que le sa- ge est content de soy mesme. 9.	31
	Qu'on doit empescher que les mal-adiuisez ne de- meurēt seuls, & de la façon de prier Dieu. 10.	41
	De la rouueur & de la honte, & qu'il se faut pro- poser quelque homme de vertu à imiter. 11.	44
	Le bien & commodité de la vieillesse où nous deuons borner nostre vie: & qu'on ne peut estre contraint	

T A B L E D E S

- de viure en neceſſité. *Epist.* 12. 49
- De l'vtilité qu'il y a à s'exercer contre les aduerſitez, & des remedes contre la crainte. 13. 54
- Que c'est que nous auons à noſtre corps : d'euiter les occasions qui peuuent nuire, & que celuy a le plus de richesses qui n'en a point de beſoin. 14. 63
- Du traitement du corps, & comment il faut exercer ſa voix, & que la vie du fol eſt ingrate. 15. 71
- Comment la Philoſophie nous eſt en toutes façons neceſſaire, & que celuy n'eſt pauvre qui ſe meſure à la nature, ny riche qui à l'opinion. 16. 76
- Que la pauvreté eſt vn moyen pour s'acheminer à la vertu. 17. 81
- Qu'il ne ſe faut du tout ſequeſtrer des feſtes publiques: de s'accouſtumer à la pauvreté, & de fuyr le courroux demeſuré. 18. 87
- De l'incommodité qu'il y a à l'entremiſe des grandes affaires, & combien il eſt malaiſé d'eſchapper aux grandes dignitez: qu'il faut auoir vn amy avec lequel on viue. 19. 93
- Par quels moyens on ſe peut aſſeurer contre les maux qui nous menacent, de ne craindre point la mort, & auſſi de ne s'y precipiter. 24. 99
- Des commoditez de la vieillesſe, & que noſtre mort eſt la preuue de noſtre valeur, & que c'eſt choſe excellente d'apprendre à mourir. 26. 113
- Comment ſe doit comporter celuy que la vieillesſe meine à la mort, & que c'eſt vne grande laſcheté que de la craindre. 30. 117
- De reietter les conſeils & ſouhairs du vulgaire, & quelle choſe meine l'homme au ſouuerain bié. 31. 126
- Qu'il ſe faut accouſtumer à ſupporter les choſes difficiles, & meſpriſer la mort. 36. 129
- Qu'on ne ſe doit legerement perſuader d'eſtre homme de bien, & de regarder à la commodité ou incommodité

S O M M A I R E S.

- modité des choses avant les accepter. 17. 134
- De nostre sottise & vanité en nous excusant de nos vices, & qu'il nous est aisé de nous corriger, si nous y voulons prendre peine. 57. 139
- Discours sur la méditation de la mort, lors qu'on se voit en quelque dangereuse maladie. 55. 143
- Qu'il n'importe de rien de mourir tost ou tard, & s'il est expedient d'avancer sa mort, ou de l'attendre. 71. 147
- Il monstre par plusieurs raisons qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu. 77. 159
- Que ce n'est pas grande importance de la vie, de vivre longuement. 78. 174
- Sur l'embrasement de la ville de Lyon, il discours de l'instabilité de la fortune, & peu de duree des choses humaines. 92. 184
- Que la vie ne laisse pas d'estre parfaite, encore qu'elle ne soit longue. 94. 196
- Que les vices sont aux hommes, & non au siecle, & que les pechez ont leur punition en eux-mesmes. 98. 202
- Consolation à Marullus qui avoit perdu son fils encore petit, & de la moderation qu'il faut garder en regrettant ses amis. 100. 207
- De la vanité & lascheté de ceux qui bastissent des longs desseins, & qui condescendent à souffrir des tourmens pour allonger leur vie. 102. 222
- Combien l'homme est dangereux à l'homme, de son devoir, & comment il se faut couvrir, & servir de la Philosophie. 104. 230
- Belle Epistre sur la beauté de l'ame vertueuse, & laideur de la vicieuse. 116. 233
- Des remèdes contre les choses fortuites. à Gallion. 42
- Beau discours qui est au commencement du premier livre des questions naturelles. 254

TABLE DES

*Autre discours qui est à la fin du sixiesme liure des questions naturelles.* 261

Table de la continuation des Epistres.

Epistre 41.	267
Epistre 74.	272
Epistre 91.	279
Epistre 105.	305
Epistre 121.	324

TABLE DES EPISTRES  
choisies, & tirees de Seneque.

**O**N doit philosopher en bonnes actions & integrité de vie, & non pas avec les parolles: & la pauvreté ne doit empescher celuy qui y veut racquer. Epist. 20. fol. 338

Celuy qui veut philosopher ne doibt apprehender de abaisser de qualité, parce que la gloire des grâds se perd, & celle qui provient de la philosophie est perdurable. 21. 345

Comment celuy qui a des empeschemens, se voulant mettre à philosopher, s'en doit deffaire. 22. 351

Le sage doit rechercher la iouyssance du vray plaisir, & le commun des hommes cherche trop tard à bien viure. 23. 358

Deux amis de Lucille, l'un ieuue, & l'autre vieil, ne se peuent corriger que par diuers moyens. Epicure enseigne que naturellement on peut viure de peu, l'homme de bien ne doibt imiter que soy: le vicieux se doibt conformer aux gens de bien. 25. 364

Celuy est insupportable qui reprend en autruy le vice dont

S O M M A I R E S.

- dont il est entaché. Seneque ne s'en dit exempt, au contraire vitieux, qu'il se confesse, communique avec Lucille de son imperfection: puis tombe sur la plaisante histoire de Caluise: & sur la fin il rapporte d'Epicure, que la pauvreté dispensée selon nature est richesse. 27. 368
- Les voyages ne seruent de rien pour deuenir vertueux, & le premier moyen de paruenir à la vertu, est auoir honte de mal faire. 28. 372
- Il prend occasion sur la vie de Marcellin amy de luy & de Lucille, de monstrier que mal aisément est philosophe celuy que cherche la faueur du peuple. 29. 377
- Qu'il ne faut pas tousiours commencer à vivre: mais faut continuer sa vie, sans la mettre en pieces, avec le bien faire qu'on a commencé. 32. 383
- Contre ceux qui se preualent de l'industrie d'autruy, & d'eux mesme n'aduancent rien. 33. 386
- L'homme de bien ne peut estre destourné de bien faire, s'il y perseueré, s'il fait que ses actions & paroles soyent de mesme. 34. 392
- Difference entre aimer & estre amy, & doit le vray amy demeurer en l'estat auquel on l'a mis, ce qui est le propre du sage. 35. 394
- Celuy peut commander à beaucoup de gens, qui se soubmet estre commandé de la raison. 37. 396
- Quelle difference il y a entre vne harangue publique, & vne dispute amiable. 38. 399
- Mediocrté sur tout: & qui au lieu de la suiure cherche des voluptéZ desordonnées, il aime son mal, & fait de vice vertu. 39. 400
- Il reprend en vn philosophe la trop precipitée façon de discourir, & fonde son hypothese sur le philosophe Serapion. 40. 404
- Lettre digne de celuy qui l'a escripte, & de celuy au-

**T A B L E. D E S S O M M.**

- quel elle est escrite, l'un & l'autre grands personnages. 43. 412
- Chacun se peut faire vray noble s'il veut, & que plusieurs se trompent aux honneurs de la vie heureuse. 44. 414
- De la façon de choisir & eslire des livres: & qu'il faut exercer la subtilité de l'esprit, non en paroles, mais en choses, & qui est vrayement heureux. 45. 417
- Il loüe la douceur d'un livre qui luy a esté enuoyé, & monstre, que pour bien coucher par escript il faut chercher vne matiere qui soit fertile & ample. 46. 423
- Discours du Sieur de Pressac, Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roy: nommé le Cleandre, en de l'Honneur & de la Vaillance. 427

**F I N.**





EPISTRES DE  
L. ANNÆVS SENECA,  
A Lucilius Procureur de Ne-  
ron en la prouince de Sicile.

---

*Comment on doit remedier à la  
fuite du Temps.*

EPISTRE I.

**E**Y ainsi, amy Lucilius: r'en-  
tre en possessiõ de toy mes-  
me, & le temps qui t'estoit  
iusques icy ou enleué, ou  
soubstrait, ou qui autrement t'eschap-  
poit, recueilly-le, & le garde. Per-  
suade toy, la chose estre ainsi, com-  
me i'escry, & qu'il y a quelque téps,  
qui nous est rayy, quelque autre sou-  
straiet, & quelque autre qui s'escou-  
le. Mais la plus honteuse perte qui  
puisse estre, est celle qui est faicte  
par

par nonchalāce. Car si tu y veu<sup>x</sup> bien prendre garde de pres, vne bōne partie de la vie eschappe à ceux qui font mal, & encore plus grande à ceux qui ne font rien, & toute entiere à ceux qui s'amuse<sup>nt</sup> à autre chose qu'à bien viure. Il ne se trouue personne, qui aye mis quelque prix au temps, à qui le iour soit en quelque estime, & qui entēde que tous les iours il se meurt. Car en cela nous sommes abusez, q̄ nous pensons auoir la mort en teste seulement, & toutefois vne grande partie d'elle a desia outrepasé. Tout l'âge qui est derriere nous elle le tiēt. Fay donc, amy Lucilius, ce que tu me escri<sup>s</sup>, que tu fais: Embrasse & estrain toutes les heures: il aduiendra que tu seras moins en suspens pour le lendemain, si tu tiens bien en ta main l'aujourd'huy. Ce pendant qu'on dilaye, la vie passe: toutes autres choses sont à autruy: le temps seulement est nostre. La nature nous a mis en possession ceste chose fuitiue & glissante, de laquelle elle chasse quiconque elle veut: mais la sottise des hommes est si grande, qu'ils souffrēt que toutes

tes autres choses, voire les moindres & reparables, leur soient imputees, quand elles sont perdues: & qui a receu le temps, ne pense rien deuoir, encore que ce soit la seule chose que l'homme, voire celuy qui est le moins ingrat ne peut rendre. Si tu veux sçauoir ce que ie fay, moy qui te donne ces enseignemens, ie te le confesseray librement. Ie fay ce qui aduient chez vn homme luxurieux, mais diligent: Ie tien fort bien compte de ma despence: Ie ne puis pas dire: que ie ne perde rien: mais ie sçay bien ce que ie pers, & pourquoy & comment: ie suis prest à rendre raison de ma pauureté, il m'en prend ainsi comme à beaucoup d'autres. Chacun excuse & plaint celuy qui est appauury sans que il y ait de sa faute, mais nul ne le secourt. Qu'est-ce donc? Ie ne pense point pauure celuy, à qui ce peu mesme qui reste est assez. Mais quāt à toy, ie te conseille d'espargner & mesnager de bonne heure, pour commencer de iouir quād. la saison y fera propre. Car, comme disoient nos peres, l'espargne qui commence par le fond est

est tardive, d'autant que non seulement le peu, mais encore le pire demeure auprès de la lie. A Dieu.

*Qu'il ne faut aimer le changement des lieux, & la lecture de diuers liures: & de la vraye richesse.*

## EPISTRE II.

**E** conçois vne bonne esperance de toy. par les choses que tu m'escriis, & que i'en voy dire. Tu n'es point vagabond, ne inquieté du desir de te transporter d'un lieu en autre. C'est à la verité vne agitation & soulleuement, qui procede d'un esprit malade. l'estime que le premier tesmoignage d'une ame bien composée, soit de se contenir & demeurer avec soy-mesme: mais prens toy garde que cest appetit de lire beaucoup d'auteurs, & toutes façons de liures, ne tienne du volage, & de l'incōstant. Il se faut arrester, & par maniere de dire se nourrir avec certains esprits, si on en veut tirer chose qui prenne vne asseuree place dans l'ame. Celuy n'est nulle part qui est partout. Ceux qui  
passent

passent leur vie en voyageant font  
 beaucoup de logis, & point d'amitez.  
 Il est force qu'il en prenne de mesme  
 à ceux qui ne s'accointent familiere-  
 ment à pas vn esprit, mais trauesent  
 legerement, & comme en courât tou-  
 tes choses. La viande ne nourrit le  
 corps, qui prinse est aussi tost rendue.  
 Il n'y a rien qui empesche tant la san-  
 té, que de changer souuēt de remedes.  
 A peine se peut guarir la playe où l'on  
 essaye plusieurs sortes de medicamēs.  
 L'arbre ne profite point, qui est sou-  
 uent trāsplanté de lieu en autre. Bref,  
 il n'y a rien de si vtile qui se face sen-  
 tir en le traictant & fleurant seulemēt.  
 Le grand nombre de liures esgare &  
 diuise l'entendement: Par ainsi, n'en  
 pouuant lire autant que tu en as, c'est  
 assez d'en auoir autant que tu en peux  
 lire. L'estomach est degousté qui ap-  
 pete plusieurs sortes de viandes, les-  
 quelles tant plus elles sont diuersi-  
 fices le gastēt plus qu'elles ne le con-  
 fortēt. Ly donc, si tu m'en crois, tou-  
 iours les meilleurs, & si d'aduanture  
 tu veux par fois changer, que les au-  
 tres te soyent comme vne hostelle-  
 rie,

ric, & ceux-cy cōme ta maison, & retraite ordinaire. Acquiers to<sup>9</sup> les iours quelque nouvelle force pour deffier la pauureté, pour deffier la mort: fortifie toy de bons preseruatifs contre les autres pestes de la vie, & apres auoir tasté de plusieurs choses, prés-en vne dont tu te nourrisses. De moy i'en vse ainsi. De plusieurs choses que ie ly, i'en embrasse vne. Voicy que i'ay aujourd'huy appris d'Epicurus, ( car quelquefois ie passe au camp des ennemis, non pas comme fuyart, mais comme espion. ) C'est vne honneste chose, dit-il, qu'une gaye pauureté: mais elle n'est pas pauureté, si elle est gaye. Qui peut se bien cōporter avec la pauureté, il est riche. Celuy qui a peu n'est pas pauvre, mais celuy qui desire plus. Car qu'importe-il cōbien vn hōme aye dans son coffre, dans les greniers, en ses champs, combien en vsure, s'il abaye tousiours à l'autrui? s'il compte non les choses acquises, mais celles qui restent à acquerir? Ie t'appren que la premiere mesure des richesses est d'auoir ce qui est necessaire: la seconde, ce qui suffit. A Dieu.

*Comment*

*Comment il faut faire pour garder vn amy, & du vice auquel nous tombons pour trop de fiance ou deffiance.*

## EPISTRE III.

**V**as donné des lettres pour m'apporter, comme tu dis à vn tien amy, par lesquelles tu m'aduertis de ne luy communiquer tous tes affaires, d'autant, dis-tu, que toy mesme n'as pas accoustumé de le faire, de façon qu'en vne mesme lettre tu aduoües & des-aduoües qu'il soit ton amy. Ie croy que tu luy as premierement donné ce nom d'amy fortuitement, & cōme vn nom commun, ny plus ny moins que nous appellons chaque passant Monsieur, si nous ne sçauons son nom. Or ie t'appren que si tu cuides auoir vn amy, auquel tu ne te vueilles fier comme à toy-mesme, tu te trōpes fort, & n'entēs pas assez la force de la vraye amitié. Celuy pareillement s'abuse, qui va questant vn amy en l'assemblee, & se le pense asseurer par la table. Vn hōme occupé, & assiegé de ses biens n'a point de plus grand malheur, que de penser que ceux luy soient amis, aufquels

quels il ne l'est point. Delibere toutes choses avec ton amy, mais delibere plustost de l'amy mesme. Apres l'amitié faite il se faut fier, auant la faire il faut iuger. Mais ceux confondent tout deuoir, & le prénent au rebours, lesquels, contre les enseignemens de Theophraste, aiment auant iuger, & apres auoir iugé, n'aiment point. Pense donc longuement, si tu dois receuoir quelqu'un en ton amitié, mais quand tu seras resolu de le faire, ouvre luy tout à fait ton cœur: donne luy entree dans tes plus secretes pensées, parle aussi franchement avec luy qu'avec toy-mesmes. Tes pensées soient toutefois telles, que tu les puisses mesmes fier à ton ennemy. Mais d'autant qu'il entreuient quelquefois des choses, que la coustume a fait estre secretes, mesle libremét avec ton amy tous tes desseins, toutes tes cogitations. Si tu l'estimes fidele, tu l'en feras participant. Car plusieurs, craignás d'estre trompez, apprennent à tromper: & pour trop soupçonner, font que les autres ont raison de faillir. Il y en a aucuns qui content au premier venu,

& iettent, par maniere de dire, en toutes aureilles ce qu'il faut seulement dire aux amis: d'autres se deffient tant de la conscience de ceux mesmes que ils cherissent le plus, qu'ils enferment & cachent au dedans d'eux quelque secret que ce soit, voire s'ils pouuoïent, se deffieroient d'eux-mesmes. Il ne faut faire ny l'vn ny l'autre. C'est vice de se fier à tout le monde, & vice de ne se fier à personne. Il est vray qu'on pourroit quasi nômer l'vn plus honneste, l'autre plus assure. Par cõ-  
 paraison de ceux-cy, il faut aussi re-  
 prẽdre ceux qui sont tousiours en inquietude, & ceux qui sont tousiours en oisueté. Car la façon de viure des premiers n'est pas industrie & habillese, mais plustost le cours & recours d'vne tempeste qui agite leur ame. Et quãt à ceux qui pésent que tout mou-  
 uement soit trouble & fascherie, c'est plustost dissolution & langueur que quietude. Retien donc ce que j'ay leu dans Pomponius: Il y en a, dit-il, qui se sont tellement retirez & cachez, qu'ils pensent toutes les choses estre en garboüil, qui sont en lumiere. Il faut

faut temperer ces choses ensemble, & choisir les interualles propres à l'action, & au repos. Consulte avec la nature: elle te dira qu'elle a fait le iour & la nuit. A Dieu.

*Du mespris de la mort, des grandeurs,  
& des richesses.*

EPISTRE IIII.



Continue comme tu as commencé, & haste toy le plus que tu pourras, afin que tu iouïsses plus lōguemēt d'vne ame reformee & reiglee. Cela mesme de la reformer & reigler est quelque iouïssance, mais le contentement qu'on reçoit de la contemplatiō d'vne ame belle, & qui reluit sans aucune tache, est bien plus doux & plus agreable. Te souuiēt-il du plaisir que tu eus, quand ayant laissē la liuree de page, tu prins la casaque de gend'arme? Attens en vn sans comparaison plus grand quand tu auras despoüillé ceste ame d'enfance, & que la Philosophie t'aura enrollé au nombre des hōmes. Car l'enfance nous passe bien, mais ce qui est le plus fascheux, l'enfantil

fantillage nous demeure, & le pis que i'y voy est que nous auons desia l'auctorité des vieillards, & encores les vices des garçons, & non pas seulement des garçons, mais des enfans. Ceux-là ont peur de choses de peu: ceux-cy de celles mesmes qui sont fausses. Nous craignons les vnes & les autres. Si tu y veux bien penser, tu entendras qu'il y a certaines choses, lesquelles pour la mesme raisõ qu'elles apportét beaucoup de crainte, deuroyét estre moins craintes. Nul mal n'est grand qui viét le dernier. Il faudroit craindre la mort si elle pouuoit demeurer avecques nous. Mais il est necessaire, ou qu'elle n'arriue pas, ou qu'elle outre passe incontinét. Que si tu disois que ce fust chose mal-aisée de ramener l'ame au mespris de la vie regarde pour cõbien legeres occasiõs aucuns l'ont mesprisee. L'vn se sera pendu soy mesme deuât la porte de celle qu'il aimoit: l'autre se sera ietté du haut de la maison en bas, pour se soustraite à la cholere de son maistre: l'autre se sera donné d'vn poignard dás l'estomach, plustost q de se laisser

ramener au lieu d'où il s'é estoit fuy. Ne penseras-tu point q̄ la vertu puisse ce que peut vne frayeur excessiue? Croy moy, nul ne peut iouir d'vne vie tranquille & asseuree, qui pèse trop à l'allonger, & qui cōp̄e pour vn grand bié de voir passer & reuenir beaucoup d'annees. Trauaille donc chacun iour à pouuoir laisser libremēt & sans peine la vie: laquelle plusieurs embrassent, ny plus ny moins que ceux embrassent les ronces & espines, qui ont esté emportez au trauers d'elles par la violence dē quelque torrēt. Ils nagent entre la crainte de la mort, & les tourmens de la vie. Ils ne veulent pas viure, & ne sçauent pas mourir. Fay toy dōc vne plaisante vie, en quitrāt toute sollicitude, qui te pourroit aduenir pour l'amour d'elle. Nul bien n'est agreable au possesseur, que celuy, à la perte duquel l'esprit est desia tout préparé, & n'y a rien dont la perte soit si aisée à supporter, que de ce qui estant perdu, ne peut estre désiré. Prés donc cœur & assurance contre ces choses qui assubietissent à mesme necessité que toy, ceux qui sont les plus puisās.

Vn pupille & vn chastré ont ordonné de la teste du grand Pópee. Crassus a seruy d'instrumēt à la cruauté & insolence d'un Parthe. C. Cæsar cōmanda que Lepidus presentast son col au Tribun Decius: Luy-mesme porte le sien à Chereas. La fortune n'a iamais faict tant de faueur à personne, qu'elle ne luy ait fait autant de menaces. Ne te fie point par trop à ce calme. En vn instāt la mer est rōpue, & en moins de rien les bateaux perissent au mesme endroit où ils se ioüent. Pense qu'un voleur, ou ennemy te peut porter le couteau à la gorge, quād vne plus grā de puissance en seroit à dire. Il n'y a esclau qui n'aye droit d'arbitrer de ta mort & de ta vie. Je te dy q̄ quicōque mesprise sa vie, est seigneur de la tienne. Tien cōpte de ceux qui sont morts par les cōplots de leurs domestiques, ou par force ouuerte, ou par trahison, & tu verras qu'il n'en est pas moins tōbé par l'indignatiō des esclaves, q̄ par celle des Rois. Qu'importe-il dōc, cōbien celuy q̄ tu crains soit puissant, si tout le monde l'est assez pour faire ce pourquoy tu le crains?

Que si par fortune tu t'ôbes entre les mains de tes ennemis, le vainqueur cōmandera que tu sois mené & gardé en lieu, où il t'aye tousiours à sa mercy. A l'heure qu'on te mene, pourquoy te deçois tu toy-mesme? Pourquoy commences tu deslors seulement à sentir ce que tu as dés tout le temps souffert? Le te dy, que dés l'heure que tu es nay, tu es mené & gardé comme cela. Telles choses & semblables. doiuent estre souuent ramentues en nostre esprit, si nous voulôs arrêdre avec assurance ceste derniere heure, la crainte de laquelle remplit toutes les autres d'inquietude. Le feray icy fin à ma lettre, en te faisant part du fruit que i'ay ce iourd'huy recueilly au iardin d'autruy. La pauureté mesuree à la reigle de la nature, est vne grande richesse. Or ceste reigle de nature, sçais-tu bien quels limites elle nous donne? n'auoir ny faim, ny soif, ny froid. Mais à fin de chasser la faim & la soif, il n'est ja besoin que tu fasses la cour à ces grandes & superbes portes, ny que tu souffres ces contenance desdaigneuses & imperieuses, ny  
que

que tu t'exposes aux appasts de ces courtoisies dissimulees, & tyranniques. Il ne faut point pour cela tenter la fortune de la mer & des armées. Ce que nature desire se trouue par tout. Les choses superflues sont celles qui nous font suer pour les auoir, qui nous font vieillir dans les tentes, & qui nous iettent aux riuages estrangers. Ce qui nous suffit nous est en main, & qui s'accorde avec la pauureté, est trop riche. A Dieu.

*De ne chercher point reputation par l'estrange & austere façon de viure : de l'esperance, & de la crainte.*

## EPISTRE V.



Vant à ce que tu travailles continuellement, & toutes autres choses laissees, à te faire tous les iours plus vertueux, ie te louie, & en suis bié aise, & ne te conseille pas seulement de perseverer: mais ie t'en prie. Bien te veux ie exhorter, qu'à la façon de ceux qui ne cherchént pas tant de profiter comme d'estre veus, tu ne t'appliques à

faire certaines choses qui soyent trop particulieres & remarquables d'estrâgeté, ou en ta façon de viure, ou en tes habits. Fuis toutes ces mines qui vont au deuant de l'ambitiõ par le derriere: cõme de porter les cheueux trop longs, herissez & crasseux, la barbe nõ peignée, coucher par terre, & faire vne professiõ d'auoir vne haine iurée à l'or & à l'argét. Le seul nom de Philosophie, quelque modestie qu'il y ait, est de soy-mesme assez battu de l'enuie & de la calõnie. Que sera-ce si nous nous separõs de la cõpagnie des hõmes? Il faut bien que par le dedans toutes choses soyét dissemblables: mais que nostre visage & nos contenance s'accordét avec le peuple. Nos habits n'ayent pas trop de lustre & d'esclat, mais qu'ils ne soyét point aussi sales, & mal propres. Que nostre argent ne soit point enrichy d'orfeurerie: mais ne pésons point que ce soit indice de frugalité de n'auoir ny or ny argent. Faisons en sorte que nous meniõs vne meilleure vie que le peuple, mais non du tout cõtraire: autrement en lieu de le corriger, nous le chassons & banis-

sons

sons de nous, & sommes cause q̄ pour ne trouuer bon d'imiter toutes nos actiōs, il n'en veut imiter pas vne. Les premiers presens de la Philosophie sont, le sens cōmun, l'humanitē, l'entregent, & societé, de laquelle nous viendrōs à estre separez par ceste dissimilitude de professiō. Prenons nous plustost garde que ces façons, par lesquelles nous voulōs estre en admiratiō ne soyēt ridicules & ennuyeuses. Nostre but est de viure selō nature. Or c'est chose q̄ luy est cōtraire d'affliger le corps, d'estre affreux & sordide, d'vser de viādes nō seulement grossieres : mais encores nuisibles & facheuses. Car tout ainsi q̄ c'est luxure de chercher la delicatesse, aussi est-ce bestise de fuir les choses qui sont vstitees, & qui se recourent sans grande despence. La Philosophie demande la frugalité, & nō la misere: & puis qu'il y peut auoir vne hōneste & biē seante frugalité, ie trouue bon qu'on garde ceste mesure. Il faut que la vie soit balancee entre les bonnes mœurs & les populaires. Ie veux biē qu'on admire nostre vie: mais ie ne veux pas qu'on

l'abhorre. Je veux bié qu'il y ait beaucoup de differéce entre nous & le peuple : mais celuy-là le recognoisse qui nous obseruera de bien pres. Qui entrera dans nos maisons, iette plustost les yeux sur nous q̄ sur nos meubles. Celuy est grand & genereux, qui vse de la vaisselle de terre, cōme de celle d'argent : & celuy n'est moindre qui vse de la vaisselle d'argent, comme de celle de terre. Ne pouuoir souffrir les richesses, est plustost foiblesse d'ame q̄ sagesse. Or pour tē cōmuniquer le profit que i'ay faict ce iourd'huy, i'ay trouué dās Hecatō, que la fin de conuoiter sert à remedier à la peur. Tu cesseras, dit-il, de craindre, si tu cesses d'esperer. Il est ainsi, amy Lucili<sup>9</sup> : Encore que ces choses semblēt estre cōtraires, elles sont iointes & cousues l'vne à l'autre. Cōme vne mesme chaine lie la garde & le prisonnier, semblablement ces choses, bien qu'elles semblēt disēblables, marchēt du pair. La crainte fuit l'esperāce, & ne m'en esbahy point. Toutes deux sont passiōs qui pcedēt d'vne ame vague & mouuāte, & qui est en sollicitude pour l'attente

L. ANNAEVS SENECA. 19  
tête de l'auenir. Or la plus grãde cau-  
se de l'vne & de l'autre est, dequoy  
nous ne nous mesurõs, & ne nous te-  
nõs pas aux choses presentes, mais en-  
uoyõs nos pēces biē loin au deuāt de  
no<sup>9</sup>. Ainsi la preuoyāce, qui est le plus  
grãd biē de la cōditiō humaine, nous  
reuient à dōmage. Les bestes fuyēt les  
dangers qu'elles voyent, & les ayans  
eschappez, n'en retiēnēt pas seulemēt  
l'ombrage. Elles viuēt apres en pleine  
seureté & nonchalance: & nous nous  
donnõs peine pour l'aduenir & pour  
le passé. Pour auoir trop de bien, nous  
auõs beaucoup de mal: car nostre me-  
moire nous rameine & represente le  
tourmēt de la peur passée, nostre pre-  
uoyance l'anticipe. Celuy seroit trop  
heureux, qui ne seroit miserable que  
par les maux presens. A Dieu.

*De l'amitié, & du profit & aduancement  
qu'il y a à cōuerser avec un hōme de biē.*

EPISTRE VI.

**S**E cognoy, amy Lucilius, que  
ie ne m'amēde pas seulemēt,  
mais que ie me refons, & me  
transforme: non que ie me vante ou

croye qu'il ne reste plus rien en moy qui doive estre changé. Je sçay qu'il y a beaucoup de choses qui deussent estre & corrigees, & du tout retranchees: mais cela mesme est vn tesmoignage d'une ame q̄ va en mieux, quād elle recognoist en soy les vices, qu'elle ignoroit au parauāt. On se cōioint avec certains malades, quand d'eux-mesmes ils se sōt sentis estre malades. Je desireroy de cōmuniquer ce soudain chāgemēt qui s'est faict en moy: alors ie commenceroy d'auoir plus certaine fiance de nostre amitié, ie dy de ceste vraye amitié, laquelle nulle esperance, nulle crainte, nulle consideratiō. de profit particulier ne peut faire depēdre: avec laquelle les hommes meurent, & pour laquelle ils meurent. Je t'en allegueray plusieurs q̄ n'ont pas eu faute d'amy, mais ouy bien d'amitié. Telle chose ne peut aduenir quād deux ames sont attirees en vne estroite alliance par vne semblable volonté de desirer les choses honnestes. Et comment pourroit cela aduenir à ceux qui sçanent que routes choses leur sont communes, & les  
aduer

aduerses plus que les autres? Tu me mandes que ie t'enuoye ces receptes, q̄ i'ay esprooué estre si souueraines: certes ie souhaitteroy les pouuoir, par maniere de dire, verser toutes dás toy. Ie me resiouy d'apprendre, pour pouuoit enseigner, & n'y a chose, pour rare & salutaire qu'elle fust, q̄ me sceut plaire, si ie lá deuois scauoir pour moy seulemēt. Si la sagesse meime m'estoit donnée à cōdition de la cacher, & de ne l'annoncer, ie la refuseroy. De nul bien la possession n'est agreable, sans vn cōpagnon. Ie feray donc ce que tu me mandes, & t'enuoyeray vn recueil des choses qui me semblent les meilleures: mais la viue voix & la cōuersation auanceroyt bien dauantage. Par ainsi il faut q̄ tu te transportes sur les lieux, premierement pource que les hōmes croyēt mieux aux yeux qu'aux oreilles: Et puis la voye des preceptes est longue: celle des exemples est bien plus courte, & a beaucoup plus d'efficace. Cleanthes n'eust iamais representé Zenon, s'il l'eust seulement ouy: mais il a tousiours assisté aux actiōs de sa vie, l'a regardé iusques dás

le cabinet, s'est pris garde s'il viuoit selon ce qu'il enseignoit. Platon & Aristote, & tous les autres Sages, qui se sont depuis espars en diuerses familles, ont plus appris des mœurs, que des paroles de Socrates. Metrodorus, Hermacus, & Polienus furent grands, nō pour auoir esté à l'eschole d'Epicurus, mais pour auoir demeuré avec luy. Or ie ne t'appelle pas seulement à moy, à fin que tu y reçois de l'utilité: mais à fin q̄ tu y en apportes aussi. Nous nous entr'aiderons beaucoup l'un l'autre. Cependāt, pour m'acquitter de la rente que ie te doy, ie te vay dire ce qui m'a pleu ce iourd'huy dās Hecaton. Demādes-tu, dit-il, en quoy i'ay profité? I'ay commēcé de m'estre amy à moy-mesme. Celuy a beaucoup acquis, qui s'est asseuré de n'estre iamais seul. Sçaches que chacun peut auoir vn tel amy. A Dieu.

*Qu'il faut fuir la multitude.*

EPISTRE VII.



Eux-tu sçauoir ce que i'estime, qu'il te faille principalement fuir? La tourbe. Tu ne s'y pourrois encores ietter sās hazard.

Et

Et pour mô regard, ie cōfesse mô impuissance : ie n'en rapporte iamais les mœurs q̄ i'y ay apportees. Il se trouue tousiours quelque chose de ce q̄ i'auoy estably, & ce que i'auoy vne fois chassé, reuient de rechef sans que i'y pense. Que cuides-tu que ie die? le te dy que ie deuiens non seulement plus auare, plus ambitieux, plus luxurieux, mais plus cruel, & pl<sup>9</sup> inhumain pour auoir esté entre les hōmes. Ce qui aduient aux malades, qui sont tellement atteints d'une longue foiblesse, qu'on ne les remue iamais sans qu'ils s'en treuent pis: ainsi en aduient à nous, desquels les esprits cōmencent à reuenir d'une longue maladie. La frequentatiō du peuple nous est cōtraire, chacun nous preste quelque tache, ou nous l'imprime, ou bien nous la trace, & nous la cole sans que nous la sentions: Et tant plus la foule, où nous nous meslons, est grande, tant plus en est grand le danger. D'autant donc qu'on suit aisément la plus grāde partie, il faut sequester du peuple vne ame q̄ est tēdre, & en laquelle la vertu n'est pas encore du tout bien esta-

blie. La frequentation d'une dissemblable multitude eust à l'auéture peu esbrâler ces grâdes ames à Socrates, Catô & Lælius: tant n'y a-il personne d'entre nous, qui trauaillons à reformer nos esprits, qui puisse soustenir l'effort & la charge des vices, venans avec si grande troupe. Vn seul exéple de luxure ou d'auarice, fait beaucoup de mal. La compagnie d'un homme delicat amollit peu à peu ceux qui viuent avec luy. Vn riche voisin allume nostre conuoitise: vn homme desbauché & corrompu fraye, par maniere de dire, & applique son vice ainsi qu'une rouille, au plus entier & au plus net. Qu'aurânda il donc à plus forte raison de ces mœurs, ausquelles tout le monde court à bride abbatue? Il les faut par force ou imiter ou hayr: mais l'un & l'autre doit estre euité, de peur que tu ne sois ou semblable aux mechans, à cause qu'ils sont plusieurs, ou ennemy à plusieurs, à cause qu'ils se sont dissemblables. Retire toy donc en toy-mesme, autant que tu pourras, hante ceux avec lesquels tu peux profiter, reçoÿ ceux ausquels tu peux profi

profiter : car ces choses se font reciproquement. Les hommes, en enseignant, s'apprennent. Sur tout garde toy de te produire aux grâdes assemblees, & y disputer, & enseigner par ostentation & desir d'y monstrer ton esprit. Le desireroy bien que tu le fisses, si tu pouuois profiter de quelque chose avec ce peuple: mais il n'y a pas vn seul d'entre eux qui te puisse entendre: Et quâd par fortune il s'en troueroit vn ou deux, encore faudroit-il instruire ceux-là mesmes, à ce qu'ils s'en redissent capables. Pour qui dôc, diras-tu, ay-ie appris ces choses? Ne crains point d'auoir perdu ta peine: Tu les as apprises pour toy mesme. Mais à ce q'ie ne iouysse pas tout seul du profit que i'ay faict ce iourd'huy, ie te cōmuniqueray trois beaux mots q' i'ay leu sur ce mesme sens : desquels l'vn sera pour acquiter ceste Epistre, de ce qu'elle te doit : les autres deux te serôt donnez d'auâca. Democritus dit: le cōpte vn seul pour tout vn peuple, & tout vn peuple pour vn seul. Et celuy quiconque il fust (car on doute de l'autheur) respōdit tresbien, quâd

on luy demádoit pourquoy il prenoit si grand peine à mettre sus vn art qui ne profiteroit qu'à fort peu: Peu de gens, dit-il, me sont assez, assez m'est vn, assez m'est nul. Et ce troisieme est encore beau. Epicurus escriuát à vn de ses compagnons d'eschole: L'escry ces choses, dit-il, nō pas à plusieurs, mais à toy: car nous nous sommes assez grād theatre l'vn à l'autre. Ce sont telles choses, amy Lucilius, qu'il faut que tu mettes dans l'entendement, à fin de mespriser ceste volupté qui viét de la reputatiō & cōsentemēt de plusieurs. Car pour estre louié de beaucoup de gens, qu'as tu pour cela, dequoy tu te doiues plus resiouyr? Donc si tu es tel que plusieurs estimēt, tes biens & tes plaisirs ayent l'aspect dás toy-mesme.

*Qu'il faut fuir les faueurs de fortune, & que seruir à la vertu est estre libre.*

EPISTRE VIII.



V me cōmandes, dis-tu, de fuir le peuple, de me retirer à part, & d'estre content de ma cōscience. Que deuiendront dōc tous vos preceptes, qui or-  
don

donnét que la vie se termine en actiõ?  
 Le conseil que ie te donne ie l'ay pris  
 pour moy. Ie me suis retiré, & ay fer-  
 mé ma porte, à fin de pouuoir profi-  
 ter à plus de gens. Ie ne passe aucun  
 iour en oisueté, voire la plus-part des  
 nuicts ie le employe à l'estude, sou-  
 stenant, ou forçant mes yeux cõtre le  
 sommeil. Ie me suis retiré, non pas des  
 hõmes seulement: mais des affaires, &  
 premierement des miens propres. Ie  
 fay les affaires de la posterité, en escri-  
 uant ce qui luy pourra estre profita-  
 ble. Ie luy mets par escrit beaucoup  
 de bons & salutaires aduertissemens,  
 comme receptes que i'ay esproué en  
 mes propres playes estre tres-souue-  
 raines: lesquelles, encores qu'elles ne  
 soyent pas du tout cõsolidées & gué-  
 ries, ont toutefois cessé d'enchan-  
 cer, & s'estendre plus auant. Ie montre  
 aux autres le droit chemin que i'ay  
 appris sur le tard, & apres estre las de  
 longuement fouruoyer & errer deçà  
 & delà, ie ne cesse de crier: Fuyez les  
 choses qui sont casuelles, & qui ont  
 gagné plus de credit enuers la com-  
 mune. Ne courez pas apres les biens

fortuits: mais plustost tenez bride, & desfiez vous de leur belle apparence. Les bestes & les poissons sont deceus par vne esperance qui les chatoüille. Vous pensez que ce soyēt des presens de la fortune, & ce sont des embusches. Quicōque de nous voudra viure vne vie asseuree, qu'il fuye autāt qu'il pourra ces faueurs pipeuses & traitreses. Nous les pésons tenir, & elles no' riennēt. Nous y courōs, & ceste course nous porte dās des precipices. L'issue d'vne si eminente vie, est de choir en vne miserable, & qui pis est, il ne nous est plus possible de tenir ferme, depuis que la felicité s'entonnant au dedans de nous, cōmence de nous enleuer & emporter deçā & delā, cōme vn estourbillō. Il faut dōc se cōtenter des choses qui sont bonnes & certaines, ou plustost de soy-mesme. La fortune ne vient point à mordre ceux qui en vsent ainsi: Elle ne fait seulement qu'abayer à l'entour. Mesprise toutes ces choses, qu'vn traual iuperflu, & excessif a adiousté, cōme pour ornement à l'ambition. Pense qu'il n'y a rien en toy d'admirable que l'ame, à laquelle

laquelle rien n'est grād, si elle est grāde. Ayez seulement autant de soin du corps comme il est expedient pour le tenir sain:Voire il le faut estimer, & traiter vn peu rigoureusement, à fin qu'il ne soit rebours & desobeyssant à l'ame. Que la viande appaise la faim: la boisson estaigne la soif: la robe le couure contre le froid: la maison luy soit cōme vn répart contre les choses pernicieuses. Il ne peut chaloir qu'elle soit bastie ou de gazon ou de porphyre: car l'homme est aussi suffisamment couuert de chaume, cōme d'or. Si ie discours ces choses en moy-mesme, si ie les pronōce à la posterité, ne te semble-il pas q̄ ie profite plus que si ie m'en alloay au cōseil, y eustāt appelé, ou si ie me trouuoy à la Cour, pour aider de ma faueur qlque poursuiuāt? Croy moy, ceux qui semblent ne rien faire, ou faire le moins, sont ceux qui font le plus. Ils traittēt les choses diuines & humaines tout ensemble. Mais il est mes-huy temps de faire fin, & payer la gabelle que ie te doy, pour ceste Epistre. Ce sera aux despēs d'Epicturus, chez lequel i'ay ce iourd'huy

leu ce mot: Il faut que tu serues à la vertu, à fin q̄ tu iouysses d'vne vraye liberté. Qui s'est assuiety & asseruy à elle, & tout à l'instant mis en franchise: car cela mesme de la seruir est estre libre. Tu trouueras à l'aduenture estrange, dequoy i'vsurpe plustost les mots d'Epicurus que ceux de nos gens: mais à cause dequoy ne pense-  
 ras-tu que ces voix soyent publiques? Combien de choses ont dit les poëtes qui ont esté, ou deuoient estre dites par les Philosophes? Combien y a-il de mots dans les farces des charlatans dignes d'estre mis en quelque belle tragedie? l'allegueray vn vers de Publius; où il nie qu'il faille compter pour nostre ce qui est fortuit:

*Tout ce qui viët par souhait, est d'autruy.*  
 Il me souuient que tu as dit toy-mesme cela en ceste sorte,

*Ce que le sort a faict tien, n'est pas tien.*  
 Et cecy, qui est encore de toy,

*Le bien peut estre osté qui peut estre donné.*

Ie ne demande point d'acquit pour tout cecy: ear ie te paye du tien mesme. A Dieu.

*Comment on doit entendre ceste proposition, que le sage est cõtent de soy-mesme.*

## EPISTRE IX.



V desires sçauoir si c'est à bõne raison qu'Epicure reprend en quelque Epistre, ceux qui disent, que celuy qui est parfaictement sage est content de soy-mesme, & que pour ceste cause il n'a point besoin d'amis. Il s'en préd en ceste Epistre là à Stilpõ, & à ceux qui pésent que l'impassibilité de l'ame est son souuerain bié. La difference q est entr'eux & nous, est ceste-cy. Nous disons que celuy qui est parfaictement sage surmõte toutes aduersitez, mais qu'il les sent: ~~Enx~~, qu'il ne les sent pas seulement. En cecy nous sommes d'accord. Nous disons bien q le sage se contente de soy-mesme: mais toutefois qu'il veut auoir vn amy, vn voisin, vn compagnõ, encore que luy seul soit assez, & tellement assez, que quelque fois il est cõtent d'une partie de soy. Car si vne maladie, ou vn ennemy luy a osté vne main, si quelque accidét luy a attaché vn œil, ce qui luy demeurera de reste luy suffira, & sera  
aussi

aussi cōtent, ayant vn corps mutilé & estropié, comme quand il l'auoit entier. Il aimeroit bien mieux que rien ne luy defaillist : mais il ne desirera point poutāt ce qui luy defaut. Ainsi le sage est iusques là content de soy-mesme qu'il puisse estre sans amy, nō qu'il le vueille: qui est autāt à dire q̄ il portē patiēment la perte d'vn amy. Et à la verité, il n'est iamais sans amy, d'autant qu'il en peut recouuter vn aussi tost qu'il voudra. Cōme Phidias ayant perdu vne statue, en refera tout soudain vne autre, ainsi ce bō artisan d'amitiē remet incōtinent vn amy en la place de celuy qui est perdu. Si tu t'enquiers comment il puisse faire & refaire si tost tāt d'amitez, ie te le diray, si cela est premierement cōuenu entre nous, que ie demeure quitte du debte de ceste lettre. Ie te monstre- ray, dit Hecarō, vn moyen de te faire aymer sans medicament, sans herbe, sans enchantement. Si tu veux estre aymé: ayme. Or il n'y a pas seulement plaisir en l'vsage & fruition d'vne ancienne amitiē, mais encore en la creation d'vne nouvelle: & la mesme  
diffe

differéce est entre celuy qui a vn amy ja tout acquis, & celuy qui l'acquiert, qu'entre le laboureur quand il seme, & quand il moissonne. Attalus le Philosophe disoit que c'estoit chose plus plaisante de faire vn amy, que l'auoir tout faict, comme il est plus agreable à vn peintre de peindre, que d'auoir acheué sa peinture. Ceste attention qu'il applique à son ouurage a ie ne sçay quoy de doux, que celuy ne sent point qui y a mis la derniere main. Apres auoir peint il iouyßt du fruit de son art : mais il iouyßoit de l'art mesme quád il peignoit. L'adolescéce de nos enfans nous est plus profitable, mais l'enfance nous est plus douce. Et pour reuenir à nostre propos, le sage, ores qu'il soit content de soy-mesme, veut toutefois auoir vn amy, quád ce ne seroit que pour exercer l'amitié, & ne permettre qu'une si grande vertu demeure sans vsage non pas, comme disoit Epicurus en ceste mesme Epistre, pour auoir quelqu'un qui luy assiste, s'il est malade, ou qui luy donne secours, s'il est en prison ou en necessité : mais au contraire, à fin que luy-

mesme

mesme aye quelqu'un à qui il assiste, & auquel il secoure. Car celuy a vne mauuaise intention, qui regarde à soy quand il faiçt vn amy. Il acheuera son amitié ainsi qu'il l'aura cōmēcée. Qui a acquis vn amy pour auoir secours de luy en sa prison, prendra l'essor aussi tost q̄ la chaisne aura craqué. Ce sont des amitez q̄ le peuple appelle iournalieres. Qui est faiçt amy pour l'vtilité, aura autāt de duree cōme il pourra estre vtile. Ainsi ceux qui sont en felicité se voyēt enuirōnez d'une presse d'amis, & chez ceux qui sont accablez de la fortune, il y a q̄ solitude. Car telle façon d'amis fuyent les lieux où ils sçauent qu'on les espreue. De là se voyent tant de meschans exemples d'amitez laissees & trahies par crainte. Il est necessaire que le commencement & la fin s'entresemblent. Qui a cōmēcé d'estre amy, pource qu'il est expediēt, qui a pensé qu'il y a gain en l'amitié hors elle mesme, pourra bien estre induit & suborné cōtre elle, par l'offre d'un plus grand gain. A cause dequoy dōc fay-ie vn amy? à fin d'auoir, pour qui ie puisse mourir, que ie puisse

puisse accompagner en exil, à la mort  
 de qui i'oppose la mienne. Car l'autre  
 qui regarde son profit, & qui conte  
 ce qui luy peut doubler, est plustost  
 trafic qu'amitié. Il est certain que l'a-  
 mitié a quelque chose de semblable à  
 l'affectiō des amoureux: On pourroit  
 à l'adventure bien nommer ceste pas-  
 sion, vne folle amitié. Or le but de l'a-  
 mour n'est ny le gain, ny l'ambitiō, ny  
 la gloire, ains mesprisāt toutes autres  
 considerations, de soy-mesme allume  
 en nos ames le desir de la forme ay-  
 mee par l'esperāce d'vne affection re-  
 ciproque. Et qui osera dire qu'vne vi-  
 cieuse habitude soit produite d'vne  
 cause plus honneste que la vertueuse?  
 Mais si tu me dis que si l'amitié est  
 souhaitable à cause de soy, il ne faut  
 point que le sage, qui est cōtēt de soy-  
 mesme, la suiue pour autre cōsidera-  
 tiō, quelque hōneste qu'elle soit, que  
 pour la beauté qui reluit en elle, & q̄  
 ce soit rabattre de sa dignité & maie-  
 sté de l'acquiescer pour quelque autre  
 respect. Je te respōdray, amy Lucilius,  
 que ce que nous disons q̄ le sage est  
 content de soy-mesme, est mal inter-  
 preté

preté de plusieurs. Ils ostent, par maniere de dire, le sage de toute place, & l'enferment & enueloppent dans sa peau. Or il faut distinguer cecy. Le sage est cõtent de soy-mesme, pour viure bien & heureusement: mais nõ pas pour viure. Car pour viure, plusieurs choses sont requises. Pour bien viure il ne faut qu'une ame entière, reposee, & esleuee au dessus de la fortune, ie te veux monstrer cõment Chrysippus le distingue. Il dit que le sage se sert de beaucoup de choses: mais qu'il n'a besoin de rien: & au contraire, que le sot & fol a besoin de toutes choses, d'autant qu'il ne sçait se servir de riẽ. Le sage se sert des mains & des yeux, & de plusieurs autres pieces pour l'usage ordinaire de la vie: mais il n'en a point pour cela de besoin: car auoir besoin emporte necessitẽ. Or à celuy qui est sage, riẽ n'est necessaire. Ainsi, encore qu'il soit cõtõt de soy-mesme, il ne laisse pas de se servir de ses amis, & desire d'en auoir plusieurs: mais non pas pouttant qu'il en ait besoin pour viure heureusement: car heureux se nõt peut-il viure sans ses amis. Le souue-

rain biẽ ne cherche point d'instrument  
 estrange, il est tout accompli de soy-  
 mesme. Il commence d'estre subiect à  
 la fortune, s'il faut qu'il cherche quel-  
 que partie de soy hors de soy. Mais  
 toutefois quelle sera la vie du sage, s'il  
 est delassé en prison sans amis, ou s'il  
 est en quelque pays estrange abandon-  
 né de tout le mōde, ou retenu en quel-  
 que longue nauigation, ou ietté en  
 quelque riuage desert & incogneu?  
 Telle que du grand Iupiter, quand en  
 la reuolution du monde & confusion,  
 & meslāge de tous les Dieux, la natu-  
 re des choses venāt à cesser peu à peu,  
 il se repose, & se retire en soy-mesme,  
 remply & rauy de ses cogitatiōs. Sem-  
 blable chose faict le Sage. Il est reuolu  
 en soy, il est seulement avec soy: mais  
 cependant qu'il luy est loisible d'or-  
 donner ses affaires à son plaisir & vo-  
 lonté: il espouse vne femme, il nourrit  
 des enfans, & avec tout cela il ne laisse  
 pas d'estre content de soy-mesme: &  
 toutesfois il ne viuroit point s'il luy  
 falloit viure sans cōpagnie. Il est porté  
 & conuié, à faire des amitez, non pour  
 aucune siẽne commodité, mais par vn

instinct & esguillon de nature. Car tout ainsi qu'elle a imprimé en nous vn appetit & douceur des autres choses , aussi a elle fait de l'amitié. Elle a fait la solitude ennuyeuse, & la compagnie agreable: & par mesme moyen que la nature a associé l'hōme à l'hōme , aussi a-elle quant & quant laissé en nous ie ne sçay quelle pointe , qui no<sup>9</sup> fait rechercher les amitez. Neâtmoins bien qu'il soit tres-affectionné à ses amis, bien qu'il les egale, & souuent prefere à soy-mesme , tout son bien sera clos & terminé au dedans de soy, & dira comme dit Stilpon, celuy mesme contre lequel Epicurus dispute en son epistre , car ayant à la prinse & saccagement de sa ville perdu ses enfans & sa femme , & luy s'estant seul , mais toutefois heureux & content , sauué de la ruine & desolation publique. Demetrius , celuy qui fut surnommé Polyorctes, c'est à dire le preneur de villes, luy demanda s'il auoit rien perdu : Non , luy dit-il , ie n'ay rien perdu , car tous mes biens sont avec moy. Regarde comment ce grand & genereux personnage est victorieux

Etoricux sur la victoire de son propre  
 ennemy ? Le n'ay, dit-il, rien perdu. Il  
 le contraint douter, s'il a vaincu ou  
 non. Tous mes biens, dit-il, sont avec  
 moy : c'est à sçauoir la iustice, la vertu,  
 la t perance, la prudence, & cela mes-  
 me, de tenir que ce qui peut estre ost   
 n'est pas bien. Nous nous esmerueil-  
 lons de quelques animaux qui trauer-  
 sent le feu, sans en estre endomma-  
 gez. Combien estoit plus admirable  
 ce personnage, qui sans perte ny bles-  
 seure eschappa du feu, du fer, & de  
 la ruine ? Considere vn peu combien  
 il est plus ais  de vaincre tout vn peu-  
 ple, qu'vn homme seul. Ceste voix  
 luy est commune avec le Stoique, qui  
 luy mesme porte ses biens tous en-  
 tiers par le milieu des flammes & des  
 pillages, d'autant qu'il est content de  
 foy. Luy mesme est la borne de sa fe-  
 licit . Ne pense point que nous seuls  
 iettions de ces grandes & genereu-  
 ses paroles. Epicurus mesme qui re-  
 prent Stilpon, a dit vne pareille cho-  
 se ; Celuy, dit-il, est miserable, en-  
 core qu'il fust seigneur de tout le  
 monde,   qui ses biens ne semblent

pas estre tres-grands, ou bien si tu penses qu'il soit mieux dit en ceste sorte: (car il se faut arrester au sens, & non aux mots) celuy est miserable qui ne se pense estre tres-heureux, encore qu'il commandast à tout le monde. Et afin que tu sçaches que ce sont des sens communs, que la nature dicte à tous generalmente, tu trouueras dans vn Poëte Comique,

*Il n'est heureux qui ne se cuide l'estre.*

Car qu'importe-il quelle soit ta condition si tu la iuges mauuaise? Quoy d'õc, diras-tu, si celuy qui est indignement riche, & celuy qui est maistre de plusieurs hõmes, mais sans de beaucoup plus, se dit heureux, le seroit-il? Le t'auise qu'il ne faut pas regarder ce qu'il dit, mais ce qu'il sent, & non pas encore ce qu'il sent vn iour, mais ordinairement. Or ne faut-il point craindre qu'vn hõme indigne iouyße d'vn si grand bien: il n'y a que le sage à qui ses biens puissent plaire: La sottise est ordinairement trauaillee de l'enemy de soy-mesme. A Dieu.

*Qu'on doit empescher que les mal-adi-  
sez ne demeurent seuls: & de la  
façon de prier Dieu.*

## EPISTRE X.



E ne change point encore d'avis, ie te conseille de fuir les grâdes assemblees, voire les petites, voire la frequêta- tion d'vn tout seul. Ie ne trouue per- sonne à qui ie vueille que tu te com- muniqes. Regarde vn peu le iugemêt que ie fay de toy: i'ose biẽ te fier à toy mesme. Crates auditeur de ce mesme Stilpon, duquel ie te parloy en l'Épi- stre precedete, ayât veu vn ieune hõ- me qui se promenoit à l'escart, luy de- manda que c'estoit qu'il faisoit là tout seul. Ie parle, luy dit le ieune hõme, à moy-mesme: prens garde ie te prie, luy repliqua Crates, que tu ne parles avec vn meschant hõme. Nous auons accoustumé d'observer ceux qui sont en quelque detresse, ou en quelque crainte, quand ils se retirent à part, de peur qu'ils n'vsent mal de la solitude. Et à la verité nul de ceux qui sont im- prudés, ne doit estre laissé en sa garde:

car c'est lors qu'ils machinēt de mau-  
uais desseins, & qu'ils ourdissent quel-  
que malēcontre ou pour eux, ou pour  
les autres. Lors ils arment & achēmi-  
nent leurs mauuaises & pernicieuses  
conuoitises. Lors l'ame descouure &  
publie ce que auparauāt la crainte ou  
la honte luy faisoit cacher. Lors ils ai-  
guisent leur audace, affilēt leur appet-  
tit, & esueillent leur cholere. En fin, le  
seul bien qu'a en soy la folitude de ne  
se cōmettre à personne, & de ne crain-  
dre point le iuge, perist à l'endroit de  
celuy qui est mal aduisē : il se descou-  
ure & trahist soy-mesme. Considere  
donc ce que i'espere, ou plustost que  
ie me promets de toy (car esperer est  
parole du bien qui est incertain) ie ne  
trouue point avec qui i'ayme mieux  
que tu sois qu'avec toy. Quand ie me  
ramentoy les hauts & genereux pro-  
pos que ie t'ay ouy tenir, ie m'eliouy  
en moy-mesme, & me persuade que  
ce n'est point simplement du langage,  
mais que ce sont des voix qui ont de  
hautes & profondes racines au dedās.  
Ie croy certainemēt que ce sont paro-  
les d'vn hōme, qui s'oste de la presse,  
&

& qui regarde au salut. Cōtinue donc, amy Lucilius, parle tousiours ainsi. Vy tousiours ainsi : qu'vne chose ne t'abaisse, & ne te fasse flechir le courage. Rends graces à Dieu pour les anciens vœuz, que tu luy as faits, & recōmence à luy en faire tout de nouueau. Demande luy vne bonne ame, & fais luy priere premierement pour la santé de l'esprit, & puis pour celle du corps. Pourquoi ne luy feras-tu pas ceste priere, puis que tu ne luy demâdes riē de l'autruy? Mais afin que selō ma coustume i'accōpagne ceste lettre de quel que present, reçoÿ ce que i'ay trouué ce iourd'huy dās Athenodor<sup>9</sup>. Sçache dit-il, q̄ tu es deliuré & deffait de toutes mauuaises volōtez, quād tu es arriué à ce poinct de ne demâder rien à Dieu, que tu ne luy puisses demander deuāt tout le mōde. Car aujourd'huy combien est grande l'hypocrisie des hommes? Ils barbottent entre leurs dents quelques vilaines prieres, & se taisent aussi tost q̄ quelqu'vn y preste l'aureille, taschans de celer aux hōmes ce qu'ils n'ont point de hōte de conter à Dieu. Iuge dōc si ce precepte ne

seroit pas salutaire, ny ainsi avec les hommes, comme si Dieu le deuoit regarder, & parle ainsi avec Dieu, comme si les hommes le deuoient entendre. A Dieu.

*De la rougeur & de la honte, & qu'il se faut proposer quelque homme de vertu à imiter.*

EPISTRE XI.



Est honneste homme, tien amy, a parlé avec moy. Les premiers propos qu'il m'a tenu, m'ôt incontinent resmoigné cōbien il auoit le cœur & l'esprit bon, & cōbien il auoit profité en l'estude qu'il a entrepris. Il m'a laissé vn goust, auquel ie m'asseure qu'il respondra: car ie l'ay surpris, & a parlé à moy sās s'y estre preparé. Il rougist aisemēt, qui est vn bon signe en vn ieune hōme, & lors mesme qu'il se vient à r'asseurer, à peine peut-il abbatte toute ceste hōte, tāt la rougeur se prêt viuement en sa face. Ie me doute que lors mesme qu'il sera biē rassis, & despouillé de tous vices, ceste cōplexion l'accom

l'accompagnera, voire en sa parfaicte sagesse. Car les vices qui sont naturels ou en l'ame ou au corps, ne peuuent estre du tout effacez par aucune industrie. Ce qui est nay avec nous, peut bien estre adoucy & corrigé par art, mais non du tout surmôté & arraché. On a veu des plus assurez hōmes du monde, lors qu'ils se presentoiēt pour parler deuant vne grande assemblee, fondre tous en sueur, ne plus ne moins qu'on voit aduenir à ceux qui ont longuement trauaillé en vn tēps chaud: à d'autres les genoux tremblēt, à d'autres les dents claquent, la lāgue varie, les leures balottēt. Ny la discipline, ny l'usage ne peut enleuer du tout ces imperfections. Car nature exerce sa force en cela, & admoneste chacun de sō defaut & de sa foiblesse: ie sçay que le rougir est entre ces choses. Car on voit que souuēt il court, & s'espād tout à coup en la face de ceux qui ont le plus de grauité & d'expériēce. Bien est-il plus apparent aux ieunes hōmes qui ont & la chaleur plus grande & le teint plus delicat, mais toutesfois les vieux mesmes n'en sont pas exēpts. Il

y en a qui ne sont iamais tant à craindre, que quand ils rougissent, comme s'ils versoiēt en vn coup tout ce qu'ils ont de hōte. Sylla estoit lors tres-violent, que le sang luy estoit monté au visage. Il n'y auoit rien de si mol que la face de Pōpee: car il ne parla iamais en grāde compagnie qu'il ne rougist. Et me souuient que Fabianus en fit autant ayant esté mené au Senat pour deposer de quelque chose, dōt il n'eut iamais meilleure grace à rougir. Cela ne vient pas de foiblesse d'ame, mais plustost de la nouveauté de la chose qui encore qu'elle n'esbrāle pas, toutesfois esmeut ceux qui n'y sont pas duits & exercez, & qui au demeurāt sont subiects à rougir par vne naturelle facilité & molesse du corps. Car cōme il y en a aucūs qui ont le sang bon & ferme, ainsi d'autres l'ont mobile, & aisé à se produire au visage. Nulle sagesse, comme i'ay dit, ne peut oster ces choses-là: autrement elle tiendroit la nature sous boucle, si elle pouuoit raser tous les vices qu'elle nous imprime. Ce qui nous vient par la condition de nostre naissance, & la tempe-  
rature

rature de nostre corps, quand l'ame se fera autāt reiglee qu'elle pourra, nous demeurera tousiours. Nous ne pouuons faire venir ces choses quād nous voulons, ny les chasser quand nous les auons. Les Comediens qui se meslent d'imiter les affectiōs, qui expriment la crainte & tremblement, qui representent la tristesse, ont accoustumé de contrefaire ainsi la honte: ils courbēt la teste, ont la parole basse, regardent en terre, mais de rougir ils ne peuent: la rougeur ne peut estre ny prohibee ny commādee: telles choses ne reçoient loy que d'elles: elles viennent sans nous demander congé, & s'en vont de mesme. Mais il faut meshuy clore ceste lettre, & luy donner son saufconduit. Reçoy donc de moy ce precepte, comme tres-salutaire, & lequel ie veux que tu retiennes en ton esprit. Il nous faut choisir quelque hōme de bien, lequel nous nous representiōs à toute heure deuāt nos yeux, afin que nous viuions, comme s'il regardoit toutes nos actions. C'est, ô amy Lucilius, vn des preceptes d'Episcurus: Il nous veut donner vne garde

& vn gouverneur, & nō sans cause. La plus grāde partie des pechez en seroit à dire si quelque telmoin assistoit à ceux qui commettent le peché. Que l'ame donc se propose quelque personnage qu'elle respecte, par l'authorité duquel elle fasse sō secret mesme plus sainct & plus religieux. O que celuy est heureux qui n'amande pas seulement ses actions, mais ses pensees! heureux qui peut respecter quelqu'un de telle sorte, que seulement en s'en souuenant il en reforme son ame! Qui peut ainsi respecter sera bien tost digne d'estre respecté luy mesme. Choisi doncques Caton, ou si celuy te semble trop aspre & trop seuer, choisi Lelius, qui est plus doux & plus facile: choisi celuy de qui la vie & la parole te sera plus agreable, & te remettant à chaque heure deuant les yeux son ame & son visage, prens-le ou pour guide, ou pour exemple. Il est besoin d'auoir quelqu'un, aux mœurs duquel les nostres se dressent. Les choses deprauees ne se corrigent qu'avec la reigle. A Dieu.

*Le biẽ & cõmodité de la vieillesse où nous  
deuons borner nostre vie: & qu'on ne  
peut estre cõtraint de viure en necessité.*

## E P I S T R E X I I.

**D**E quelque costé q̄ ie me tour  
ne, i'apperçoy des preuues de  
ma vieillesse. Estât n'agueres  
arriué à ma maison, que i'ay pres de la  
ville, ie me plainoy de la despèce q̄  
i'y faisoÿ tous les iours en reparatiõs:  
mõ seruiteur que ie tien là me respõd  
que ce n'est point sa faute, qu'il fait  
tout le mieux qu'il peut, mais que le  
bastiment est trop vieil & caduc, &  
toutefois c'est moy qui l'ay fait. Le lais-  
se à penser comme il m'ẽ va, puis que  
les pierres de mon aage tõbent d'an-  
cienneté. Estant picqué de cela, ie  
pren occasion de me courroucer sur  
chaque premiere chose que ie rencõ-  
tre en chemin. Il paroist bien, dy-ie,  
que ces arbres ne sont point labourez:  
ils n'ont point de feuilles, leurs bran-  
ches sont toutes halees & abougries,  
& leur trõc couuert de mousse & d'or-  
dure: cela ne seroit point si on les des-  
chaussoit, & si on les arrousoit sou-  
uent

uent. Il iure par son Dieu qu'il y a fait son deuoir, & qu'il n'a chomé iamais: mais qu'il n'y a ordre, que les arbres ont fait leur temps. Lors il me souuient de les auoir plantez moy mesme, & d'en auoir veu les premieres fueilles. Le doy cela à ma maison rustique, qu'en quelque part que ie puisse mettre les yeux, elle m'y represéte ma vieillesse. Embrassons-la donc, & aymons-là: elle est toute pleine d'agreable volupté, si on la sçait bien gouster. Les pommes ne sont iamais si bonnes que quand elles commencent à passer. L'enfance est tres-agreable en son issue. A ceux qui aiment à boire, la derniere fois est la plus delectable, celle qui le trempe dans le vin, & qui est donnée à l'yuresse comme pour son dernier œillage. Tout ce q̄ la volupté de l'homme a de plus plaisant, elle se le reserue sur la fin. L'aage qui decline est aussi tres-agreable, quand il n'est pas encore du tout sur la decheute. Et celuy mesme q̄ cōme vne goutte d'eau se tient au bord de la derniere tuille, a ses plaisirs particuliers, ou cela succede en lieu de plaisir de n'en auoir

L. ANNAEVS SENECA. 51  
auoir point de besoin. O combié il est  
doux & plaissant de se voir deschargé  
de toutes conuoitises ! Mais diras-tu,  
il est facheux d'auoir tousiours la mort  
deuant les yeux. Premièrement elle  
doit estre autât deuât les yeux au ieune  
qu'au vieil: car deuât elle, nul n'est  
releué pour estre mineur, & puis il n'é  
est point de si vieil qui n'aye esperâce  
de viure au moins vn iour. Or est vn  
iour vn degré de la vie: car tout nostre  
aage est comme vne sphere à plusieurs  
cercles, les vns enfermez dans les au-  
tres. Il y en a vn qui les comprend &  
encerne to<sup>9</sup>, q<sup>z</sup> est celui de la natiuité  
iusques à la mort: vn autre qui exclud  
les années de l'adolescence: vn autre  
qui contient toute la ieunesse: apres  
ceux cy vient l'année, qui encloist tous  
les temps, par la multiplication des-  
quels la vie est composee. Dans le cer-  
cle de l'année est le mois, & dans ce-  
luy du mois est le iour, qui est le plus  
petit de tous. Mais si a-il toutefois son  
commencement & sa fin, son leuer &  
son coucher. Et pour ceste raison He-  
raclitus, qui fut surnommé Scotinos,  
à cause de l'obscurité de sō parler, di-  
soit

soit qu'un iour estoit pareil à to<sup>9</sup>. Ce que quelqu'un a interpreté autrement: à sçauoir, qu'un iour estoit pareil à to<sup>9</sup> en nombre d'heures, & disoit vray. Car si le iour est un tēps de vingt quatre heures, il est necessaire qu'ils soyēt tous pareils, parce que la nuit a ce que la lumiere a perdu. Un autre a dit, qu'un iour estoit semblable à tous, à cause de la conformité & ressemblāce: car il n'y a riē en l'espace d'un fort long temps, que tu ne trouues en un iour, la lumiere & la nuit, les tours & les retours du Ciel. Par ainsi il faut disposer de telle sorte chacun iour, comme s'il tenoit en soy tous les autres, & s'il deuoit remplir & consommer nostre vie. Pacuius, celuy qui vsurpa la Syrie, s'estant enseuely le soir dās le vin & les viandes qu'il auoit fait richement & somptueusement apprester, quasi comme si luy mesme se fust fait ses obseques, se faisoit emporter de la table en son liēt: de telle façon que parmy les danses & claquemens de mains de ses amoureux, on chātoit en musique, *Il a vescu, Il a vescu*, & ne se passoit iour qu'il ne s'ēseuelist ainsi.

Ce

Ce qu'il faisoit de mauuaise foy, faisons-le nous de bonne, & cōme nous approcherons de l'heure de la retraicte, disons en nous resiouyssant,

*I'ay vescu, & acheuè le cours, que fortune m'auoit donné.*

Si Dieu y adiouste le lèdemain, receuons-le avec actiōs de graces. Ceuuy est tres-heureux, & assure possesseur de soy-mesme, qui attend le iour du lendemain sans sollicitude. Quicōque en se couchant a dit, I'ay vescu, met en ligne de gain dequoy le lèdemain il se leue. Or ne reste-il plus rié à ceste lettre, q̄ de la charger de quelque beau present pour te la porter. C'est mal de viure en necessité, mais d'y viure, il n'y a nulle necessité. Car le chemin qui mene à la liberté, est de tous costez ouuert, court, & aisé à tenir. Louōs Dieu dequoy personne ne peut estre cōtraint à viure, & qu'il est loisible à chacun de fouler aux pieds la necessité. C'est, dis-tu, vn mot d'Epicuris. Puis qu'il est veritable, il est mien: Car toutes choses bonnes sont communes. A Dieu.

*De*

*De l'utilité qu'il y a à s'exercer contre les  
aduersitez: & des remedes contre la  
crainte.*

## EPISTRE XIII.



E ſçay que tu as beaucoup de courage: car au parauant que ie te dreſſaſſe aux preceptes ſalutaires, & vainqueurs des aduerſitez, tu te plaiſois aſſez de t'exercer cõtre la fortune, & t'y es aſſeuré encore dauantage, depuis que tu as eſprouués tes forces, & es venu aux mains auec elle. Car auãt auoir veu, & quelquefois approché l'énemy, on ne peut bõnemét iuger cõbien on a d'aſſeurãce à l'encõtre de luy. Les choſes contraires & difficiles ſont la vraye touche d'vne ame, qui eſt toute à ſoy, & q̄ n'eſt pour ſe ſoumettre à la puiffance de perſonne. L'athlete ne peut apporter fort grande aſpreté au combat, qui n'a iamais veu ſa chair meurtrie & decoupee. Celuy q̄ a veu ſouuēt verſer ſon ſang, à qui les coups de poing ont fait ſauter les dents hors de la bouche, qui ayant eſté renuerſé, a fait perdre terre à ſon ennemy, qui eſtãt ietté à bas, n'a point ietté le courage,

rage, qui autant de fois qu'il est cheu, s'est réleué plus ardent & furieux: celui, dis-ie entre dans le camp avec vne grande assurance. Et pour persister en ceste similitude, la fortune t'a souuent mis au dessous d'elle, & si toutesfois tu ne t'y es point rendu, mais tousiours t'es releué, & luy as fais teste avec vn cœur pl<sup>9</sup> fier, & plus vigoureux. Aussi à la verité, vne ame genereuse gaigne ordinairement quelque auantage alors qu'elle est irritée. Toutesfois s'il te semble bon ainsi, prens de moy encore des forces, pour te fortifier de plus en plus. Plusieurs choses, amy Lucilius, nous font plus de peur que de mal, & sommes souuent plus trauaillez par l'opinion, que par l'effect. Je ne parle pas à ceste heure avec toy vn langage Stoiq<sup>ue</sup>, mais vn bas, & vn plus vulgaire: Car nous disons, que toutes ces choses, qui causent en nous les cris, & les gemissemens sont legeres & contemptibles. Laissons à part ces grandes paroles, mais toutesfois tres-veritables. Je t'admoneste seulement de ne te faire point miserable auât le tēps, en craignant,

gnant, comme toutes prochaines, les choses, qui peut estre n'aduiendront iamais, ou à tout le moins qui ne sont point encores venuës. Souuent nous augmentons nostre mal, ou luy allons au deuant, ou le forgeons nous mesmes, quand il n'est point ailleurs. Accorde moy dõc cela, qu'à chaque fois que tu seras parmy des gens qui tascherõt à te persuader que tu es miserable, tu viennes à considerer à par toy ce que tu sens, & nõ ce que tu oys. Consulte premierement avec ta patience, & interroge toy toy-mesme qui dois mieux cognoistre ce qui te touche, que tout autre. Parle à toy ainsi, Pourquoi est-ce q̄ ceux-cy lamentent ma fortune? dequoy est-ce qu'ils tremblent, comme s'ils craignoyent que le contrecoup de ma calamité ne saute iusques à eux? Ce que ie crains n'est-il point plus descrié, que dangereux? Est-ce point sans cause, que ie m'afflige pour vne chose, en laquelle il n'y a nul mal que celuy que i'y fay? Or si tu veux sçauoir par quelle reigle tu pourras cognoistre, si les choses qui te tourmentent sont faulses ou veritables,

bles, la voicy. Nous nous dōnōs peine, ou pour ce qui est present, ou pour ce qui doit suruenir. Quant à ce qui est present, il est aisé de s'en resoudre: car si ton corps est auourd'huy libre & sain & sās douleur, dy en toy-mesme, Auourd'huy ie me porte bié, demain nous verrōs que ce sera. Et pour le regard de l'aduenir, premierement près toy garde, s'il y a des preuues certaines qu'il doie aduenir quelque mal, car le plus souuent nous sōmes agitez par soupçon, & sommes effrayez par l'illusion du bruit cōmun, lequel ayāt bien le pouuoir d'esbranler tout vn cāp, & vn peuple, a, par plus forte raison, beaucoup plus d'authorité sur chaque particulier. Il est sans doute ainsi: amy Lucilius, nous nous laissons aller bien viste à l'opinion commune, nous ne contrerollons pas les choses qui nous causent la peur, ny ne les secōions. Nous les receuons seulesmēt, & en tremblons, & leur tournons le dos, semblables à ceux, que la poussiere leuee par vn troupeau de bestial priué, met en desroute, ou ceux qui s'espouuentent par vn bruit qui

court, sans qu'õ en puisse trouuer l'auteur. Et par malheur, ie ne sçay comment il se fait, que les choses fausses nous troublét plus que les vrayes: car les vrayes ont vne certaine mesure: les autres sont liurees à la vague coniecture, & licéce de l'ame qui est desia espouuentee: d'où il se faict, qu'il n'y a point de frayeurs si pernicieuses ne si irremediabables, que celles qu'on nomme Paniques. Car toutes les autres sont bien sans discours, mais celles cy sont sans entendement. Si donc on nous denonce qu'il est vray semblable, que quelque malheur doit arriuer, disons à l'opposite, Il y a donc du temps, auant qu'il soit vray. Combié de choses sont aduenues, ausquelles on n'auoit point pensé? & à combien a-on pensé, qui ne sont pas aduenues? Et posé ores qu'il deust aduenir, quel gain y a-il à preuenir son malheur? Il n'y aura que trop de temps de le sentir, quand il sera venu. Cependant promettons nous quelque meilleur succez: ce sera pour le moins autant de bon temps gagné. Et puis il peut suruenir beaucoup de choses, par  
le

le moyen desquelles le danger, quand il seroit prochain, voire presque tout porté, ou subsistera, ou du tout passera, ou à l'auanture se diuertira sur la teste de quelque autre. Souuēt les flâmes se sont ouuertes, & ont dōné passage pour les euter. Tel est cheu de bien haut, qui s'est trouuē doucemēt couché à terre. Quelquefois vne teste exposee au dernier supplice a esté sauuee sur le brâle mesme de l'executiō: Et se trouuera quelqu'vn q̄ aura enseuely celuy qui deuoit estre sō bourreau. La mauuaise fortune n'est pas elle-mesme sans son inconstance, & sa legereté. Il peut estre que le malheur sera, & peut estre qu'il ne sera pas. Et cependant qu'il n'est pas, au moins propose toy ce qui peut arriuer de mieux. Mais tout au contraire, il aduient par fois que lors mesme qu'il n'y a nulle apparence de mauuais presage, l'esprit se forge de fausses imaginations, ou il interprete quelque mot de double signification en la pire partie, ou se propose l'offence & indignation de quelqu'vn plus grâde que elle n'est, & songe, non combien il est

irrité,

irrité., mais combien il peut, s'il est irrité. Or n'y a-il plus d'occasion de viure, il n'y a plus de fin à la misere, si on craint tout autāt qu'on peut craindre. Il faudroit tout au rebours reietter & mespriser la crainte mesme, qui a les occasions toutes apparētes. C'est là où la prudence, & la force d'entendement nous deuoyent principalement seruir: pour le moins faudroit-il chasser vn vice par l'autre, & temperer la crainte par l'esperance. Car il n'est rien si certain de tout ce qu'on peut craindre, qu'il ne soit encore plus certain que les choses craintes peuvent s'escouler, & s'esuanouir, & les esperces deceuoir. Balance donc la peur avec l'esperance, & s'il y a du doute de tous costez, croy ce que tu aymeras le mieux, & quand bien il y aura plus d'apparence pour la crainte, fay le contrepois toy-mesme en inclinant vers la part plus fauorable, & cesse de t'affliger. Discour à toute heure en ton entendemēt que la plus grande partie des mortels se trouble & s'agite pour chose où il n'y a mal quelcō que, ny n'en y peut auoir: & la raison  
de

de cela est, que personne ne se resiste à soy-mesme, depuis qu'on comméce d'estre esbranlé: Nul ne pretéd la peine de verifiser sa crainte, personne ne pése en soy-mesme, que l'auteur est à l'adventure vn homme vain, qui le peut auoir ou songé, ou ereu de leger. Nous faisons le contraire: nous nous rendons d'ouïe, & nous donnons tous entiers au premier venu, qui nous rapporte quelque chose. Nous craignons l'incertain, comme certain, & n'y scauons tenir aucune mesure. Le simple soupçon deuiét incontinet vne crainte formee. Mais i'ay honte de parler ainsi avec toy, & t'appliquer de si legers remedes. Quand quelqu'autre donc te dira, Pren courage, ce que tu crains n'adiendra point: dy tout au contraire, & quand il aduiendra, quoy pour cela? Ce sera à l'adventure pour mon bien & aduátage qu'il aduiédra, & ceste mort fera honneur à ma vie. La ciguë a fait grande & illustre la renommee de Socrates. Qui osteroit à Catõ ce glaiue protecteur de sa liberté, luy emporteroit la plus gráde partie de sa gloire. Il est yray, que ie suis

trop long temps à t'exhorter, toy qui n'as point de besoin d'estre exhorté, mais d'estre instruit & admonesté seulement. Ce ne sont pas icy choses contraires à ta nature. Tu es né pour accomplir tout ce que nous en disons. Et de tant plus dois-tu estre soigneux d'augmenter & embellir les graces que la nature t'a faites. Mais il est mes-huy temps de cachetter ceste lettre, l'ayât premieremēt chargee de quelque haute & genereuse parole, pour te l'apporter. Entre les autres maux la folie a encore cestui-cy, qu'elle commence tousiours à viure. Considere, amy Lucilius, que ceste parole signifie, & tu entendras combien est fordide la legereté des hommes, lesquels sont tous les iours occupez à proiecter de nouveaux fondemens de la vie, & sur leur illuë entrēt en nouvelles esperances. Si tu iettes l'œil sur vn chacun, tu rencontreras des vieillards, qui s'apprestent à l'ambition, aux voyages, & aux negociatiōs. Et qu'y a-il de plus laid, qu'un vieillard commençant à viure? Je n'auroy que faire d'alleguer l'autheur de ceste  
senten

sentence, si elle n'estoit des plus secretes, & non couchee entre les mots vulgaires d'Epicurus, que ie me suis permis d'vsurper, & adopter. A Dieu.

*Que c'est que nous deuons à nostre corps: d'euiter les occasions qui peuuent nuire, & que celuy a le plus de richesses qui n'en a point de besoing.*

## EPISTRE XIII.



Aduoüe que Nature a empreint en chacun de nous vn soing & affection à sa propre personne: ie confesse, que nostre corps est sous nostre tutelle: ie ne nie point qu'il ne faille vser en son endroit de quelque indulgence: mais il ne faut pas qu'il nous tienne en seruitude. Celuy sera serf de plusieurs qui le sera de son corps, qui s'en dōra trop de peine, & qui y rapportera toutes choses. Nous nous y deuons comporter, non comme ayans la vie pour luy, mais comme ne la pouuans auoir sans luy. Le trop luy porter d'affection nous inquiete de mille craintes, nous charge de diuerses sollicitudes,

& nous expose & assuiettit à vne infinité d'outrages. Celuy qui en fait trop de cōpte, en fait peu de ce qui est hō- neste. C'est raison qu'il soit gardé soigneusement, mais à telle conditiō toutefois que quand la raison, l'honneur & la foy le requerra, on soit prest à le ietter au milieu des fournaïses. Fuyōs neantmoins autant que nous pourrōs, non seulement les dangers, mais les incommoditez. Mettons nous à couuert, & retirons nous en lieu de seureté : pensans à toute heure par quels moyens nous pourrōns esloigner de nous les choses qui sont à craindre: desquelles, si ie ne me trompe, il y a troisespeces. On craint la pauureté, les maladies, & la violence des plus puissans. De toutes cestrois, celle qui nous transite le plus, est la menace que nous fait la grandeur & la puissance d'autruy, d'autant qu'elle se presente avec beaucoup de bruit & de tumulté. Les maux naturels que i'ay dit, comme la pauureté & les maladies se trainent à cachettes & avec silence. Ils ne nous mettent point la frayeur par les yeux, ny par les oreilles. Mais cest autre  
mal

mal vient avec vne grande pompe. Il a autour de soy le fer, le feu, les chaines, & vn nôbre de bestes farouches, pour les acharner sur nos entrailles. Tant de prisons, tant de roües, tât de tenailles, ce pieu où l'on empale les hômes, les membres rompus, & tirer à quatre cheuaux, & tels autres artifices de cruauté, desquels la varieté est si grande, & l'apprest si terrible. Ce n'est pas grande merueille s'ils apportēt beaucoup de crainte: car tout ainsi que le bourreau, tant plus d'instruments de douleur il presente au patient, tant plus il l'afflige: aussi entre les choses qui surchargent, & blessent nos ames, celles ont plus de force, qui ont plus dequoy se faire voir. Ce n'est pas à dire que les autres pestes, i'enten la faim, la soif, les absçez & apostumes des intestins, & la fieure qui nous seche & rostit les boyaux, ne soient autant fascheuses & douloureuses, mais elles sont occultes, n'ayans rien que elles puissent produire & faire marcher deuant elles. Celles icy, comme les grandes armées, obtiennent la victoire par la grandeur de leur mon-

stre & de leur apprest. Mais le vray remede cõtre ces dangers est de s'abstenir de les prouoquer. Par ainsi le sage n'irritera iamais les plus puisés, ains euitera leur courroux, comme le marinier le grain de la tēpeste. Quand tu traiectas en Sicile, ton pilote maladuisé mespria les menaces du vent de midy, qui est celuy qui fait bouillonner & tournoyer ceste mer-là : il ne doute pas Charybde, ains chasse droit au plus près, où les bancs brisent les flots, & font rouler les eaux. Quelque autre mieux entendu se fust enquis à ceux du pays, auant s'ēbarquer de la nature de ceste mer, & designes que portoient les nuës, & eust tenu sa route loin des endroits descriez de ces tournoyemens. De mesme en fait le sage : il fuyt ceux qui luy peuent nuire, se donnant premierement garde de ne monstrier de les fuir. Car vne grande partie de l'asseurance gist à ne faire pas estat de la chercher. Ce n'est pas de nostre profession de quēster les faueurs du peuple, ny aussi ne sert à nostre seuretē de faire profession de les fuir, d'autant que les choses qu'on  
fuit,

fuit, on les condamne. Il nous faut donc soigneusement prendre garde par quel moyen nous nous en pourrions asseurer: ce que nous ferons, si premierement nous ne cōuitions aucune de ces choses qui mettent les compétiteurs en querelle: & puis si nous n'auons rien qui par l'apparence du profit nous fasse dresser des embusches. Ainsi ie te conseille qu'il y aye à butiner sur toy le moins qu'il se pourra. Personne n'est affamé du seul sang de l'homme, ou à tout le moins fort peu. La plus part demande plus la bourse, que la vie. Le brigād donne passage à l'homme nud, & en vn chemin guetté le pauvre ne trouue point d'empeschement. Apres il faut selon l'ancien precepte mettre peine d'euiter trois choses, c'est à sçauoir d'estre hay, enuié & mesprisé: ce qui ne nous peut estre enseigné que par la seule Philosophie: autrement il est bien mal aisé de se gouuerner de telle sorte, que on se sauue de tous les trois. Iettons nous donc sous les aisles, qui nous seront comme des Isles & lieux de franchise, ie ne dy pas enuers les bons seu-

lement, mais enuers ceux qui ne sont que mediocrement mauuais. Car l'e-loquence, & telles autres professions, qui tendēt à esmouuoir vne commune, ont leur aduersaire. Ceste-cy qui est pacifique & retiree, & qui ne se mesle que de soy mesme, ne peut estre ny enuiee, ny mesprisee, ains luy est porté hōneur & respect par toutes les autres sciēces, voire du consentement des plus meschans. Iamais le vice n'acquerra tant de force, iamais on ne cōiurera tant contre la vertu, que tousiours le nom de la Philosophie ne demeure sainct & venerable. Mais au demeurant, il la faut traiter avec moderation & tranquillité. Il est vray qu'à l'aduēture tu me diras, que Caton ne l'a pas traittee avec ceste modestie, qui se persuada de pouuoir reprimer, par son seul aduis, l'ardeur de la guerre ciuile, qui se ietta au milieu des armées de deux Princes forcenez : qui comme les vns offençassēt Pōpee, les autres Cesar, offençoiet tous les deux ensemble. Mais ie te respōdray qu'on pourroit debatre, si c'estoit en ce tēps là sagemēt fait à luy de s'entremettre  
des

des affaires publiques. Que pretendois tu faire Caton ? La cause de la liberté ne se plaidoit pas alors : il y auoit long temps qu'elle estoit mise sous les pieds. On debatoit seulement lequel des deux seroit le maistre ou Cesar, ou Pompee. Qu'auois-tu que faire de ceste querelle ? Tu n'y auois nulle part, il estoit question de choisir vn seigneur, Que pouuoit-il chaloir lequel ce fust, veu qu'on ne pouuoit prendre les deux, ny le pire, ny le meilleur. P'ay touché le dernier acte de la vie de Caton: mais ny les premieres annees ne furent iamais telles, qu'il fust conuenable à vn homme sage de s'entremettre de la chose publique qui estoit ia exposee en proye. Car que fist-il autre chose que tempester, & ietter des voix inutiles, & paroles perdues, pendant que le peuple, en le souleuant, se ioüoit de luy comme d'vn balon, luy crachoit au visage, le trainoit par force hors la place, & du Senat le menoit à la prison ? Or ie laisse à disputer si le sage doit employer sa peine en lieu où elle doie estre perdue. Ce pendant ie te renuoye

à ces Stoïques, lesquels reiettez de la chose publique, se sont retirez pour reformer la vie, & faire des loix au gēre humain sans encourir l'indignation des plus puissans. Il est sans doute plus expedient au sage d'en vser ainsi, que d'aller troubler & heurter les mœurs publiques, & de se faire monst<sup>r</sup>er au doigt par l'estrangeté de sa vie. Ce n'est pas pourtant à dire, que celuy qui suiura ce dessein, soit de tout point couuert & assure. Car cela ne peut-on non plus promettre que la santé à vn homme temperant, bien que la temperance l'entretienne & la face. On a veu par fois des nauires se perdre à la rade: mais le danger est bien plus grand quand ils singlent en haute mer. Or quelle seureté y pourra-il auoir en la negociation & entremise de plusieurs grands affaires? il n'y en a point mesme en la solitude. L'innocent est quelquesfois condamné, mais le coupable l'est bien plus souuent. En fin le sage regarde ce qui est le plus expedient en chaque chose, & non ce qui y suruient. Car les deliberations sont en nostre main, & des

eueue

euenemens la fortune en ordonne, au iugement de laquelle le sage ne se soubmet iamais. Mais ie voy bien que tu tends la main pour receuoir la rente que te doit porter ceste lettre, ie te la veux payer en or: regarde donc comment l'vsage & fruition d'iceluy t'en seroit plus agreable. Celuy iouist de plus de richesses qui en a le moins affaire: car qui a affaire de richesses est en peine pour elles. Or personne ne iouit du bien qui apporte sollicitude. Pendant qu'il pense à les accroistre, il s'oublie d'en vser. Il faut qu'il aye tousiours les iettons en main, qu'il se trouue en la place à l'heure de banque, qu'il visite ses liures de raison: Bref de maistre il devient procureur. A Dieu.

*Du traitement du corps, & comment il faut exercer sa voix: & que la vie du fol est ingrate.*

## EPISTRE XV.

**L**es anciens auoient vne coustume, qui a esté obseruee encore de mon temps, de commencer les lettres

par ces mots: Si tu es sain, cela va bien: de moy ie suis sain. Or i'estime que celuy diroit aussi bien qui commenceroit ainsi: si tu vacques à la Philosophie: cela va bien: car c'est à la verité estre sain: sans cela l'esprit est malade, & le corps même, encores qu'il soit fort & vigoureux, n'est pas autrement sain, que comme on le pourroit dire d'un furieux ou d'un frenetique. Ayes donc premieremēt soin de ceste premiere santé, apres de ceste seconde, qui ne te coustera pas beaucoup, si tu te veux bien porter. Car il est messeāt si vn homme qui traueille à se faire sage, de s'occuper à exercer ses bras, grossit son col, & eslargit ses costes. Quand tu auras la poitrine large, & haute en venaison, autant que tu la peux auoir, encores n'esgaleras-tu iamais ny la force, ny le poix d'un bon bœuf. Outre ce l'ame estant accablee par la trop grande charge du corps, en est de beaucoup moins agile. Reserre donc & restrain ton corps le plus que tu pourras, afin de donner vne belle & spacieuse place à tō ame. Ceux qui sont trop soigneux de luy, trainent  
apres

apres eux plusieurs incommoditez. En premier lieu, le travail des exercices espuise l'esprit, & le rend inhabile à l'estude des sciences plus hautes & plus aigues. Et puis ils meinent vne suite de tres-dâgereuses desbauches, comme ce sale & vilain mestier des hommes, occupez entre l'huyle & le vin, à qui le iour semble estre heureusement passé, s'ils ont bié sué, & si en lieu de ce qui s'est exalé par la sueur, ils ont derechef remply de vin leur estomach vuide. Boire & suer, c'est la vie d'un Cardiaque. Il y a bié des exercices qui sont courts & faciles, & qui relasché le corps sans grâde perte de temps, auquel il faut principalement regarder: comme courir, danser, sauter & voltiger. Choisi de to<sup>9</sup> ceux-là lequel que tu voudras, l'usage t'en sera ayse. Mais quelque chose que tu faces, retourne bien tost du corps à l'ame: à celle-là vacque-y iour & nuit. Elle se nourrist & s'entretiét avec peu de peine. Ny le froid, ny le chaud n'empeschera point son exercice, non pas la vieillesse mesme. Trauaille d'oc soigneusement apres ce bien, qui est fait

meil

meilleur par sa vieillesse. Ce n'est pas que ie veuille que tu sois tousiours couché sur vn liure, ou que tu ayes incessamment la main sur des tablettes: il faut donner quelque raffraichissement à l'ame, mais que ce soit pour la relascher seulement, non pour la lacher du tout. Vn simple geste agite tout le corps, & n'empesche point l'estude. Tu pourras lire, dicter, parler, & ouyr mesme en te promenât. Ne mesprise pas aussi l'eleuation de la voix, pourueu qu'ores elle ne se hausse: ores se baisse à certaines pauses: non qu'il la faille dès le commencement monter aussi haut qu'on peut: Car c'est chose si naturelle que de l'inciter peu à peu, que mesme nous voyons les plaideurs venir ordinairement du parler au crier. Nul n'implore du premier coup la misericorde des iuges. Mais ie veux dire, que faisant exercice de la voix selon que tes flancs & ta voix mesme te le conseilleront, tu ne vienne par fois à la forcer, en tempestant d'une façon rustique & messeante: & aussi quand tu la voudras ramener, quelle descende peu à peu, & qu'elle  
ne

ne tombe pas tout à coup. Car ce n'est pas nostre intention d'exercer la voix: nous voulõs que ce soit elle qui nous exerce. Or pour clorre ma lettre, voycy vn bel enseignement. La vie de l'homme fol est ingrata, & réplie d'effroy & d'agitation pour l'attente de l'aduenir. Mais quels sont, dis-tu, ces hommes fols? Nous mesmes, que l'aueugle conuoitise precipite dans des choses qui nous tourmētent, ou à tout le moins qui iamais ne nous contentent; ausquelles si quelque chose pouuoit estre assez, ja elle seroit: qui ne considerons pas, cõbien il est plaisant de ne demander rien, & combié il est magnifique d'estre tout à soy. mesme, & ne tenir ny recognoistre rien de la fortune. Souuienne toy dono à toute heure, amy Lucilius, combien sont grâdes les choses ausquelles tu es paruenue iusques icy. Quand tu auras regardé ceux qui marchent deuant toy, regarde aussi ceux qui marchēt apres. Si tu ne veux point estre ingrat enuers Dieu, & enuers ta propre vie, considere combien tu en laisses derriere toy. Mais pourquoy te compare-

ie aux

le aux autres? Tu t'es, si tu y prens garde, deüancé toy-mesme. Estably vne borne que tu ne vueilles öutrepasser, mesme quand tu pourrois. Ces biens pipeurs, & meilleurs à ceux qui les esperent, qu'à ceux qui les iouyssent, s'en iront à la fin. S'il y auoit en eux quelque chose de solide, ils rempliroyent quelquesfois : où tout au contraire, ils conuient à boire par leur seule apparence : & tant plus on en boit, tant plus on s'en altere. Mais ce que le sort incertain du téps aduenir charrie & traine avec soy, pourquoy impètreray-ie plustost de la fortune, qu'elle le me donne, que de moy que ie ne le demande? Et pourquoy en le demandant, m'oublieray-ie de la fragilité du genre humain? pourquoy accroistray-ie l'amas de mes peines. Voicy le dernier iour, ou s'il ne l'est, c'est le prochain voisin du dernier. A Dieu.

*Comment la Philosophie nous est en toutes façons necessaire, & que celuy n'est pauvre qui se mesure à la nature, ny riche qui à l'opinion.*

## EPISTRE XVI.



E sçay bié qu'il t'est notoire, amy Lucilius, que nul ne peut heureusement viure, voire non pas passablement, sans l'estude de la sagesse, & que la vie est faite heureuse par la perfectiõ d'icelle, & tolerable par son seul cõmencement. Mais ce n'est pas assez que cela te soit notoire. Il reste encore de l'échasser dans tõ ame, & l'y assseurer par assiduele meditatiõ. Car il y a-bié moins à faire de se proposer vne chose honneste, que de la conseruer, quãd on se l'est proposée. Il faut perseuerer, & par cõtinuelle diligence accroistre sa force, afin que ce qui est à ceste heure seulement bonne volonté, passe en naturel & complexion. Tu n'as donc que faire d'vser de lõgues & affirmatiues paroles en mon endroit. Car i'enten que tu as beaucoup profité. Je sçay de quelle ame partent les choses que tu escris, & qu'elles ne sõt ny fardees, ny desguisees: Toutesfois ie te veux dire franchement mon opinion. I'ay desia quelque esperance de toy, mais non pas encores entiere  
 assseu

asseurâce, & si tu m'en crois, tu en feras ainsi toy-mesme. Ne te croy pas si soudainement & si aisement. Sonde toy, & observe toy, & anât tout regarde si tu as profité ou en la science, ou en la vie mesme. La Philosophie n'est pas vn artifice populaire, ny forgé pour l'ostentation: elle ne gist pas aux paroles, maix aux œuures. Il ne la faut point appeller pour passer le temps & empescher l'ennuy de l'oisiuité. C'est elle qui forme l'ame, qui dispose la vie, guide les actions, monstre ce qu'il faut suiure ou fuir: elle qui tient le timon; & adresse la route à ceux qui flottent parmy les bacs & les escueils de ceste vie: sans elle nul n'est assure. Il y suruient à chaque heure vne infinité de choses qui requierent conseil, qu'on ne peut prendre d'ailleurs que d'elle. Mais quelqu'vn pourra dire, A quoy sert la Philosophie, s'il y a vne destinee ou vn Dieu qui regisse tout, ou vne fortune qui commande? Car les choses certaines ne peuuent estre changees: & contre les incertaines qu'elle prouision peut-on faire, si Dieu a preoccupé toutes les delibe

libe

liberations des hommes? S'il a desia ordonné ce qui doit estre fait? ou si la fortune ne permet rien à leur conseil? Quoy qu'il soit de tout cela, ou si tout cela est, il faut, amy Lucilius, vaquer à la Philosophie, ou soit que la destinee nous tienne adstrains à des loix irreuocables, soit que Dieu, arbitre de l'vniuers, dispose de toutes choses, soit que sãs ordre la fortune iouie des choses humaines à la pelotte, la Philosophie no<sup>9</sup> doit seruir de sauuegarde: elle nous exhortera d'obeyr à Dieu volontairement, & de resister constamment à la fortune: elle nous enseignera de suiure Dieu, & de porter l'accident. Mais ce n'est pas à ceste heure qu'il faut entrer en dispute si nous y auons quelque droict, & si la preuoyance est en nostre pouuoir & arbitre, ou si la fatalité nous traine enchainez à la suite, ou si quelque puissance soudaine & fortuite est la maistresse absolue. Ie reuien à t'exhorter, de ne laisser point alentir & refroidir ceste ardeur de ton esprit. Entretienle de façon, que ce qui est à ceste heure en luy viuacité & gaillardise, deuienne

uienne habitude. Si ie te cognoy biē,  
dés le commencemēt tu as ietté l'œil  
sur ce que ceste lettre t'apporte de  
present. Ie continue encore d'estre li-  
beral des biens d'autruy : mais d'au-  
truy ne sont-ils point, d'autant que  
tout ce qui est bien dit, par quiconque  
ce soit, ie le puis dire mien. Epicure  
dit, Si tu reigles ta vie à la nature, tu  
ne peux estre pauvre : si à l'opinion,  
tu ne peux estre riche. La nature de-  
mande peu; l'opiniō trop. Que tu ayes  
seul tous les biēs, que beaucoup d'hō-  
mes riches possèdent : que la fortune  
t'enrichisse par dessus la mesure d'un  
homme priué: qu'elle te couure d'or,  
te vestisse de pourpre : qu'elle te ver-  
se tant de delices & de facultez, que  
tu puisse courir la terre de marbre, &  
que tu n'ayes pas seulemēt des riches-  
ses pour les iouir, mais pour les ietter;  
adiouste y encore les peintures & les  
statues, & tous les engins & labours  
des artisans de la luxure, tu appren-  
dras de routes ces choses à conuoiter  
tousiours d'auantage. Les desirs na-  
turels sont limitez, ceux qui partent  
de la fausse opinion, ainsi que toutes  
choses

choses fausses n'ont point de limite. Retire toy donc des choses vaines, & quand tu voudras sçauoir si ton desir est naturel ou nõ, regarde si tu y veras quelque borne où il puisse demeurer ferme. Si tant plus tu iras vers luy, il s'esloigne tousiours de toy, appren qu'il n'est point selon nature. A Dieu.

*Que la pauureté est vn moyen pour s'acheminer à la vertu.*

## EPISTRE XVII.

**E**tte toutes ces choses, si tu es sage, ou plustost afin que tu sois sage: puis va à tire d'aile vers la bõne cõscience. Si quelque chose te retient, ou desnoie la, ou la romps du tour. Le suis me diras-tu, retardé par mes affaires domestiques: le les veux ordonner de telle sorte, que mon reuenu me puisse nourrir sans rien faire, afin q̄ la pauureté ne me soit importune, ou moy à quelque autre. le te dy, que quand tu allegues cela, tu monstres n'entendre pas assez la grandeur & la dignité du bien que tu veux acquerir. Tu vois bien en general, & comme

comme en bloc, que la Philosophie est profitable : mais tu ne vas pas subtilement sonder toutes ses parties, ny ne sçais pas encore combien elle nous peut aider partout, & de quelle façon elle nous secourt aux grandes choses, & s'accommode aux petites. croy moy, prens advis d'elle : elle te conseillera de ne t'amuser pas apres tes comptes. Tout ce donc que tu cherches, est de t'affranchir de la pauvreté : & que diras-tu si elle est souhaitable ? Les richesses ont empesché beaucoup d'hommes de s'adonner à la Philosophie : la pauvreté est toujours libre. Quand la trompette de l'ennemy sonne, le pauvre sçait bien que ce n'est pas à luy qu'on en veut. En vne surprinse & chaude alarme, il n'a soucy de sauver autre chose que soy-mesme. S'il løy faut faire vn voyage en mer, le silence n'en est pas moindre au port pour le peuple, qui l'accompagne en son embarquement : il n'a point autour de soy si grande troupe de seruiteurs qu'il luy faille pour les nourrir, se seruit de la fertilité des pays d'outre-mer. Car  
il est

il est aisé de nourrir peu de ventres qui ne demandēt autre chose que d'estre remplis. Il ne couste gueres d'appaiser la faim, mais il couste beaucoup de contenter la delicatesse. La pauvreté se contente de satisfaire aux desirs qui la pressent. Pourquoi donc refuseras tu d'avoir celle pour familiere, de laquelle les riches mesmes imitent les façons pour viure sainemēt? Pour bien vacquer aux affaires de ton ame, il faut, ou que tu sois pauvre, ou que tu imites le pauvre. On ne peut tirer profit de cet estude sans la frugalité, qui est vne pauvreté volontaire. Mets donc à part toutes ces excuses. Ne dis point que tu n'as pas encore tout ce qui te fait besoin: q̄ si tu peux acquérir tant de rente, tu te retireras des affaires, pour te dōner du tout à la Philosophie. Car tout au cōtraire, c'est elle qui se doit acquérir la premiere: c'est par elle que tu dois commencer. Le veux, dis-tu, acquérir de quoy viure. Appren donc quant & quant, cōment il faut acquérir. Si quelque chose t'empesche de bien viure, rien ne t'empesche de bien mourir. Il ne faut pas

pas que la pauureté nous destourne de la Philosophie, non pas la necessité mesme. Il faut pour elle endurer la faim, laquelle plusieurs ont bié enduré dás des places assiegees. Et si le seul pris de ceste patience estoit de ne se rendre point à la discretion du vainqueur, combien est plus grand celuy, par lequel est promise vne liberté perpetuelle, & certitude de ne s'effrayer ny pour Dieu, ny pour homme? Des armées entieres ont souffert l'extreme necessité, iusques à viure de racines d'herbes, & à supporter vne faim horrible, mesmes à estre racontee, & cela pour acquerir vn Royaume, & qui est encore plus estrange pour le seruice d'autruy. Qui doutera d'oc de porter la pauureté pour chasser les peurs & les fureurs hors de son ame? Il n'est point besoin de rien acquerir premierement: il est loisible de paruenir à la Philosophie sans prouisions. Or quant à toy, tu la veux acquerir apres tout le reste: tu entés que ce soit le dernier instrumēt de la vie, ou pour mieux dire l'accession. Tout au contraire, ou soit q̄ tu ayes quelque chose,

se, appliques toy à elle (car d'où peux tu sçauoir, si tu n'as point desia trop?) ou soit que tu n'ayes du tout rié, cherche la plustost que toute autre chose. N'ayes point de peur que les choses nécessaires te defaillent: Nature se contente de fort peu, à laquelle le sage s'accómode, & si d'aduanture les extremes necessitez luy suruiennent, il eschappera de ceste vie, & cessera de s'estre importuné soy-mesme. Et s'il a dequoy la prológer, il en louiera Dieu, & ne se mettra en plus grande peine, que pour les choses nécessaires. Il rendra à son ventre & à ses espaulles ce qui leur appartient, & content de soy-mesme, se tira des occupations des riches, & des allees & venues de ceux qui s'ent pour acquerir des richesses, & dira. A quel propos cherches-tu le plus long chemin? pourquoy attens-tu le gain de ton vsure, ou la succession de quelque vieillard, ou le profit de la marchandise, si tu peux deuenir riche tout à coup? Il ne faut que recourir à la sagesse: elle paye auant main, & donne les richesses à quiconque elle les fait sembler su-

perflues. Mais cecy seroit bon pour quelque autre: car quant à toy, tu es du nombre des riches. Descharge toy donc, tu as trop. Tu trouueras en tout lieu ce qui est assez. Le pouuoy en cet endroit finir ma lettre, si ie ne t'eusse donné vne mauuaise coustume. On ne peut saluer les Rois de Parthie, sans leur faire vn present. Mais à toy on ne te peut dire à Dieu à credit. Y'emprunteray donc d'Epicure, pour te payer. L'acquisition des richesses, dit-il, n'est point à plusieurs fin de misere, mais changement. Car le vice n'est pas aux choses, mais en l'ame. La mesme occasion fait les richesses facheuses, qui faisoit la pauureté insupportable: ainsi que c'est tout vn de mettre vn malade en vn liët de bois, ou en vn liët d'or, d'autât qu'en quelque lieu qu'on le remue, il porte tous iours son mal avec soy: de mesme façon, il n'y a nulle difference de mettre vne ame malade dans les richesses, ou dans la pauureté, d'autant que son mal la suit par tout. A Dieu.

*Qu'il*

*Qu'il ne se fait du tout sequestrer des festes publiques: de s'accoustumer à la pauureté: & de fuyr le courroux desmesuré.*

## EPISTRE XVIII.

**D**ecembre est vn mois auquel toute la Cité degoutte de sueur: on a lasché publiquement la bride à la luxure: tout resonne des apprests qu'on fait pour la desbauche, cōme si e'estoit vn extraordinaire, & qu'il y eust quelque differēce entre les Saturnales, & les autres iours. Il s'en faut tant qu'il y ait differēce, que celuy me semble auoir tresbien rencontré, qui dit qu'anciennement Decēbre estoit vn mois: mais que maintenant il est vne annee. Si tu estois icy, ie te demanderoiy volontiers ce que tu ferois d'aduis que nous fissions, ou si nous ne changerions rien de nostre façon ordinaire, ou si, pour ne sembler trop ennemis de la façon publique, nous nous mettrions à faire comme les autres. Ie croy que tu ordonnerois que nous ne fussions ny du tout semblables au commun, ny aussi du tout dissemblables: si n'est

qu'à l'aduanture il faille cōmander à nostre amé d'estre la seule qui s'abstiēne des voluptez, en ces iours principalement que tout le mōde s'y desborde. Elle reçoit vne certaine preuve de sa fermeté, si elle ne va, ny ne se laisse mener aux choses flateuses, & qui la conuient à luxure. Mais c'est chose beaucoup plus difficile d'estre seul sobre, alors que tout le reste du peuple regorge d'yuresse: cecy a plus de ciuilité & de discretion de ne se sequestrer pas entierement de la foule, & ne se particulariser par trop, ny ne s'y mesler aussi tout à faict, ains faire les mesmes choses: mais non pas à la mesme façon. On peut bien celebrer vn iour de feste sans yurongner. Au demeurāt il me plait tant d'essayer la cōstance de ton ame, qu'en ensuiuant le precepte de plusieurs grāds personages, ie te conseille de prendre certains iours, auxquels tu te nourrisse, & vestisses tres-pauuement, & te dies à roy-mesme, voicy ce qui fait tant d'horreur au mōde. Il est bon que l'ame au milieu de son aise se prepare aux choses mal-aisées, & que parmy  
les

les bien-faits de la fortune elle se munisse contre les iniures. Le soldat se exerce en pleine paix aux armes, & aux escarmouches, & se lasse par vn traual superflu, à fin qu'il y soit duit & accoustumé, quand le besoin le requerra. Celuy que tu voudras ne voir point estonné en vn accidét, accoustume-l'y deuât l'accidét. Ceux qui tous les mois se sont exercez à l'imitation de la paureté, ont gagné cela de ne craindre point la paureté mesme, qu'ils auoyent si souuent apprise. Ne pése pas que ie t'ordône d'aller quelque fois prendre vn mauuais soupper chez vn pauvre hôme, te cōtentiât de son pain, & de son vin, & faire telles autres choses, par lesquelles la luxure mesme secoüe l'ennuy & fait ardiser des richesses. Je veux que ce soit ton liêt & ta robbe, qui soit veritablemēt pauvre, & que ton pain soit noir & moyssi, & que tu souffres telles choses trois & quatre iours, voire quelque-fois plus, à fin que ce ne soit plus passetemps: mais espreuue. Lors croy moy, amy Lucilius, tu tressailliras d'aise, quand estant refait de peu, tu cognoi-

stras que pour nous saouller, nous n'a-  
uons que faire de la fortune, & qu'elle  
nous doit malgré qu'elle en ait, ce  
qui est suffisant cõtre la necessité. Nõ  
que pour auoir accomplý tout cela, il  
faille q̄ tu te persuades d'auoir beau-  
coup fait. Car q̄ fais-tu, que plusieurs  
milliers d'esclaves & de pauvres mè-  
dians ne facent tous les iours? Tout  
l'honneur que tu t'en peux dõner, est  
que tu le fais sans cõtrainte. Il te sera  
autãt aisé de l'endurer tousiours, que  
de l'essayer quelquefois. Exerçons  
nous donc à la luitte, pour n'estre sur-  
pris de la fortune. Rendons nous la  
pauvreté familiere, nous serons plus  
asseurémẽt riches si nous sçauõs qu'il  
n'est pas fort facheux d'estre pauvre.  
Ce maistre de volupté Epicure, auoit  
certains iours, auxquels il traittoit mai-  
gremẽt & escharlement sa faim, pour  
esprouuer si en ce mauuais traitemẽt  
il se trouuoit à dire quelque chose de  
l'entiere & pleine volupté, ou cõbien  
il y auoit à dire, & si c'estoit chose qui  
meritast qu'on mist grande peine à la  
reparer. Luy-mesme dit cela en ses  
Epistres qu'il escrit à Carinus, & se  
vante

vante que toute sa nourriture d'un iour ne pesoit pas du tout douze onces : & que celle de Metrodorus qui n'auoit pas du tout tant profité que luy, ne pesoit que douze onces entieres. N'estime point qu'en ceste façon de viure on trouue seulement vne refection suffisante, il y a encore de la volupté, non de ceste volage & legere: mais de ceste autre qui est ferme & certaine. Car l'eau & la boullie, & vn morceau de pain d'orge, n'est pas nourriture plaisante de soy: mais c'est vn incroyable plaisir de s'estre accoustumé & réduit à vne reigle, de laquelle nulle rigueur de fortune ne nous peut plus oster. L'ordinaire des prisôs est encore plus grâd que cela. Et ceux qui sont cōdânez à mourir, celuy mesme qui les doit tuer, ne les nourrist pas si pauurement. Quelle grandeur de courage est-ce d'auoir fait en soy volôtairement vne habitude de ce que on a accoustumé d'ordonner pour peine? & de se faire de soy-mesme vn tel traictement, qu'on ne le peut faire pire à ceux auxquels on veut oster la vie? C'est veritablement faire vne cōtrebat-

terie à la fortune. Cōmence dōc, amy Lucilius, d'ensuiure la façō de ces hōmes. Pren quelques iours pour toy: retire-toy de tes affaires, & appriuoise toy avec ce qui est peu: commēce de dresser quelque intelligence avec la pauureté: *Oze mespriser les richesses, & ren toy digne de Dieu.* Nul n'est digne de la deité, q̄ celuy qui les peut mespriser: Non que ie vueille defendre d'en posseder: mais ie ne voudrois pas qu'elles te possedassent. Ce qu'elles ne feront, si tu te persuades que sans elles tu peux heureusemēt viure, si en les ayant tu les regardes, comme pouuant ne les auoir pas. Je feray icy fin à ceste lettre: mais tu demandes que ie paye premieremēt ce que ie doy. Epicure me fournira de quoy te payer. Le courroux demesuré, dir-il, engendre la furie. Il est necessaire que tu sçaches combien cela est vray, veu que tu as eu des eschaues & des ennemis. Ceste passiō s'eschauffe, & s'embrase contre toutes personnes. Elle se produit autant parmy l'amour que parmy la haine, & autant parmy les ieux, que parmy les choses serieuses, & n'importe  
 te de

te de rien combien grãde soit la cause d'où elle naisse: mais seulement quel soit celuy en qui elle naisse. Tout ainsi que le feu, lequel estant fort grand, n'a peu penetrer des choses solides, & vne simple estincelle tombee sur des matieres arides, & legeres, s'y est nourrie & multipliee, iusques à mettre tout en flamme. Il est ainsi, mon Lucilius: l'illue d'une grande cholere est furie, & pour ceste occasion il la faut fuir, non pas pour l'honesteté seulement, mais pour la santé. A Dieu.

*De l'incōmodité qu'il y a à l'entremise des grãds affaires, & cōbien il est mal aisé d'eschapper aux grandes dignitez: qu'il faut auoir un amy avec lequel on viue.*

## EPISTRE XIX.



E me resiouy biẽ fort à chaque fois, que ie reçooy de tes lettres, car elles me remplissent de beaucoup de bonne esperance. Mes-huy elles ne me resmoignent pas simplement: mais me respondent de toy. Fay donc ainsi, ie te supplie, cōme tu m'escriis. Car de quoy seroit-il plus seãt que ie priasse

mon amy, que de ce dont ie deurois prier Dieu pour luy? Si tu peux, desrobe toy à ces occupations, ou si tu ne peux, enleue toy par force. Nous auõs assez longuement esté prodigues du temps, comméçons à le mesnager sur la vieillesse. Si nous auons veü en haute mer, mourons à tout le moins au riuage: non pourrät que ie te conseille de tascher d'acquérir reputatiõ par ta retraicte, laquelle tu ne dois ny esuenter ny cacher. Ie ne condamneray iamais la fureur du genre humain iusques-là, q̄ pour la fuit ie te vucille enclorre dans vn hermitage, & ietter en l'oubly perpetuel, les choses du monde. Fay en sorte que ceste tienne retraicte soit apparente: mais non eminente, & puis ceux à qui il est libre de viure à leur façon, verront s'ils se doiuent du tout cacher, ou non. Quant à toy, il ne t'est pas libre. La gentillesse de ton esprit, l'elegance de tes escrits, & beaucoup de grandes & illustres alliãces t'ont produit au public. Tu es desia tant engagé dans la cognoissance des hommes, que quand tu serois confiné au dernier coin du monde,

monde, encores tes actions premieres te descouvroient-elles. Tu ne te peux mettre à l'obscur, il y aura toujours quelque rayon de l'ancienne lumiere qui te suyura, en quelque lieu que tu te vueilles sauuer. En repost te peux-tu bien mettre sans haine & sans desir, & sans morsure d'esprit: car que lairras-tu que tu puisses penser de laisser mal volontiers? Seront-ce ceux qui te suyuent & te courtisent? Or de ceux là nul ne te suit à toy, mais quelque chose de toy. Seront-ce tes amis que tu regretteras? anciennement on suyuoit l'amitié: à cet heure on suit la proye. Craindras tu que les vieilles gens abandonnez de toy, ne changent leurs testamens? Considere pour contrepoix de tout cela, qu'vne si precieuse chose comme la liberté, ne peut estre que bien cherement acheptee. En fin regarde que tu aymeras mieux laisser, ou quelque chose de tes appartenances, ou toy-mesme. Pleust à Dieu qu'il t'eust esté octroyé de vieillir, sous la condition de tes ancestres, & que la fortune ne t'eust point porté si haut

qu'elle a fait. Les charges & dignitez que tu as eues, & les esperances qui naissent d'elles, t'ont enleué & emporté bien loin hors de la veüe de ton salut. Plus grâdes choses encores te saisiront par cy apres, & les vnes s'engédrerót des autres. Quelle fin y aura-il? Attens-tu qu'il ne te reste rien plus à desirer? Cela n'aduiendra iamais. Telle que nous disons estre la suite, & enchainure des causes qui lient la destinee, telle la disons nous estre aussi des cōuoitises. L'une prend son cōmencement de la fin de l'autre. Tu es renuoyé mes-huy en vne vie, qui ne fera point de fin à ta misere & à ta seruitude. Oste donc ton col du ioug: il vaut mieux le trécher vn coup tout à fait, que de le laisser perpetuellement estraindre. Or si tu te renges à vne vie priuee, il est vray que tu auras toutes choses plus petites: mais elles réplitót dauátage, ou à cet heure plusieurs ensemble misés & entassées les vnes sur les autres, n'ont pas le pouuoir d'assouuir ta faim. Et lequel te semble plus souhaittable: d'auoir, ou fatieté par le peu, ou par le beaucoup

la

la deffailance? La felicité est conuoiteuse, & exposée à la conuoitise d'autruy. Les autres ne serót iamais cõtés de toy tandis q̄ rien ne te cõtentera à toy mesme. Trouue dõc moyen d'eschapper en quelque façõ que ce soit. Compte cõbien tu as perdu de temps pour acquerir des richesses, & pour suiure des hõneurs. Il faut entreprendre à la fin quelque chose pour tõ repos, ou vieillir en ce tumulte de sollicitudes, & ce flux & reflux de charges & dignitez, que nul ne peut euitter par aucune modestie, qu'il ne s'en retire tout à fait. Car dequoy luy peut-il seruir de vouloir se mettre en repos, si sa fortune y est cõtraire? A laquelle s'il permet encore de croistre, tât plus elle ira vers son bon succez, tant plus s'approchera-elle de la crainte. Je te veux icy reciter vn mot de Mecenas, lequel a descouuert la verité sur la gehenne: La hauteur mesme tonne à l'entour des choses hautes: c'est au liure qu'il a intitulé Promethee, qu'il dit cela. Il a voulu dire que la hauteur tient les choses hautes en frayeur & estourdissement. Et quelle puissance y a-il

y a-il si grande que tu voulusses accepter pour auoir dequoy tenir vn langage si enyuré? C'estoit à la verité vn personnage de gétil esprit, si la faueur de fortune ne l'eust du tout eneué, ou plustost châstré. Ceste mesme fin t'attend si tu ne cales, & fresles les voiles, & ce qu'il fit trop tard, si tu ne prens terre de bonne heure. Le pourroy estre quitte avec toy, pour ceste sentéce de Mecenas: mais ie me doute, que tu ne voudras receuoir payement en ceste monnoye: l'emprunteray donc d'Epicure: Il faut, dit-il, plustost prédre garde avec qui tu bois & mages, qu'à ce que tu bois & mages. Car de prédre son repas sans vn amy, est mener vne vie de lyon & de loup. Mais cela ne peux-tu faire, si tu ne te retires, & separes de la multitude: autrement tu auras à ta table nō tes amis: mais ceux que ton maistre d'hostel aura choisis parmy ta suite. Or celuy se trompe, qui cherche vn amy en la basse Cour, & le pense afferer par la table. Vn hōme occupé & assiegé de ses biens, n'a point de plus grand mal, que de penser que ceux luy soyent amis,

amis, ausquels il ne l'est point, & qu'il croit que les biens-faits sont suffisans pour luy acquerir des amis, veu que plusieurs hayssent d'autant plus qu'ils sont obligez. Vn petit debte fait vn debteur : vn grand, fait vn ennemy. Les biens-faits sont des amis, si on les a bien colloquez, & non temerairement iertez. Sers-toy donc de ce cõseil des sages, & pense qu'il est plus important de regarder à qui tu donnes, qu'à ce que tu donnes. A Dieu.

*Par quels moyens on se peut assseurer contre les maux qui nous menacent : de ne craindre point la mort : & aussi de ne s'y precipiter.*

## EPISTRE XXIIII.



V m'escriis q̃ tu es en peine de l'issue du iugement, dont la furie de tõ ennemy te menace: & te persuades que ie te cõseilleray de te paistre cependant de bõne esperance, & te proposer vne fin meilleure. Car aussi quel acquest y a-il d'anticiper les maux qui ne viendront que trop tost, & perdre le bien presẽt pour la crainte du mal à venir.

C'est



C'est à la verité grãde folie de se faire dès ceste heure miserable , pource q̄ quelquefois on le doit estre. Mais ie te veux bien mettre en seureté par vne autre voye. Si tu te veux oster de peine, fais estat que la chose que tu crains qui n'aduienne, aduiẽdra certainement:& quelque mal que ce soit, mesure-le, & taxe ta crainte. Tu iugeras par là , ou que le mal n'est pas grãd, ou qu'il n'est pas lóg. Et si ne te faut pas fort long tẽps à recueillir les exẽples qui peuuẽt estre propres à te faire prendre vne resolution. Les histoires, tant ciuiles, qu'estrangeres, en sont pleines. Il n'a esté aage, qui n'ait porté des ames vertueuses & courageuses, que tu te puisses proposer. Te peut-il donc, si tu es condãné, pis aduenir , que d'estre banny : ou mis en prison ? Le corps peut-il souffrir pis, que d'estre brullé, & aneanty ? Pense de bien pres à chacune de ces choses, & apres represente-toy ceux qui les ont mesprisees. Tu verras : óment vn Metellus pourra courageusement son exil , & Rutilius encore volontairement : l'vn accordant son retour à la chose

chose publique, & l'autre le refusant à Sylla, auquel en ce tēps-là on ne refusoit rien. Tu verras vn Socrates, se souciant si peu de la prison, qu'ayant moyé d'en sortir, il y aima mieux demeurer, pour oster aux hommes, par son exēple, la crainte de deux choses tres-espouuantables, à sçauoir la prison & la mort. Tu verras vn Mutius qui iette sa main au trauers des flammes. Chacū peut pēser que c'est chose tres-aspre, & tres-douloreuse de estre bruslé: mais encore la douleur redouble;quād celuy qui la souffre se la fait soy-mesme. C'estoit-là vn hōme, qui ne fut iamais instruit & discipliné cōtre la mort, & cōtre la douleur: mais qui poussé seulement d'vne force & ardeur soldatesque, exige de soy-mesme la punition de son entreprise faillie: il demeurera cōstant & asseuré spectateur de sa dextre degoutée dans le foyer de son ennemy, & ne l'en osta pas plustost que l'ennemy mesme la voyant fondue & escoulee iusques aux os, ne luy eut fait soustraire la braise. Quelque chose a peu estre faite en ceste armee pl<sup>9</sup> heureusemēt:

mais rié plus genereusemēt. Regarde cōbien la vertu est plus prōpte à recevoir & souffrir les tourmēt, que n'est la cruauté à les commander. Porfena pardōna plus aisément à Mutius, dequoy il l'auoit voulu tuer, que Mutius ne se pardonna à soy-mesme, dequoy il n'auoit tué Porfena. Ce sont me diras-tu, des vieilles fables, châtees par les escholes. Je sçay bien aussi que sur le mespris de la mort, tu m'allegueras Caton. Et pourquoy ne l'allegueray-ie & représenteray-ie, lisant ceste dernière nuit, le liure de Platon, avec le glaiue derriere le cheuet? Il s'estoit preparé de ces deux instrumens, pour se deffendre des choses fortuites: l'vn estoit de vouloir, l'autre de pouuoir mourir. Ayant donc donné ordre aux affaires, autant qu'ordre se pouuoit donner à des affaires rompus & perdus, il pōrueut principalement à ce que nul ne peust, ou se venger de Caton, ou luy pardonner: Et ayant l'espee traire, laquelle il auoit iusques à ce iour-là gardée pure & nette de tout meurtre. Tu n'as dit-il, ô fortune, encore rien fait contre moy, en  
r'op

t'opposant à tous mes desseins & entreprises. Ce n'a point esté pour ma liberté, que i'ay combatu iusques icy, c'a esté pour celle de ma patrie: & ne me suis point tant opiniasté de viure libre, que de viure entre les libres. Maintenant, d'autant que les affaires du genre humain sont deplôrez, Catō trouuera bien où se mettre en franchise. Apres cela, il se fit vne playe dās l'estomach, laquelle ayāt esté appareillée & bandee par les Medecins, Catō qui auoit ja beaucoup perdu de sang & de force: mais rien de la grandeur de son courage, mes-huy, non seulement irrité contre Cesar, mais contre soy-mesme, y mit les mains avec violence, & rendit, ou plustost ietta ceste ame genereuse, & contemptrice de toute puissance. Je ne recueille pas à ceste heure ces exemples, pour exercer mon esprit: mais plustost pour te donner cœur contre vne chose qui semble estre si terrible & si effroyable. Et cela pourray-ie faire à mon aduis plus aitement, si ie te môstre que non seulement les grāds & genereux personnages ont mesprisé

ce moment de rendre l'ame: mais que aucuns hommes de peu de valeur en toutes autres choses, ont en cela esgalé la vertu des plus genereux. Côme ce Scipion, beau pere de Cn. Pópee, lequel ayant esté forcé par vn vent contraire, de relascher en Afrique, & voyant que son nauire estoit desia inuesty par ses ennemis, se donna vn coup de poignard, respondant à ceux qui demádoyét où estoit l'Empereur, que l'Empereur se portoit bien. Ceste voix l'a rendu semblable à ses ancestres, & n'a point permis que la gloire qui semble estre fatale aux Scipiós en Afrique, fust interrópué. Car de vaincre Carthage, auoit bien esté aux autres chose tres-glorieuse: mais il l'estoit encore plus de vaincre la mort. L'Empereur, dit-il, se porte bié. Et de quelle autre façon deuoit mourir vn Empereur, & mesmes celuy de Cató? Je ne te veux point renuoyer aux histoires anciennes, ny trier les exéples de ceux, qui ont mesprisé la mort, desquels il se trouuera bon nombre en tous siecles. Regarde seulement en ce temps mesmes, des delices & laschetz,

rez, duquel nous faisons tous les iours des plaintes, tu trouueras des hōmes de tous estats, & de tous aages, qui par leur mort ont couppe le cours de leurs peines. Croy moy amy Lucilius, il s'en faut tant q̄ la mort soit à craindre, que c'est elle qui nous fait ce bié de nous affranchir de toute crainte. Escoute donc, sans t'esmouuoir en façon quelcōque, les menaces de ton ennemy, & bien que ta conscience te promette toute seureté, toutesfois pource que beaucoup de choses ont credit outre la cause, espere la iustice, & prepare-toy cōtre l'iniustice. Mais souuienne-toy sur tout de regarder les choses simplement en elles mesmes, & les despoüiller du tumulte & bruit qu'on leur donne, & tu trouueras qu'il n'y a rié en elles de terrible, que la seule crainte. Ce que tu vois arriuer aux enfans, nous arriue à nous qui sommes enfans vn peu plus grandelets. Ils s'espouuentent de ceux mesmes qu'ils aimēt, & avec lesquels ils frequentent & se ioient tous les iours, s'ils les voyent masquez & trauestis. Ce n'est pas aux hōmes seule-  
ment

ment qu'il faut oster le masque : il se faut oster aux choses mesmes, & leur rendre leur vray, & naturel visage. Il faut parler ainsi à la mort. A quel propos nous môstres-tu tât de glaiues, & tât de feux, & ceste trouppes de bourreaux, qui fremissent auxour de toy? Oste ceste pompe, sous laquelle tu te caches, & par l'horreur de laquelle tu estonnes les plus simples. Tu n'es en fin autre chose q̄ la mort, qu'un valet & vne simple châbriere, ont n'a guerres mesprisees. Les foüets, les geines, les manottes, & mille autres inuêtiõs de bourreler les hõmes piece à piece, si tu fais contenir les cris, & gemissements espouuantables, & ces voix hideusemêt entrecoupees sous les pointures du tourment, ne sont autre chose, qu'une douleur mesprisee par un goutteux, supportee par vne femmelette en son enfantemêt, & qu'un coliqueux endure mesme parmy les delices. Si ie la puis souffrir, elle est legere: si ie ne la puis souffrir elle est courte. Discours en ton esprit ces choses, que tu as souuêt ouyes, q̄ tu as souuêt dites. Esprouue par effect si tu les as

verita

veritablemēt dites, & veritablement ouyes. Car c'est vn vilain reproche, celuy qu'on nous fait, q̄ nous traittōs les paroles, & non les œuures de la sagesse. Et quoy? Cuides-tu que ce soit de ceste heure, que premierement la mort, le bannissement, & la douleur te menacent? Tu te trōpes: tu en es menacé dès l'heure de ta naissance. Il se faut donc resoudre & faire estat de tout ce qui peut aduenir, comme s'il deuoit certainement estre. Par ainsi ie te conseille de n'enterrer point cependant ton cœur dans ceste sollicitude, d'autant qu'il en deuiēdroit plus pesant & pl<sup>9</sup> morne, lors qu'il seroit besoin de le guinder & roidir, pour luy faire frâchir le saut. Destourne le plus tost de ta fortune priuēe à la cōditiō cōmune, & dy toy: l'ay vn petit corps fressle & mortel, auquel l'iniure estrangere & la tyrannie ne peuēt pas seulement nuire: mais duquel les voluptez mesmes se tournent en desplaisirs & tourmens. Les delices des viandes causent crudité d'estomach: l'yuresse, tremblement, & endormissement de nerfs: les plaisirs veneriens, generale

depra

deprauation de mains & de pieds, & de toutes les iointures. Si ie deuien pauure, ie seray du nombre de la plus part des hōmes. Si on me bannist, ie me persuaderay que le lieu où ie seray cōfiné, sera le lieu de ma naissance. Si on me tiēt lié & garrotté, ie me ramenteuray que ie ne fus iamais libre, & que nature dès que nous sommes nez, nous enferme dans ceste pesante masse de corps, cōme dans vne forte prison. Si ie doy mourir, ie me cōsoleray en ce q̄ ie cesseray de pouuoir estre malade, ie cesseray de pouuoir estre lié, ie cesseray de pouuoir mourir, & ne seray pas si sot de prendre pied aux chāsons d'Epicure. Ie ne craindray point les horreurs des Enfers: ie ne croiray point qu'il y aye vn Ixion perpetuellement pitoüetté par vne roüe: ny vn Sisyphre receuant, & renuoyant cōtre mont sans cesse ceste grosse & pesante pierre: ny qu'il, y ait quelqu'vn, à q̄ les entrailles soyēt bequetees & tirassées par vn aigle, & refaites toutes les nuicts pour sa gorge du lédemain. Il n'est point de si enfāt qui craigne Cerbere, & les tenebres,

ny

ny les ombres & esprits qu'on dit aller de nuit. La mort ou nous consume, ou nous deliure. Vne meilleure condition, exépte de toute charge, attend ceux qui sont deliurez par elle. Aux consommez il ne reste rien plus, les biés & les maux leur estat également ostez. Permetts moy en cest endroit de te remettre en memoire vn vers que tu as fait, & pense que tu ne l'as point escrit aux autres, mais à toy-mesme. Car s'il est messeant de dire vne chose, & en sentir dans le cœur vne autre, il est encore plus laid d'escire autrement qu'on ne croit. Il me souuient que traittant quelque fois ce lieu, tu dis que nous ne tombons pas tout à coup dans la mort, mais que nous nous y acheminõs par degrez & peu à peu. Nous mourons tous les iours: car chaque iour nous racle quelque partie de la vie, & à mesure que nous croissons, la vie nous décroist. Nous auons perdu l'enfance, & apres l'aage qu'on nomme virile, & puis l'adolescence, bref tout ce qui s'est passé de temps, iusques au iour d'hier, est mort pour nous. Et ce mesme iour auquel nous

viuõs, nous le partageõs avec la mort. Tout ainsi qu'en vn horloge la dernie  
 re partie du sablon qui t'õbe n'est pas  
 la seule, qui fait marquer l'heure, mais  
 encore toute celle qui est tombee de-  
 uant: ainsi. ceste derniere heure en la-  
 quelle nous cessons d'estre, n'est pas  
 la seule qui nous ameine la mort, mais  
 c'est la seule qui la consume. Nous  
 y paruenõs bien alors, mais nous y ve-  
 nons long tẽps deuant. Or es tu touf-  
 iours beau, & grãd par tous tes escrits,  
 mais tu n'as iamais tãt de grace & tãt  
 de force, que quãd tu prestes tes paro-  
 les à la verité. Tes mots sont ceux-cy:  
*La mort a des degrez, & celle n'est pmiere,  
 Qui nous vient à auir: mais c'est bien la  
 derniere.*

I'ayme mieux que tu te lises toy. mes-  
 me q̄ mon Epistre. Il t'apparoistra que  
 ceste mort que nous craignõs, est bien  
 la derniere, mais nõ la seule que nous  
 souffrõs. Je voy bien ce que tu attens.  
 Tu cherches, de quel beau mot i'au-  
 ray esclairé ceste Epistre. Je t'ẽ enuo-  
 ye dõc vn, sur le propos qui se traicte  
 à cest' heure. Epicure se courrouce au-  
 tant contre ceux qui desirent la mort,  
 comme

comme contre ceux qui la craignent, & dit ainsi ; C'est vne chose ridicule, que l'ennuy de la vie nous face courir à la mort, quand nous auons fait par nostre façon de viure, qu'il nous faille recourir à elle. Plus il dit en autre lieu, Qu'y a il de tant ridicule, que de souhaiter la mort, quand par la crainte de la mort on s'est fait vne vie inquiete? Tu y peux encore adiouster cecy, qui est de mesme marque ; Que la folie, ou plustost bestise des hommes est si grande, qu'il y en a plusieurs qui sont contrains de mourir pour crainte de mourir. Laquelle de ces sentences que tu retiennes en ton entendemēt, elle te confirmera en la patience ou de la mort, ou de la vie. Car nous auons besoing d'estre admonnestez & confirmez en l'vn & en l'autre, à ce que nous n'aymions pas trop la vie, & ne la hayssions pas aussi par trop. Lots mesme que la raison nous conseille de finir, se n'est pas temerairement, ny en prenant course que il se faut eslancer. Vn homme courageux & sage doit sortir de la vie & non pas en fuir. Mais sur tout il faut

éviter ceste rage, qui faist plusieurs  
hōmes, à sçauoir l'appetit de mourir.  
Car comme en toutes autres choses,  
ámy Lucilius, il y a aussi au mourir vne  
desreglee inclinatio de l'ame, qui sur-  
prend souuēt les hommes de haute &  
genereuse nature, & souuent les timi-  
des & faineans. Ceux là mesprisent la  
vie: ceux-cy s'en sentēt greuez. Il s'en  
trouue d'autres qui sont las de viure,  
& saouls de faire tousiours vne meime  
chose, & ne hayssent pas tant la vie  
comme ils s'en ennuyent. Et à cela la  
Philosophie mesme no<sup>r</sup> meine, quād  
nous disons: Iusques à quand ne ces-  
serons nous de recommencer & reti-  
stre tousiours meime ouurage? Ie me  
leueray, ie dormiray, ie me saouleray,  
i'auray faim, i'auray froid, i'auray  
chault: il n'y a nulle fin: la queuē & la  
teste s'entrelassent ensemble: c'est vn  
cercle roulant, où les mesmes choses  
nē font incessamment que reculer &  
approcher. La nuit viēt apres le iour,  
& derechef apres le iour la nuit: le'stē  
se termine en l'Automne: à l'Autōne  
succede l'Hyuer: à l'Hyuer le Prin-  
temps. Toutes choses passent pour re-  
uenir

uenir apres. Ie ne voy rien, ny ne fay rien de nouueau. A la fin il nous préd ennuy de telles choses. Plusieurs ont iugé qu'il n'estoit pas fascheux de viure, mais superflu. A Dieu.

*Des commoditez de la vieillesse, & que nostre mort est la preuue de nostre valeur, & que c'est chose excellente d'apprendre à mourir.*

## EPISTRE XXVI.



E te disoy nagueres que ie commence d'entrer sur les marches de la vieillesse: ie crain à ceste heure que ie ne l'aye outrepassee, & laissée derriere moy. Mes annees & mon corps ont meshuy besoin d'vn autre mot. Car vieillesse est vn nom d'aage las & recreu, & non de celuy qui est du tout cassé & atterré. Compte moy entre les plus decrepitez, & qui ont, comme on dit, desia vn pied dans la fosse. Toutefois ie me conioüy avec toy, dequoy ie sens au corps seulement l'iniure de l'aage, & nō en l'ame, & que les vices & les esguillōs des vices, sont assoupis par la vieillesse. L'ame se regaillardit

dequoy elle n'a gueres plus d'affaire avec le corps, qu'elle est deffaite d'une grande partie de sa charge, & me fait une querelle pour la vieillesse. Elle dit que c'est icy sa fleur & son printemps. Croyés la donc, & laissons la iouir de son bié. Je pren plaisir à recognoistre & discerner en moy quelle part ie doy à la Philosophie de ceste trāquillité & modestie de mœurs que j'ay, & quelle part a mon aage, & à prendre garde de pres à ce que ie ne pourroy plus, & à ce que ie ne voudroy faire. Et s'il me seruiroit de rien d'auoir encore quelque'une des choses q'j'ay perdues, veu que ce m'est plaisir de ne pouuoir plus ce que dés tout tēps ie n'ay pas voulu. Car dequoy se peut-on plaindre, & quelle perte y a-il si tout ce qui doit n'estre pas, a cessé d'estre? C'est, diras-tu, une grande incommodité de diminuer, de perir, & pour plus proprement parler, de fondre, & s'escouler peu à peu. Car nous ne sommes pas engloutis tout à coup, nous sommes plustost sucotez, chaque iour humāt quelque partie de nos forces. Et quelle yssue y peut-il auoir meilleure que de glisser  
tout

tout bellement en la fin, par la dissolution qu'en fait la nature ? Non qu'il y ait mal aucū à estre feru, & soudainement emporté hors la vie, mais ceste voye est merueilleusement douce & amiable d'estre peu à peu soustrait & desrobé à soy-mesme. Quant à moy, comme si i'estoy sur le poinct de l'esprouer, & que le iour fust venu, qui doit prononcer la sentence de toutes mes annees : ie me fonde & me parle ainsi: Tout ce que nous auōs ou parlé, ou fait iusques à cest heure, n'est autre chose qu'une simple & legere promesse de l'ame couuerte de beaucoup de piperie : La mort sera le seul tesmoin fidele, & assurez respondant de ce que i'auray profité ou non. Par ainsi ie me prepare courageusement pour ce iour là: auquel ie pronōceray de moy-mesme, si ce n'a point esté vne brauerie Thrasonique & contrefaicte, tout ce que i'ay dit d'outrage à la fortune. Il ne faut point mettre en ligne de cōte la reputation des hommes: car elle est tousiours douteuse & muable: oston en aussi la profession que nous aurons faite toute nostre vie. La mort sera la

seule qui prononcera l'arrest diffinitif de ce que nous aurons esté ou non. Je veux dire que les disputes, les belles paroles, les discours Philosophiques ne tesmoignét point la vraye force du courage: car les plus timides n'en sont pas le plus souuent despourueus. Ce que nous aurons fait se verra quand nous rendrons l'ame. I'accepte la condition humaine, ie ne redoute point ce iugemét. Ce sont les choses que ie me dy moy mesme: mais pense aussi que ie te les dy à toy. Car bien que tu sois plus ieune, quoy pour cela? La mort ne tient point conte de nos années: tu ne sçais pas où elle t'attend, par ainsi il faut que tu l'attendes par tout. Je vouloy clore ceste lettre, mais ie me suis resouenu qu'il luy faut donner son saufconduit. Je pescheray donc encor pour ce coup dans la boëtte d'Epicure, esperant que dans peu de iours ie te payeray du mien propre. Cōsidere, dit-il, s'il est plus cōmode que la mort vienne à nous, ou nous à elle. Voicy le sens: C'est vne tres belle chose que d'apprendre à mourir: Mais à l'aduanture penserois-tu qu'il fust superflu d'appren

d'apprétre ce dequoy on ne peut vser qu'vne fois, ou tout au contraire, c'est la raison pour laquelle il y faut plus pésar. Car il faut perpetuellement apprétre ce que nous ne pouuõs iamais esprouuer si nous le sçauons ou non. Celuy qui presche de pésar à la mort, presche de penser à la liberté. Qui apprend à mourir, des-apprent de seruir. Il est au dessus de toute puissance, ou pour le moins hors de toute subiectiõ. Que luy peuuet nuire les prisõs, les gardes, & les barrieres? L'issue luy est tousiours libre. Car il n'y a qu'vne chaine qui nous tient liez : sçauoir le desir de viure, lequel comme il ne faut pas du tout reietter, aussi le faut-il retrancher, afin que si l'occasion le requiert, rien ne nous épésche que nous ne soyõs prests de faire incontinct ce qu'il faut faire quelque fois. A Dieu.

*Comment se doit comporter celuy que la  
vieillesse meine à la mort, & que c'est  
vne grãde lascheté que de la craindre.*

## EPISTRE XXX.

**I**'Ay veu ce bon homme Bassus Aufidius, cassé & accablé de vieillesse,

qui resiste & luitte autant qu'il peut contre son aage : mais il est meshuy tant surchargé, qu'il ne luy est possible de se soufleuer : la vieillesse s'est ietree sur luy de tout son poix. Tu sçais bié qu'il a eu tousiours vn corps mince & sec, lequel il a longuement contenu, ou pour mieux dire, r'abillé & r'appiecé: mais en fin il est venu à de-  
 faillir tout à coup. Tout ainsi qu'é vn navire qui fait l'eau, on remedie bié à vne ouuerture ou à deux: mais quád il s'étr'ouure & s'abreuue par plusieurs endroits, il n'y a plus moyen de le vuidier, & d'empescher qu'il ne coule en fond: Ainsi en vn corps qui est vieil & caduc, la foiblesse peut estre quelque téps soustenüe & fortifiée: mais quád les iointures viennent à se descoudre, ainsi qu'en vne vieille charpéterie, & que comme l'vne est reprise, l'autre se despréd, il ne faut plus auoir soin d'autre chose que de regarder cōment on s'en ira. Toutesfois le bon homme ne laisse pas de se resioüir. La Philosophie luy vaut cela. Elle le fait courageux en toute habitude de corps, ioyeux en la presence de la mort, & non failly de  
 cœur

cœur en la defaillance de sa vie. Vn grand pilote nauigue, bié que les voiles soient deschirez, & si la tempeste l'a defarmé, se sert des restes du bris pour parachuteur son voyage: De mesme en fait Bassus, & regarde de tel cœur & de tel visage sa fin, que tu iuge rois celuy estre trop ferme & resolu, qui regarderoit ainsi la fin d'vn autre. C'est vne haute vertu, & qu'il faut de longue main apprendre, quand ceste heure ineuitable est arriuee, de s'y en aller franchement & courageusemēt. Toutes autres façons de mort sont entremesles d'esperāce. Les maladies se guarissent; le feu s'esteint: la ruine couche quelquefois doucemēt ceux qu'il sēbloit qu'elle deust du tout moudre: tel qui auoit esté englouty d'vn coup de mer, a esté reierté à bord sain & sauf par vn coup opposite: l'espee qui estoit desia haussée pour frapper, a esté retenue sur le poinct de l'ébrālemēt: mais celuy q̄ la vieillesse meine à la mort, n'a rien plus à esperer. C'est la seule avec laquelle on ne peut cōposer. Les hōmes ne meurent point plus doucement qu'en ceste façon, mais ny aussi

plus longuemēt. Or Bassus me semble s'y comporter cōme s'il deuoit suruiure à soy-mesme, tāt il mōstre de constance & de sagesse en ceste siēne decadence. Car il nous fait plusieurs beaux discours de la mort, & le fait plus soigneusemēt, pour nous persuader que s'il y a ou de l'incōmodité ou de l'espouuement, ce n'est pas par son vice, mais par le vice du mourāt, & qu'il n'y a en elle non plus de mal, qu'apres elle. Car qui peut pēser qu'ō puisse sentir la mort, si par elle il se fait que rien ne se sente? Donques, disoit-il, la mort n'est pas seulement hors de mal, mais hors de crainte de tout mal. Je sçay bien que tels discours ont esté souuent faits, & se doiuent souuent faire : mais il ne m'a iamais tant profité de les lire ny de les ouir, quand ceux qui en parloient estoient eux-mesmes esloignez du danger des choses qu'ils disoient ne deuoir estre craintes. Cestuy cy a eu beaucoup de force & d'authorité en mon endroit, parlant ainsi de la mort, q̄ ie voyois luy estre toute prochaine. Je diray frāchement ce qu'il m'en semble: Je pense que celuy  
donne

dōne plus de tesmoignage de la vertu & fermeté de son ame, qui approche des confins de la mort, que celuy qui est par maniere de dire aux abois, & en la mort mesme. Car celle-cy dōne cœur aux plus timides de s'enhardir contre ce qui est ineuitable. Ainsi le gladiateur tres-espouuenté durant le combat, presente volontairement la gorge à son ennemy, & si le glaive foruoye, luy mesme le redresse & l'accōpague de sa main. Mais pour mesprier celle qui nous donne loisir de la voir venir, & qui est sur le poinct de nous empieter, il y faut vne fermeté plus rassise & establie de lōgue main, laquelle ne peut estre qu'en celuy qui est parfaitement sage. Je l'escoutoy dōc attentiuement, & l'oyois très-volontiers opinant de la mort, & descourāt quelle estoit sa nature, pour l'auoir auisagee de bien pres. Car ainsi que i'estime, si quelqu'un estant resuscité, t'affeuroit qu'il n'y a point de mal en elle, tu luy adiousterois foy; cōme à ce luy qui auroit essayé quel trouble son accez apporte: aussi ceux t'é pourrōt tres-bien esclaircir, qui la voyent de  
 bien

bien pres, & sont tous les iours à l'entour d'elle: entre lesquels tu peux mettre Bassus, lequel n'ayant voulu que nous fussions en cela trompez, nous a dit, qu'il est autant inepte de craindre la mort, que de craindre la vieillesse. Car tout ainsi que la vieillesse suit l'adolescence, ainsi la mort la suit-elle. Celuy n'a pas voulu viure, qui ne veut pas mourir. Car la vie nous est donnée à condition & reserue de venir à la mort: de craindre laquelle il est d'autant plus sot qu'on doit craindre les choses douteuses, & attendre les certaines. Or ayant la mort vne necessité égale & inexorable, qui se peut plaindre d'estre obligé à vne condition, de laquelle personne n'est exépt, veu que la premiere partie de iustice est l'égalité? Mais c'est chose hors de propos, de plaider à ceste heure la cause de la nature, qui n'a pas voulu que nostre condition fust autre que la sienne mesme. Elle deffait tout ce qu'elle a fait: & ce qu'elle a deffait, elle le refait derechef. Que s'il est aduenu à quelqu'un d'estre doucemét emporté par la vieillesse, & nō tout à coup arraché à la

à la vie, n'a-il pas occasion de louer Dieu, pour luy auoir enuoyé, apres la fatieté, vn repos necessaire à l'humanité, & agreable à la lassitude? On en voit aucuns qui souhaittēt la mort, voire avec plus grand zele qu'on n'a accoustumé de demander la vie: & ne scauroy dire bonnemēt, lesquels nous donnent plus de cœur, ou ceux qui la demandent, ou bien ceux qui l'attendent sans trouble & fascherie: d'autāt que la rage & l'indignation soudaine peut estre cause de ceste premiere affectiō, là où ceste derniere ne peut estre autre chose qu'une trāquillité, qui procede de discours & de iugement. Quelqu'un se peut precipiter à la mort par despit & par cholere, mais nul ne la reçoit avec cōtētemēt lors qu'elle vient, que celuy qui s'y est formé par vne lōgue accoustumāce. Je cōfesse q̄ i'ay beaucoup plus souuēt visité ce bō homme & mien grand amy, pour voir si ie le trouueroy tousiours le mesme, & si la roideur de sō ame ne se lasche roit point par la foiblesse du corps. Mais i'ay tousiours cogneu qu'au cōtraire elle luy croissoit, ainsi que la

ioye

ioye se voit plus manifeste en ceux qui apres s'estre beaucoup agitez pour gaigner le prix de la courſe, approchèt du lieu où la palme est propoſee. Il diſoit, s'accordant au precepte d'Epicure, qu'il eſperoit premierement qu'il n'y'auroit point de douleur en ce dernier ſouſpir, ou s'il y en auoit, qu'il ſe cōſoloit en ce quelle ne ſeroit pas lōgue, d'autant que nulle douleur n'eſt lōgue qui eſt grāde, & au fort que ſur le poinct meſme de la diuiſiō du corps & de l'ame, ſi elle ſe faiſoit avec tourment, il ſe ſecourroit de l'aſſurance que pour le moins, apres ceſte douleur il n'en pourroit iamais plus venir d'autres, & qu'il ſçauoit bien que l'ame & la vie d'vn vieillard ne tenoit qu'vn peu au deſ<sup>s</sup> des leures, & qu'avec vn petit ſouffle elle s'é iroit aiſemēt: tout ainſi que le feu qui ne trouuāt de quoy ſe nourrir, s'eſuanōiſt de ſoy-meſme. l'eſcoutoy fort volontiers ces choſes, amy Lucilius, non comme nouuelles, mais comme eſtant arriué dés meshuy au réps de les eſprouer. l'en ay bien veu beaucoup qui arreſtoiēt tout court la courſe de leur vie,

mais

mais i'estime plus ceux qui viennent à la mort sans haine de la vie, & qui ne l'appellent pas, mais la reçoient. Il disoit dauantage, que ce tréblemét & frayeur que nous auons quand nous croyons que la mort est pres de nous, la forgeons nous mesmes, & trauaillos pour nous trauailler. Car de qui n'est-elle tousiours pres en tous lieux & à toutes heures? Mais considerons, disoit-il, quád quelque occasió de mourir semble approcher de nous, combien d'autres nous sont plus prochaines que nous ne craignons pas. Nous craindrons la mort des mains de nostre ennemy, & ce pendant vne crudité ou vn caterre nous enleue. Nous ne craignons pas le coup de la mort, mais le vent. Car nous ne sommes pas esloignez d'elle vne fois plus q' l'autre. Ainsi s'il la faut craindre, c'est tousiours qu'il la faut craindre. Car quel temps pouuons nous choisir qui en soit exempt? le crain pourtant que tu ne haïsses pis que la mort ces lettres si longues. le feray donques fin. Mais toy pour ne craindre la mort, pense tousiours à elle. A Dieu.

*De reietter les conseils & souhaits du vulgaire, & quelle chose meine l'homme au souverain bien.*

## EPISTRE XXXI.



E recognoy à ceste heure mon Lucilius : il commence de se descourir tel qu'il nous a toujours promis que il seroit. Continue donc d'aller de cet air, & suy ce train & ceste ardeur de ton ame, par laquelle en mesprisant les biens populaires, tu embrasses les choses meilleures. Je ne demande point que tu te faces ny plus grand ny meilleur, que ce que tu tasches d'estre. Tes fondemens ont l'enceinte bien grande; fay seulement autât que tu as desseigné de faire, & tié toy aux choses que tu as desia conceües. En somme tu seras sage, si tu sçais bien fermer les oreilles, auxquelles ce n'est pas assez de mettre de la cire : il faut bien les boucher d'autre façon qu'Ulisses ne fit celles de ses compagnons. La voix qu'il craignoit estoit bien douce & flateuse, non toutesfois publique. Mais celle qui est à craindre,

dre, ne vient pas d'un rocher seulement, elle resonance de toutes les parties de la terre. Passe donc viftement, non seulement un lieu suspect de ceste trahison voluptueuse; mais toutes les villes. Rés toy sour à ceux qui sèblent t'aimer le plus: Ils te font à bonne intètiõ de mauuais souhairs, & si tu veux estre heureux, prie les Dieux de ne permettre qu'il t'adiène aucune des choses lesquelles ils te souhaittent. Ce ne sont pas biens ceux dõt ils veulèt que tu sois remply. Il y a un bien qui est la cause & le firmament de la vie heureuse, se fier à soy-mesme. C'est la le souuerain bien, duquel si tu peux iouyr, tu n'as plus que faire de parler aux Dieux les genoux à terre: tu commèces de viure avec eux de pair à cõpagnon. Mais demandes tu comment on paruiet là? Ce n'est point par l'Apennin, ou par le mont Cenis. Il ne faut point trauerfer les deserts de Cãdaue, ny les Syrtes, ny traiecter Scilla & Charibdis, choses que tu as faite pour le prix d'une chetive petite Lieu renance. Le chemin que la nature t'a fait, est plein de seureté & de plaisir.

Elle

Elle t'a donné des choses lesquelles te rendrôt pareil à Dieu, si tu ne les de-laisse point. Or cela ne feront point les richesses : Dieu n'en a point. Tes superbes habillemens ne le ferôt non plus : Dieu est tout nud. La reputation des hommes, ton ostentation & la co-gnoissance de ton nom ne le feront pas aussi : personne ne cognoist Dieu : plusieurs parlent de luy mal à propos, & si n'en sont pas punis. La troupe des seruiteurs qui sont autour de ta litiere, & qui la portent sur leurs bras aux châps & à la ville, ne t'y peut pareillement de rien seruir : Dieu tout grand & tout puissant est celuy qui porte tout le monde. Ce ne seront pas aussi ta beauté & ta force qui te ferôt plus heureux : ces choses sont subiectes à vieillir. Il en faut donc chercher quelque autre qui ne s'empire point par l'aage, & qui soit telle qu'on n'en puisse souhaitter de meilleure. Et que sera-ce? Ce sera vne ame belle, genereuse & bonne : laquelle ne peut estre autrement nommee qu'un Dieu, hoste d'un corps humain. Or un affranchy, & un esclaupe peut aussi bié auoir

vne

vne telle ame qu'vn Cheualier. Car Cheualier affranchy, & esclaué sont des noms forgez par l'ambition & par l'iniure. Il est loisible du moindre coin du môde de s'enleuer iusques au ciel. Souleue toy donc & façonne toy digne d'vn Dieu. Mais ce ne sera point avec de l'or & de l'argent que tu seras tel. De telle matiere que cela on ne peut faire vne image qui ressemble à Dieu. Souuiens toy, que quand il nous estoit fauorable, les images n'estoyent que terre. A Dieu.

*Qu'il se faut accoustumer à supporter les choses difficiles, & à mespriser la mort.*

## EPISTRE XXXVI.



Xhorte tō amy de mespriser ceux qui le blasmet d'auoir gaigné l'ombre & le repos, & preferé à sa dignité & à ses esperâces vne vie retiree & pacifique. Qu'il leur face tous les iours paroistre cōbien les affaires s'en portent mieux. Ceux mesmes de lesquels la felicité est euee ne lairrōt pas de passer fleur. Aucuns d'eux flestriront, aucuns  
tombe

tomberont tout à fait. La felicité est vne chose turbulente: elle mesme s'exagite & se tourne-boule en diuerses façons & elle pousse les vns à la grâdeur, les autres aux delices: elle amollit & relasche du tout ceux-cy, & enfle ceux-là. Quand tu dis que quelqu'un porte bié la felicité, c'est autant côme si tu disois, qu'il porte bié son vin. Appren luy d'oc de souffrir sans s'esmouuoir qu'on le nôme inutile & faineât. Tu sçais qu'aucuns parlent le contre-langage, & en disant l'un, signifient le contraire: en l'appellant ainsi, on l'appelle heureux. Moins se doit-il soucier de sembler trop triste & trop seuer. Aristô disoit qu'il aimoit mieux qu'un ieune homme fust triste qu'enioüé & d'agreable compagnie. Le vin se faict bon qui est trouble & aspre quand il est nouueau: celuy qui est fin & delicat dès la cuue, n'est pas de bõne garde. Qu'il se laisse hardiment appeller triste, & ennemy de son aduancemét: ceste tristesse se donra à bien sur l'arriere saison. Qu'il perseuere seulemēt d'aimer la vertu, & trauailler apres les bõnes & liberales sciences, nõ pas de  
celles

celles dont il suffit d'estre teint & coloré seulement, mais dont il faut que l'ame soit abreuee & trempee. C'est à ceste heure qu'il est en la vraye saison d'apprendre : non qu'il y ait quelque saison, en laquelle il ne le faille plus: mais tout ainsi qu'il est bien seant d'estudier en tout aage, aussi en tout aage n'est-il pas bien seant de commencer. C'est vne chose laide & ridicule que de voir vn vieillard à l'Aphabet. Il faut que le ieune acquiere, & que le vieil iouyffe. Tu feras donc beaucoup pour toy, si tu te fais homme de bié. Il faut rechercher de faire ces presens, où il est autat expedient de dōner que de receuoir. Finablement puis que desja il promet beaucoup de soy, il faut qu'il continue. Car il est moins vilain de faire banqueroutte au creancier, qu'à la bōne esperance. Pour s'acquitter de ses debtes, il est besoin à celuy qui traficque d'une bonne & heureuse nauigation: à celuy qui cultiue vne terre, d'un champ fertile, & d'un Ciel favorable: mais à luy il ne faut qu'une bonne volonté pour payer ce qu'il doit. Puis dōc que la fortune n'a point

point de droict sur les mœurs, qu'il les compose de telle sorte qu'à la fin ceste ame tranquille vienne à estre parfaicte: qui sête que riē ne luy peut estre osté ny adiousté, & quelque issue que les choses prennēt, qui demeure tousiours stable & permanēte en mesme assiette: qui, ou soit que les biēs du vulgaire luy viennēt en foule, se voye esleuee au dessus d'eux, ou soit que quelque accident les luy oste, qui se voye iamais moindre. Si vn enfant estoit né en Parthe, il banderoit au ssi tost vn arc: si en Allemaigne, il lanceroit aussi tost vn dard: si de l'aage de nos peres, il eust incontinent sceu piquer vn cheual, & approcher l'ennemy. Ce sont choses que la discipline du pays apprend, & cōmande à chacū. Qu'est-ce donc qu'il faut que cestuy-cy apprenne? C'est qu'il est à l'espreuue de toutes armes offensiuues, & de toutes façons d'ennemis, à sçauoir le mespris de la mort. Car il n'y a point de doute, qu'elle n'aye en soy quelque chose d'espouue:table & qui offence nos sentimens, que la nature a formé à l'amour de soy meisme. Aussi ne seroit-il

point

point besoyn de se dresser, & accoustumer à ce à quoy nostre inclinatio naturelle nous porte assez, comme est le desir de se conseruer. Nul n'apprend de pouuoir, s'il luy estoit necessaire, coucher doucement & mollemēt entre des roses: mais on s'accoustume bien de ne souf-mettre point sa foy & son honneur aux tourmens, & à demeurer tout debout en garde dans les tranchees, voire quelquefois estant blessé. La mort n'a nulle incommodité: car il faudroit qu'il y eust quelque chose, dont elle fust incōmodité. Que si tu as vn si grand desir d'vn aage plus long, considere que nulle de ces choses, qui fuyent de deuant nos yeux, & se recachent dans le sein de la nature, d'où elles sont parties, & partiront encore, n'est cōsumee. Elles cessent biē, mais ne finissent pas: & la mort que nous craignons & refusons, interrōpt seulement la vie, & ne la rauist point. Vn iour viēdra qui nous remettra encore en lumiere, laquelle à l'aduēture plusieurs refuseroient s'ils se pouuoient souuenir d'y auoir esté. Mais ie monstrey par cy apres plus exa-

êtement', que ce qui semble perir, ne fait que changer. Celuy donc qui doit retourner ne se doit pas fascher de partir. Obserue le cercle des choses qui retournent sur elles-mesmes : tu verras que rien ne s'esteint du tout, mais que toutes choses descendent & remontent par interualles. L'Esté s'en va, mais vne autre année le rameine. L'Hyuer se passe, mais encore a-il ses mois qui le r'apportent : la nuict cache le Soleil, & le iour la chasse tout soudain à elle : le train des Estoilles chemine derechef vers le lieu qu'il a vne fois outrepassé : vne partie du Ciel se hausse, l'autre s'abaisse. Bref, ayant adiousté cecy, ie feray fin, que ny les enfans, ny les insensez ne craignent la mort. Et ce seroit vne chose trop vilaine, si la raison ne nous fournisset pour le moins ceste assurance, à laquelle la sottise nous meine. A Dieu.

*Qu'on ne se doit legerement persuader d'estre homme de bien, & de regarder à la commodité ou incommodité des choses auant les accepter.*



Estui-cy s'est desia persuadé d'estre homme de bien : & toutesfois vn hōme de bien ne se peut si tost faire, ny cōprendre. Et sçais-tu de quel homme de bien i'enten parler à ceste heure? De celuy qu'ō nomme ainsi communement. Car cest autre parfaict ne se voit, non plus que le Phœnix, qu'en cinq cens ans vne fois. La fortune produit souuent les choses qui sont mediocres, mais les excellentes, elle les recommande par la seule rareté. Cestui-cy pourtant est encore bien loin de ce qu'il se promet : & s'il sçauoit que c'est qu'un homme de bien, il ne se persuaderoit pas si tost qu'il le fust : à l'aduāture desespereroit il de l'estre iamais. Car s'il se fonde sur ce qu'il a mauuaise opinion des meschans, il n'est si meschant homme, qui ne l'aye aussi : & la plus grande peine qu'aye la meschanceté, est, dequoy elle desplaist & à soy & aux siens. Moins se peut-il dire tel, pour hayr ceux qui vissent insolemment d'une grande puissance, qui leur est soudainement

escheuë: car ce peut estre plustost en-  
uie que haine du vice. A l'aduanture  
s'il pouuoit autant qu'eux, feroit-il  
encore pis. Les vices de plusieurs sont  
cachez, pource qu'ils sont foibles,  
preststoutesfois d'oser autât que ceux  
que la felicité a descouuert, aussi tost  
qu'ils pourfont prendre quelque as-  
seurance de leurs forces. Ainsi peut-  
on avec toute seurté manier les plus  
venimeux serpens quand ils transis-  
sent de froid, non qu'ils n'ayent lors  
du venin, mais il est assopy. La cruau-  
té, l'ambition, & l'intemperance de  
plusieurs feroient des choses toutes  
pareilles à celles que font les plus mes-  
chans, si la fortune ne leur manquoit.  
Qu'elle leur donne seulemēt la puis-  
sance, & eux ils feront paroistre leur  
volonté. Te souuiens-tu quand tu me  
disois que tu tenois quelque vn en ta  
puissance, que ie te respondy qu'il e-  
stoit leger & volage, & que tu n'en  
tenois pas le pied, mais la plume? T'ay  
ie mēty? N'as-tu pas bien cogneu que  
tu n'en tenois voirement qu'une plu-  
me, laquelle il a laissée entre tes mains  
& s'en est allé? Tu sçais bien quelles  
trage

tragedies il t'a depuis excitees, & cō-  
 bien de choses il a entreprises contre  
 ta reste, sans considerer que la ruine  
 qu'il preparoit aux autres deuoit aussi  
 tōber sur luy-mesme, & ne voyoit pas  
 combien ce qu'il demandoit, quand  
 mesme il n'eust point esté superflu, luy  
 eust poisé sur les espaules. A quoy no<sup>9</sup>  
 deuous soigneusement prendre garde  
 en toutes les choses q̄ nous affectons,  
 & apres lesquelles nous trauaillons: à  
 sçauoir s'il n'y a pas beaucoup de cō-  
 modité en elles, ou s'il y a plus d'in-  
 cōmodité. Mais il s'en faut tant q̄ nous  
 y prenions garde, que tout au cōtraire,  
 nous pensons auoir receu cōme en pur  
 don ce qui nous couste le plus cher Et  
 en cela pouuons nous cognoistre no-  
 stre bestise, que nous pensons acheter  
 seulement les choses pour lesquelles  
 nous dōnons de l'argēt: & celles nous  
 seblēt gratuites, pour lesquelles nous  
 nous donnons nous mesmes. Ce que  
 nous refuserions s'il nous deuoit cou-  
 ster quelqu'vne de nos maisons, nous  
 ne craignons pas de l'accepter avec so-  
 llicitude, danger, perte de l'hōneur, de  
 la liberté, & du tēps: tant n'y a il rien

plus vil à chacun que soy-mesme. Faisons donc en tous conseils & deliberations ce que nous auõs accoustumé de faire, quand nous allons à la boutique d'un marchand pour acheter sa marchandise. Sçachõs de quel prix est ce que nous demandons. On donne souuent beaucoup de ce dont on ne donne rien. Je te puis montrer plusieurs choses, lesquelles acquises & acceptees, nous ont arraché des poings nostre liberté. Nous serions à nous, si elles n'estoiét pas à nous. Pèse y donc soigneusement, non seulement où il fera questiõ du gain, mais aussi où il fera de la perte. Quand tu auras perdu quelque chose, sõge qu'elle estoit fortuite, & que par cy apres tu viuras aussi bien sans elle, comme tu as vescu sans elle au parauãt. Si tu en as longuemēt iouy, que t'importe-il de l'auoir perduë apres q̄ tu en es saoul. Et si tu n'en as gueres iouy, tu ne dois pas beaucoup sentir la perte d'une chose que tu n'as pas eu loisir de gouster. Si tu as moins d'argent, tu auras moins de facherie: si moins de faueur, moins aussi d'enuieux. Regarde à toutes ces choses

ses qui nous mettent à la rage, quand nous les auõs perdues: tu iugeras que la perte n'en est pas fascheuse, mais l'opinion de la perte. Nul ne sent les auõit perduës, mais l' imagine. Qui se possede n'a rien perdu: mais à cõbien est il aduenu de posseder? A Dieu.

*De nostre sottise & vanité en nous excusant de nos vices, & qu'il nous est aisé de nous corriger si nous y voulõs prendre peine.*

## EPISTRE LI.

**Q**'Ay receu ta lettre plusieurs mois apres la datte: par ain si i'ay estimé qu'il estoit superflu de demander que tu faisois à celuy qui me l'a apportee. Car il faut qu'il ait bien fort bonne memoire, s'il s'en peut souuenir: i' espere toutesfois qu'ẽ quelque lieu que tu sois, ie ne puis pas faillir de sçauoir ce que tu fais. Car à quelle autre chose te pourrois-tu occuper qu'à t'amender tous les iours, & cesser d'attribuer aux choses les vices qui sont en toy-mesme? Tu sçais bien que Harpasté, folle de ma femme, est demeuree en ma maison comme vne

charge hereditaire: car quant à moy ie suis ennemy mortel de tels monstres. Si ie veux prendre mon passe-téps de quelque fol, ie ne le vay prendre guere loin: ie me mocque, & me ry de moy-mesme. Ceste pauvre folle a perdu tout à coup la veuë. Le te diray vne chose estrange, mais toutesfois veritable. Elle ne se sent pas estre aueugle: elle ne cesse de crier apres son gouuerneur qu'il la meine ailleurs, que ceste maison est obscure. Sçache q̄ la mesme fadese qui fait q̄ nous rions d'elle, est en chacū de nous. Nul ne cognoist qu'il est auare, ou conuoiteux. Et encore en cela sommes nous plus miserables, que les aueugles: ils demandent quelqu'vn pour les guider, & nous ne demandons point de guide en nos erreurs. Chacun se fait accroire qu'il n'est point ambitieux, mais qu'on ne vit point autrement en ceste saison: qu'il n'est point prodigue, mais que la suite des grandes Cours requiert qu'on face de grâdes despences: qu'il n'est point quereleux, ny desbordé, mais que c'est l'ardeur & l'impetuosité de la ieunesse. Pourquoi nous trō-

pons

pons nous en nous flattât? Nostre mal ne vient point du dehors, il est au dedans de nous, il a sa source dans nos entrailles. De là, il se fait que plus mal-aisément nous recouurons la santé, pour ne cognoistre pas que nous soyons malades. Et quand aurions nous extirpé tant de sortes de maladies, si nous commençons à ceste heure seulement de nous faire taster le pouls? Et encore apres tant d'accez, n'y appellons nous point le medecin, lequel eust eu beaucoup moins d'affaire sur la naissance de la maladie. Les esprits non du tout endurcis, se lairroiēt manier à qui les voudroit redresser. Nul n'est difficilement ramené à la nature, que celuy qui s'en est departy. Le mal est, que nous auons honte d'apprendre à estre gens de bien. Nous cuidons que il soit messeât de chercher vn maistre d'une telle chose. Mais si ne doit-on esperer qu'elle aduienne fortuitemēt. Il faut trauailler apres, & non pas toutesfois beaucoup, pourueu que nous commenciōs à former & corriger nostre ame, auant qu'elle prenne le mauuais ply. Encore ne faut-il point de-

desesperer de celles qui sont endurecies. Il n'y a rien qu'un travail assidu, & vne attentiuë diligëce ne force & abate. On redresse les arbres pour tortus qu'ils puissent estre. La chaleur estend les poultres courbees, & contre leur nature elles sont tirees à ce que requiert nostre vsage. Combien plus facilement l'ame qui est plus souple & plus obeïssante que toute humeur, prendra elle le ply & la forme qu'on luy voudra donner ? Car qu'est autre chose l'ame qu'un esprit, lequel est de tant plus facile que toute autre matiere, qu'il est plus leger & plus tenuë ? Il ne faut point donc, amy Lucilius, que tu desesperes de nous, pource que tu vois que la malice en est, il y a desia long temps, en possession. La bonne ame ne viët iamais plustost à personne que la mauuaise. Nous sômes tous preoccupéz d'apprendre les vertus, & desapprendre les vices: mais avec autãt plus de courage deuous nous approcher de nostre amendement, que depuis qu'il nous est acquis, la possession en est eternelle. La vertu ne se desapprend iamais. Les vices se tiennët en  
nous,

nous, comme vne plante en vn terroir estranger & mal propre: ainsi il est aisé de les arracher: mais les choses qui viennent és lieux qui sont selon leur nature, y prennent vn pied ferme & assésuré. La vertu est selon nature: les vices luy sont contraires. Et comme les vertus vne fois prises & receuës ne s'en peuuent plus aller, aussi le commencement de s'acheminer vers elles est mal-aisé, pource que c'est l'ordinaire d'une ame foible & malade de craindre les choses non essayees. A cause dequoy il l'a faut forcer, afin qu'elle commence, & puis la medecine n'en est ny amere ny fascheuse: elle donne plaisir & guarison tout ensemble. On ne sent le plaisir des autres remedes, qu'après la guarison. La Philosophie est pareillement salutaire & agreable. A Dieu.

*Discours sur la meditation de la mort, lors qu'on se void en quelque dangereuse maladie.*

## EPISTRE LV.

**M**A mauuaise disposition m'auoit donné quelques trefues: mais

elle m'a repris tout à coup. En quelle espece de maladie? dis-tu. le trouue que tu as raison: car il n'y en a point en tout qui me soit incognuë. le suis toutesfois particulièrement subiet à vne sorte de mal, qui se peut assez proprement nommer le mal du soupir. L'accez en est fort court, & semblable à vn estourbillon. Il passe presque ordinairement dans vne heure: car aussi qui pourroit longuement expirer. Le pense que toutes façons d'incommoditez & de maux m'ont essayé: mais ie n'en ay point enduré de si fascheux. Car d'auoir quelqu'un des autres, est estre malade: mais d'auoir cestui-cy, est rendre l'ame: & pour ceste raison, les medecins l'ôt nommé meditation de la mort. Car ceste haleine pantoise fait à la fin ce qu'elle a souuent tasché de faire. Tu as, peut estre, opinion que ie t'escriy ceste lettre avec beaucoup de plaisir d'en estre eschappé: mais si ie me resioüissoy de ceste fin icy cōme d'une entiere guerison, ie feroy aussi sottement, que celuy qui cuideroit auoir gaigné sa cause, pour auoir obtenu vn delay. Il est vray q̄ sur le trauail  
mesme

mesme de la suffocatiõ, ie n'oublie pas de m'entretenir & soulager de beaux & agreables discours. Pourquoi est-ce, dis ie, que la mort m'essaye si souuēt? Qu'elle passe outre hardimēt: car de mon costé aussi, ie l'ay longuement essayee, à sçauoir auāt que ie naquisse. N'est-ce pas mort q̄ de n'estre point? Or ie sçay desia cela, d'autant que le non estre d' auparauant & d' apres la vie, s'entresemblent. S'il y auoit donc quelque tourment, il faudroit par necessité, qu'il eust esté deuāt que nous naquissions. Mais nul de nous n'en a senty en ce tēps là. Et ie te prie, ne seroit-ce pas vn plaisāt hõme, celuy qui diroit que le feu est en pire conditiõ, quand il est estaint qu'au parauāt que il ne fust allumé? Nous sommes ainsi esteints & allumez. Pendant le temps qui est entre deux, nous souffrõs quelque chose: mais l'vn & l'autre est en tres-assẽuree franchise & exemption de mal. Nous nous trompons, amy Lucilius, en ce que nous iugeons que la mort suit la vie, veu qu'elle la precede & la suiura encore. C'est mort tout ce qui a esté deuant nous: car quelle

diffe

difference y a-il entre ne commencer point, d'estre, ou cesser d'estre, veu que l'effect de l'vn & de l'autre est de n'estre point? Ce sont les exhortations que ie me faisoÿ tacitement au fort de mon mal: car de parler il n'y auoit nul ordre. Et puis ce soupir, qui estoit ja deuenu grosse haleine, se fist peu à peu plus long & plus tardif à passer; & encore à ceste heure, bien qu'il ait cessé, ma respiration ne va pas son train naturel; ie sen qu'elle s'arreste aucunement. Mais face cōme il voudra, pourueu que l'ame se maintienne saine. Et tien pour certain que ie ne trébleray point pour me voir à l'extremité. I'y suis desia tout duit & preparé de telle sorte, que ie ne fay iamais entreprise pour vn iour entier. Louë & imite celuy qui n'estriue point à mourir, quand il a plus de plaisir à viure. Car quelle grande vertu y a-il de s'en aller quand on est chassé? Encore qu'é cela mesme il y ait de la vertu. Ie suis bien chassé: mais c'est comme m'en allât volōtairément. Ainsi iamais le sage n'est chassé: car celuy qu'ō chasse, on le met dehors malgré soy. Or le sage ne fait ia-

mais

mais rien mal-gré soy : il s'affranchit de la nécessité, d'autant qu'il fait tousiours volontairement, ce qu'elle fait faire par force. A Dieu.

*Qu'il n'importe de rien de mourir tost ou tard: & s'il est expedient d'auancer sa mort ou de l'attendre.*

## EPISTRE LXXI.



Pres vn long interualle de tēps i'ay visité tes Pōpees, o- il m'a semblé auoir veu, cō- me dās vn mirouër, ma ieunesse passée, & me persuadoy de pou- uoir encore faire tout ce que i'y auoy fait estant ieune, tant il me sembloit y auoir peu de iours. Nous auons, amy Lucilius comme en nauigant outre- passé la vie, & tout ainsi qu'en la mer, comme dit Virgile,

*La terre & les villes reculent,*

aussi par la viste course des années, nous auons effacé nostre enfance, & puis l'adolescence, apres encore cet aage, qui tiēt le milieu entre la ieunesse & la vieillesse; cōfrontāt à l'vne & à l'autre, finablemēt les meilleures années de la vieillesse mesme. A ceste heure nous cōmençōs à descouuir la

fin

fin publique du gère humain, laquelle nous redoutons comme vn escueil, & neantmoins c'est vn port tres-aisé, & abord tres-gracieux, que nous deuõs quelquefois desirer, & iamais fuir auquel si quelqu'un est porté en ses premieres années, il n'a nõ plus d'occasion de se plaindre, que celuy qui ayant entrepris vne nauigatiõ, seroit arriué à son port, plustost qu'il n'esperoit. Car les vns cõme tu sçais, ne font que branler sur mer, detenus par l'ennuyeuse tardieté des calmes & des bonasses, & les autres semblét voler, tant ils sont chassés viste par l'aide de quelque bon vent qui leur donne en poupe. Presuppose q̄ la mesme chose nous aduient, & que la vie fait diligence de conduire les vns là où il est force que ceux mesmes arriuent qui en reculent le plus, & laisse l'aguir & haler les autres en chemin, auant les redre à la retraite. Or il s'ë faut tãt que nous deuõs desirer la vie que souuēt nous ne la deuõs pas retenir. Car il n'y a nul bien a viure, mais seulemēt à biē viure. Par ainsi le sage vit autant qu'il doit, & non autant qu'il peut. Il confidere

dere où il doit viure, avec qui & comment. Il pense quelle se'ra sa vie, & nō combiē grāde: & si beaucoup de choses luy suruiennent qui le faschent & troublēt son repos, il s'ē ennuye soy-mesme: & non seulement fait-il cela en la derniere necessitē, mais aussi tost que la fortune commēce de luy estre suspecte, il regarde soigneusement si ce n'est point là où il luy faille faire bout. Ce luy est tout vn, ou qu'il se face sa fin, ou qu'il la reçoie: qu'elle vienne tard ou de bonne heure: il ne craint point de faire pour cela grande perte: car aussi nul ne peut perdre beaucoup pource qui reste dans la gouttiere de la vie. Par ainsi i'estime la parole de ce Rhodiot tres-effeminee, lequel ayant esté par le cōmandement d'vn Tyran ietté dās vne fosse, où il le faisoit nourrir comme vne beste sauuage, respondit à quelqu'vn, qui luy conseilloit de s'abstenir de māger, que l'hōme doit esperer toutes choses pēdant qu'il vit. Quand bien il seroit ainsi, encore ne faudroit-il pas achepter la vie à tout pris. Il y a des choses que bien qu'elles soyēt grādes & assurees, ie ne les

voudroy pourtant posséder avec vne sale & infame confession de ma faineantise. Et à cause dequoy penseray-ie, que la fortune a pouuoir de faire tout en celuy qui est viuât, plustost q̄ de penser qu'elle ne peut riē en celuy qui sçait mourir? Si est-ce neârmoins, qu'il pourra quelque fois aduenir, que lors mesme q̄ la mort sera toute prochaine, & le supplice tout préparé, l'homme sage ne deura point prester ses mains à la ruine: car c'est vne sottise de mourir pour crainte de mourir. S'il vient quelqu'vn pour me tuer, à quel propos le veux-ie preuenir? Pour quoy pren-ie procuratiō de la cruauté d'vn autre? Est-ce, que ie porte enuie de ma mort à mon bourreau, ou que ie veuille espargner sa peine? Socrates pouuoit finir sa vie en s'abstenant de manger, & mourir plustost de faim q̄ de poison: mais il ayma mieux demeurer trente iours en la prison & en l'attente de la mort, nō en ceste intentiō d'esperer cependât toutes choses, mais pour se cōseruer en l'obeyssance des loix, & pour garder la fruitiō de Socrates mourant à ses amis. Car  
qu'y

qu'y eust-il eu plus inepte, que de faire estat, de mespriser la mort, & de craindre la poison? Au contraire Dru-  
sus Libo, ieune hōme autāt courageux  
comme noble, & qui pouuoit par rai-  
son esperer plus grādes choses, qu'hō-  
me de ce siecle là, ayāt esté cause d'v-  
ne sienne maladie rapporté du Senat  
dās vne liētiere avec vn cōuoy, pour  
dire le vray, fort petit: car to<sup>r</sup> ses plus  
proches l'auoyent abandonné, ia plus  
veritablement en la fosse qu'en la pri-  
son, commença à demāder s'il se tue-  
roit, ou s'il attendroit la mort: auquel  
Scribonia sa tante, femme d'honneur  
& d'authorité, tint ce langage: Quel  
plaisir prés-tū à faire le faict d'autrui?  
Il la creut & se tua. Car aussi puis que  
il deuoit trois ou quatre iours apres  
mourir à l'appetit de son ennemy, se  
conseruer cependāt en vie estoit pro-  
prement faire le fait d'autrui. Ainsi il  
est mal aisé d'establit generalement,  
s'il faut preuenir ou attendre la mort,  
quād quelque violēce estrāgere nous  
la denōce. Car il y a beaucoup de rai-  
sons qui nous peuvent tirer à l'vn & à  
l'autre party. Si l'vne mort vient avec

tourmēt, l'autre vient simple & facile. Pourquoi ne prendray-je plustost ceste cy? le choisiray la meilleure mort, pour sortir hors de ceste vie, cōme ie feroiy vn nauire, dāns lequel ie volusse faire vn voyage sur mer, ou vne maison en laquelle ie volusse habiter. D'auātage, cōme tousiours la plus lōgue vie n'est pas la meilleure, ainsi la plus lōgue mort est tousiours la pire. Et ne deuons nous en nulle chose plus obtēperer à nostre ame, qu'ē la forme dōt elle veut que nous mouriōs. Que elle passe la carriere en laquelle elle aura cōmencé de prendre sa course, soit qu'elle desire le fer, ou la corde, ou le venin, qui saisisse les veines: que elle aille auāt, & rōpe les barrieres de sa seruitude. Chacū doit vouloir, que sa vie soit approuuee de tout le mōde, & sa mort de soy-mesme. Et celle qui plaist est tousiours la meilleure de toutes. Je sçay que quelqu'un pourra dire, qu'ō peut plus genereusemēt mourir, & qu'il y a en cela peu de courage, & beaucoup de desespoir. Mais veux-tu prédre vn cōseil, qui sera en ta dispositiō, & auquel la reputatiō des hōmes n'aura

n'aura que mourir? Regarde de t'oster à la fortune le plustost que tu pourras: autrement il se trouuera tousiours quel qu'vn, qui iugera mal de tout ce q tu pourras entreprendre. Tu en trouueras d'autres, voire mesme de ceux qui fõt profession de sagesse, qui nierõt qu'il faille faire force à la vie, & dirõt que c'est vn enorme peché d'estre le meur tier de soy-mesme, & qu'il faut que nous attédions la fin que nature nous a ordonnee. Quiconque dit cela ne se préd pas garde qu'il ferme le passage à la liberté. La loy eternelle n'a rié fait de mieux, que de quoy elle a donné à la vie vne seule entree & beaucoup d'issues. Que i'attédisse la cruauté d'v ne maladie, ou d'vn hõme, veu que ie puis me sauuer du milieu des tourmés, & secoüer à vn coup toutes les aduersités? C'est le seul point qui fait q no<sup>s</sup> ne nous puissions plaindre de la vie, de quoy elle ne retient personne par force. Les affaires des hõmes sont en bon estat: nul n'est miserable que par sa faute. Te plaist-il de viure: Vy dõc de par Dieu: & s'il ne te plaist, il t'est loisible de t'é retourner d'où tu es venu:

Pour

Pour allegger vne douleur de teste , & pour rafreschir & attenuer le corps, tu t'es fait souuent tirer du sãg & ou-  
 urir la veine. Il n'en faut pas faire plus  
 que cela: il n'est ja besoin de faire vne  
 profonde playe en l'estomach: vne pe-  
 tite pointe de lãcette t'ouurira le pas-  
 sage à ceste entiere & perpetuelle li-  
 berté. En moins de rié te voila en frã-  
 chise. Quelle chose dõc nous fait si pa-  
 resseux à partir? C'est que nul de nous  
 ne pèse qu'il faut quelque fois desflo-  
 ger d'icy. Nous ressemblõs à ces anciẽs  
 locataires, que l'indulgence du lieu, &  
 la coustume y tient acoquinez, voire  
 parmy les iniures. Si tu te veux donc  
 deliurer de la subiection & tyrannie  
 du corps, il faut que tu y habites, cõ-  
 me tousiours prest à partir. Propose  
 toy qu'il faudra quelquefois sortir de  
 ceste hostellerie. Cela te donnera plus de  
 courage quand il te sera force de t'en  
 aller. ~~Mais cõme quoy pourra mõter~~  
 en la teste de ceux qui ont des cõnoi-  
 sances sans fin, à la consideratiõ de leur  
 fin? Et si est-ce routesfois qu'il n'y a  
 chose en ce mõde, dont la meditation  
 soit si necessaire. Car il est à l'aduẽcture  
 super

superflu de s'exercer cōtre tout autre accident, pource que tel se preparera contre la pauureté, à qui les richesses demeurerōt tousiours. Apres que no<sup>9</sup> nous serōs armez cōtre la douleur, nostre santé ne requerra iamais q̄ nous faciōs preuue de ceste vertu. Quand nous nous serōs cōmandez de porter patiemment la perte de nos amis, la fortune tes fera viure pl<sup>9</sup> q̄ nous mesmes. Il n'y a q̄ ceste seule chose, de laquelle vne iournee viendra demāder l'vsage. Or ne faut-il point q̄ tu te persuades, que seulemēt les grāds Heros & illustres personages ayent eu ce cœur & ceste force, pour briser les chaines de l'humaine seruitude. Il ne faut point q̄ tu croyes que cela n'aye peu estre accōply que par vn Catō qui s'arrache avec la main l'ame, q̄ le fer ne luy auoit du tout desracinee. Car on a veu des hōmes de basse cōdition s'estre, d'vne grāde ardeur & impetuosité, lācez dās ceste frāchise, voire iusques là, qu'estās despourueus d'armes pour se tuer à leur aise, ils ont par leur effort fait seruir de glaiue chaque premiere chose q̄ leur est rōbee en main.

L'autre

L'autre iour vn Alemád, qui estoit ordonné aux spectacles du matin, se retira à part pour aller à ses affaires (car il n'auoit nul moyen q̄ celuy-là, de pouuoir estre sans garde:) or y auoit-il en ce lieu où il estoit allé, vn bois, auquel estoit attachee vne esponge pour le seruice de ceux qui en vouloyent sortir sans ordure, lequel il plongea tout entier dás sa gorge, & s'estát de ceste façon ferré le passage de l'haleine, estouffa. C'estoit à la verité brauer la mort, & luy faire vn affront, & encore bien peu hōnestement. Qu'y a-il aussi de si inepte que d'estre delicat à mourir? O l'homme genereux & digne, à qui l'on permit d'ordonner de sa fin! Cōbien genereusement se fust-il seruy d'vn poignard? De quel courage se fust-il ietté à corps perdu dás la vaste profōdité de la mer, ou du haut en bas des rochers plus espouuētables? Estát destitué de tous moyens, encore trouua il de quoy, & comment se dōner la mort, pour apprendre à tout le mōde qu'il ne tiēt à rien qu'ō ne meure, qu'à le vouloir. ~~Qu'ō iuge comme on voudra de ceste actiō, pourueu qu'on ac-~~  
corde

corde que la plus sale mort qui puisse estre, est preferable à la plus hōneste seruitude. Et depuis que i'ay cōmen-  
 cé d'vsurper des exemples bas & ple-  
 bees, ie cōtinueray: car chacū requer-  
 ra dauātage de soy quand il verra que  
 ceste chose, qu'on estime si haute & si  
 difficile, est mesprisee par ceux mes-  
 mes qui sont les plus mesprizez. Ces  
 noms de Catons & Scipions, & autres  
 semblables, que nous auons accou-  
 stumé d'escouter avec estonnement,  
 nous les pésons estre au dessus de tou-  
 te imitation. I'entrepren de montrer  
 que ceste vertu trouuera autant d'e-  
 xemples parmy les belistes, & plus  
 chetiues personnes, q̄ parmy les Ducs  
 & chefs de nos grandes armées. Vn de  
 ceux qu'on enuoyoit avec des gardes,  
 aux spectacles du matin sur vne char-  
 rette, feignant de chercher vne place  
 pour reposer sa teste, cōme si elle eust  
 esté aggrauee du sommeil, fist tant  
 qu'à la fin il la mist entre les rays de  
 l'vne des roües, où il se tint, iusques à  
 ce que la roüe, venāt à dōner tour, luy  
 tordit le col. Ainsi la mesme charrette  
 qui le conduisoit au supplice l'affran-

chit du supplice. Il n'y a point d'obstacle à qui s'en veut aller, il n'y a point de place si descouuerte en laquelle nature ne nous couure, & nous garde. Celuy dōc choisisse l'issue la pl<sup>r</sup> aisee, à qui la necessité le permettra, & à qui l'ocasiō sera difficile, qu'il empoigne la premiere pour la meilleure, encore qu'elle soit nouvelle & inouye. Nul n'aura faute d'inuention pour se faire mourir, qui n'aura point faute de cœur. Tu vois cōment ces chetiues, & viles personnes, esguillōnees par la douleur, se sont esueillees, iusques à trouuer les moyens de tromper leurs gardes. Cōuy est grand & vertueux qui mōstre n'auoir pas eu seulement du cœur, & de la resolutiō pour mourir: mais encore de l'esprit & de l'inuention. Et d'autāt que ie t'ay promis plusieurs exéples de mesme endroit, i'y adiousteray cestui-cy. Au second spectacle des ieux & combats Nautiques, vn des Barbares se dōna dans la gorge d'vne picque, qu'on luy auoit donnee pour cōbatre son aduersaire. Pourquoi, disoit-il, ne m'exempte-ie des mes-huy, de tout tourment & de  
toute

toute indignité? Pourquoy attens-ie la mort, les armes au poing? Ce spectacle fut d'autant plus remarquable, que les hōmes apprennent plus honnestement à mourir qu'à tuer. Sera-il donc dit, que ceux qu'vn long estude & la raison, maistresse de toutes choses, a instruiets contre tels accidens, n'auront point le cœur que des ames pernicieuses, & miserables peuuent bien auoir? La raison est celle qui nous apprend que la mort a plusieurs aduenues, mais tousiours vne mesme fin, & qu'il ne peut chaloir par où commence ce qui doit necessairemēt venir. Elle mesme nous admoneste de mourir, s'il nous est loisible, sans douleur, & s'il ne nous est loisible, de mourir comme nous pourrons: voire de icēter les mains sur chasque premiere chose pour nous destacher de ceste vie. Car viure de rapine est bien chose iniurieuse: mais au contraire, mourir de rapine est chose tres-honorable. A Dieu.

*Il monstre par plusieurs raisons qu'il n'y a point d'autre bien que la vertu.*



V te declare mon ennemy, si ie ne te donne de iour à autre aduis de tout ce que ie fay. Or regarde combien i'en vse priuément. Ie te veux mander de mes affaires iusques à ceste particularité. C'est qu'il y a desia cinq iours que ie ne faux point de me trouuer ordinairement à l'eschole d'vn Philosophe pour escouter ses disputes. Tu te mocques à l'aduenture de moy, & dis que ie deuien appréty en vn aage tout propre : mais pourquoy non propre? Qu'y a-il plus sot, que pource qu'on n'a pas l'oguemét appris, de n'apprédre point du tout? Il ne va que bié pour moy s'il n'y a rien que cela qui m'essaye à ma vieillesse. L'eschole de la sagesse reçoit indifferément les hommes en tous aages. Il est bien seant d'y voir aller les vieux, & que les ieunes les y suiuent. I'iray bié tout vieil que ie suis aux farces, & aux ieux publiques, & ne s'y fera cōbat de gladiateur, auquel ie ne me trouue: & i'auray hôte d'aller au lieu où l'on appréd. d'estre sage? Aussi long tēps que nous  
igno

ignorerons il faut apprendre, ou aussi long temps que nous viurons, si nous croyons au proverbe, il faut que tout le long de nostre vie nous apprenions comment il faut viure : & toutesfois encore ne suis-je point en ce lieu-là sans enseigner : pour le moins enseigne-je cela, qu'un homme, pour vieil qu'il soit, doit estre soigneux d'apprendre. Au demeurant, j'ay hôte du genre humain à chaque fois que j'entre en ceste escole. Car pour aller à la maison de Matronactes, cōme tu sçais, il faut trauffer le Theatre des Neapolitains. Je voy vne grande presse à l'entour d'un iouieur de flutes Grec. Et au lieu où l'on apprend d'estre homme de bié, je n'y trouue que fort peu d'hommes : & ceux-là mesmes la plus part du mode les tiét pour gés oylifs, inutiles, & faineās. Or ie suis bien cōrét qu'on se mocque de moy en ceste façon-là. Il faut escouter avec patiēce les brocards des ignorans, & celuy qui chemine vers la vertu, se doit rire de telles risees. Pursuy dōc, amy Lucilius, & haste toy, à fin que le mesme ne t'aduienne, qu'à moy d'apprendre

sur la vieillesse, ou plustost haste toy, d'autant qu'à peine auras-tu acheué d'apprendre, quand tu seras vieil, ce que ieune tu as commencé d'estudier. N'espere point d'y auancer, qu'autât que tu y trauailleras. Nul ne deuient sage par hazard. Les richesses te peuuent bien venir sans que tu y penses. Les honneurs, les faueurs, & les dignitez te peuuent estre octroyees, & à l'auenture versees par la liberalité de fortune : mais la vertu ne viendra point fondre sur toy fortuitement : il faut mettre peine pour l'acquérir, & encore non mediocre. Mais le prix de ceste peine est si grand, qu'il donne la possession de tous biens en vn coup: car il n'y a point d'autre, bien, que ce qui est honeste. Aux autres choses, qui sont en prix, & reputation parmy la commune, tu n'y trouueras ny verité ny certitude. Je te veux clairement faire entendre pourquoy le seul honeste est bié. Il est certain que chaque chose a en soy son bien, pour lequel elle est estimee. La vigne est prisee pour sa fertilité, le vin pour sa liqueur, le cerf pour sa vistesse, le sommier pour sa force.

force. Au chien on loüie vn bon nez, pour ressentir & dresser : pour suiure la beste, on estime la legereté de sa course : pour l'approcher & l'assaillir, son cœur & sa hardiesse. En fin en chacune chose, ce pourquoy elle est principalement vtile, & à quoy elle est nee est son bié propre. Puis d'oc q̄ la raison est, ce pourquoy l'hôme est principalement vtile: car par elle il est supérieur à tous les autres animaux, & inférieur à vn seul Dieu : il s'ensuit q̄ la raison est le propre bié de l'hôme. Or est-ce le seul bien de l'hôme, celuy qui luy est le propre. Car nous ne demâdons pas à ceste heure, quelle chose est bié ou non: nous cherchôs seulement quel est le bien de l'hôme. Et n'en y ayant d'autre que la raison, il s'ensuit qu'elle est son seul bien : mais cōparable à tous les autres ensemble. Toutes autres choses luy sont cōmunes avec les plâtes & les bestes: car s'il est fort, vigoureux & hardy, aussi sont bien les lyons : s'il est beau, aussi sont bien les paons: s'il est viste, aussi sont les cheuaux. Je ne mets point en cōpte qu'en toutes ces parties, il est surmonté par

les bestes. Ce n'est pas de mō propos, de chercher à ceste heure ce qu'il a de plus ou de moins, mais ce qu'il a de propre. S'il a vn corps, les arbres en ont: s'il a vn instinct & mouuemēt volontaire, les bestes & les vers l'ont aussi: s'il a vne voix, cōbien l'ont plus claire les chiens, plus haute les aigles, plus forte les taureaux, plus douce & plus mobile les rossignols? puis donc qu'on estime que chaque chose soit paruenue au plus haut chef de sa nature, qui a atteint la perfectiō du bien qui luy est propre: il faut cōclurre que la raison parfaite & accōplie sera celle qui accomplira & acheuera la felicité de l'hōme. Ceste raison parfaite s'appelle vertu & honnesteté. D'auantage c'est là le propre & seul bien de l'hōme, pour auoir lequel il est loué, quād mesme il seroit destitué de tous les autres; & pour n'auoir lequel il est blasmé, quād mesme il auroit en abōdance tous les autres. Or si quelqu'vn auoit toutes les autres choses, à sçauoir la santé, les richesses, la noblesse de la race, la suite d'hommes, & qu'il fust vitieux, tu le blasmerois. Et au

con

contraire, tu loüerois vn hōme deſ-  
 pourueu de tout cela s'il eſtoit ver-  
 tueux. Il s'enſuit dōc que la vertu eſt  
 le ſeul bien de l'hōme. Et puis la con-  
 dition qui eſt aux choſes, la meſme eſt  
 aux perſonnes. Le nauire eſt appellé  
 bon, non pour eſtre peint de riches &  
 precieufes couleurs, ny pour auoir  
 ſon eſperō d'or & d'argēt, ny pource  
 que ſes bors ſoyēt marquetez d'yuoire,  
 ny pour eſtre chargé de threſors &  
 richesses royales: mais pour auoir les  
 ioints des plāches bien ferrez & cal-  
 feutrez, à fin de ne faire eau, pour  
 eſtre ſolide contre le flot des ondes,  
 ſouple au gouuernail, & agile à la voi-  
 le. Pareillemēt tu ne diras point que  
 l'eſpee ſoit bōne, pource qu'elle aura  
 la poignee & les gardes dorees, & le  
 fourreau couuert de pierrerie, mais tu  
 la nōmeras bōne, ſi elle a le trenchant  
 bien affilé pour couper, & la pointe  
 bien aceree pour fauſſer toute defen-  
 ce. Et ne s'enquerra-on jamais ſi la  
 reigle eſt belle, mais ſi elle eſt droite.  
 D'autant que chaque choſe eſt loüee  
 pour l'vſage auquel elle eſt nee, & q  
 luy eſt propre. Il ne faut point donc

regarder en l'hōme, combien il ait de terres ou d'argēt à vsure, ou de p̄oursuiuās qui luy fassent la cour, ou combien soit riche & somptueux le lit où il couche, cōbien beau & clair le vase dans lequel il boiue : mais seulement combien il soit homme de bien : & tel est-il, s'il a la raison entiere, droicte & reiglee à la volonté de sa nature. Celle là s'appelle cōme nous auōs dit vertu. C'est là l'hōneste & vnique biē de l'hōme. Car puis que la seule raison parfait l'homme, la seule raison parfaite le rēd heureux. Et cela est le seul bien de l'hōme, par lequel seul il est rēdu heureux. Nous appellōs aussi bonnes les choses qui sont parties & procrees de la vertu, cōme sont toutes ses actions. Mais elle seule toutesfois est bien, d'autāt qu'il ne peut estre de bien sans elle. Et s'il est ainsi que tout bien soit en l'ame, il faut appeller biēs les seules choses, qui la rendent plus vigoureuse, plus haute & plus grāde. Or cela fait la seule vertu. Car les autres choses qui attisent & irritent nos conuoitises, l'abaissent & la souillent : & en monstrant de la rēplir, la bour-soufflent

soufflent & s'en iouent. La vertu est donc le seul bien, par laquelle seule l'ame est faite meilleure. Au surplus vn hōme de bien fera ce qu'il cuidera pouuoit faire honestemēt, encore qu'il soit penible, dōmageable & dāgereux. Au contraire il ne fera point ce qui sera laid & deshoneste, quand bié il luy en deuroit venir des richesses, de la volupté, & de la puissance. Nulle crainte ne le destournera de ce qui est honeste, & nulle esperāce ne le cōuiera à ce qui est deshōneste. Si dōc en tous actes de sa vie il suit tousiours l'vn, & fuit tousiours l'autre, il faut inferer qu'il n'y a point d'autre bié que la vertu, ny d'autre mal que le vice. Et si la vertu est seule incorruptible & permanente en son estat, elle seule est bien, ne luy pouuāt plus aduenir qu'elle ne soit bié. Car elle s'est affranchie du danger de changement par le moyen de la sagesse, laquelle ne peut plus estre reuolue en sottise & folie. I'ay dit, s'il t'en souuiēt, que plusieurs par vne indiscrette impetuosité, ont mis sous les pieds ces choses, que le peuple a accoustumé de conuoiter

ou de craindre. Il s'est trouué tel, qui a ietté sa main dans les charbõs ardãs: tel autre, auquel le bourreau au milieu du tourmêt, n'a peu interrõpre le rire: tel qui n'a pas ietté vne seule larme au trespas de ses enfans: & tel qui sans effroy est allé rencõtrer la mort. L'amour, la cholere, la conuoitise ont volõtairément recherché les dâgers. Que si vne briefue obstinatio de courage, excitee par quelque esguillon, a ce pouuoir, cõbié plus l'aura la vertu, qui n'a point vne force impetueuse & fortuite, mais perpetuelle, & tousiours ressemblante à soy-mesme? Il s'ensuit donc que ces choses qui sont souuét mesprisees par les fols, & tousiours par les sages, ne sont ny bonnes ny mauuaises. Le seul bié donc est en la vertu, qui marche altiere, & esleuee entre l'vne & l'autre extremité de fortune, avec vn gråd mespris de toutes les deux ensemble. Que si on receuoit ceste opiniõ, qu'il y eust quelque bien outre ce qui est honneste, il n'y auroit vertu qui se peust ou deust acquerir, qui seroit contre raison: ainsi elle ne peut estre q̄ fausse. Or faut-il  
aduoüer

aduoir que l'hōme de biē craint & reuere Dieu, à cause dequoy il portera patiēment ce qui luy sera aduenu: d'autāt qu'il sçaura biē que c'est de la main & volōté diuine. Il estimera dōc le seul hōneſte bien, parce qu'en luy seul giſt d'obeyr à Dieu, de ne ſe deſpiter point cōtre les accidēs, & de ne plorer point ſa fortune: mais pluſtoſt de receuoir de bon cœur ce qu'il luy plait de nous enuoyer, & ſe rāger ſous l'obeyſſance de ſes cōmandemēs. Au ſurplus, ſ'il y auoit quelque autre biē que ce qui eſt hōneſte, il faudroit que nous viſſions à ſouhaitter toutes les cōmoditez de la vie, qui ſont vagues & infinies. Ce qui eſt hōneſte dōt eſt ſeulement bien, d'autant qu'il a ſa meſure. Et qui ne iugera bien que la vie des hommes ſeroit plus heureuſe que celle de Dieu, ſi ces choſes deſquelles Dieu n'a nul vſage, cōme l'argent & les hommes eſtoient biens? Et ſi les ames demeurent apres eſtre ſeparees des corps, il eſt certain qu'elles ſont en cōdition plus heureuſe, que quand elles y habitēt. Et toutesſois elles ſeroient plus miſerables, ſi ces choſes eſtoient

estoyent biens, desquelles nous vsons par le moyen du corps seulement. Or ce seroit directement contre nostre créace, de dire que les ames closes & assiegees dás le corps, fussent plus heuruses que celles qui sont libres. D'auantage, si ces choses estoyent biés, qui peuuent autát aduenir aux bestes que aux hômes, on pourroit dire que les bestes auoyent vne beatitude: ce qui ne peut estre en aucune façon. Et puis nous tenons qu'il faut souffrir toutes choses pour l'amour de la vertu: ce qu'il ne faudroit point faire, s'il y auoit quelque bié hors elle. Mais ceste opinion ne te semblera iamais veritable, si tu n'esleues ton ame, & te sondes toy-mesme, pour sçauoir, si au cas que la chose requist que tu mourusses pour ta patrie, & que tu rachetasses la vie de tous les Citoyens par la tienne, tu offrirais ta teste, non seulement patiemment, mais volontairement, pour ce que si tu le peux faire, tu ne penseras point qu'il y ait autre bien. Tu lairras tous les autres pour iouyr de celuy-là. Regarde cōbien est grande la force de la vertu: car si tu dois mourir pour  
le

le bien public, & q̄ ce ne soit pas tout soudain, apres q̄ tu auras sceu qu'il te le faut faire, tu sentiras en cet interualle vne ioye incroyable & incomprehensible. Et bien que le frui& d'vne telle actiõ ne touche point celuy qui est trespas& & affranchy des choses humaines, si est-ce que la contemplation d'vne chose si belle l'entreti& pendant en vn aise & contentement merueilleux. Car l'hõme iuste & courageux se represent& pour le prix de sa mort, la libert& de sa patrie, & le salut de tous ceux pour lesquels il fait offrande de son ame, iouy& avec vne tresgrande volupt& de sa peine, & de son peril. Et celuy mesme qui n'aura le loisir de goust& ce gr& & dernier contentement qu'on re&oit en cet interualle, sans reculer se iettera dans la mort, cõtent du bi& & de la piet&, qui reluit en son action. Oppose luy tout ce que tu voudras, pour l'en destourner: dy luy que son fai& sera soudain oubli& & estain& par l'ingratitude de ses citoy&: Il te respondra que toutes ces choses sont hors de son dessein: qu'il contemple seulem& l'œuure en

foy, & que sçachant qu'il est hōneſte, il ſe laiſſe mener, par tout, où il le veut cōduire. Cela donc ſeul eſt bien, que nō ſeulement vne ame parfaicte: mais vne genereuſe & bonne nature ſimplement ſent eſtre tel. Les autres ſont legers & muables, poſſedez avec ſollicitude, & importuns à leurs poſſeſſeurs, ordinairement les ſurchargent & ſouuēt les accablēt: car nul de ceux que tu vois veſtus de pourpre, n'eſt non plus heureux que ceux qui aux comedies iōient le perſonnage d'vn Roy ou d'vn Empereur, qu'on voit ſoudain, apres eſtre ſortis du theatre, & de la preſence du peuple, deſpoūillez de ces riches accouſtremēs, & reduits à leur cōditiō premiere. Nul de ceux q̄ les honneurs & richesses mettent en haut degre, n'eſt grand pour cela. Ils ſemblēt tels pource qu'on les meſure avec leur baſe. Vn nain ſera touſiours petit, quād bien il ſeroit mis ſur le ſommet d'vne mōtaigne. Et au contraire vn colofſe, quand bien on l'auroit aſſis au fond d'vn puits, gardera touſiours ſa grādeur. Nous ſommes trōpez en ce que nous n'eſtimōs  
per

personne par ce qu'il est, mais y con-  
 tons & adioustons les choses dont il  
 est paré: ou tout au contraire, pour  
 bié estimer l'hôme & sçauoir au vray  
 quel il est, il le faudroit regarder à  
 nud, & qu'il eust mis à part ses posses-  
 sions & hôneurs, & les autres enchâ-  
 temens de fortune, voire qu'il se fust  
 despotuillé de son corps mesme pour  
 voir plus à clair, quelle & combien  
 grande est son ame: si elle est grande  
 de ses biés propres, ou des biens d'au-  
 truy: s'il peut tenir la veüe haute cõ-  
 tre la lueur des glaiues estincelans:  
 s'il sçait qu'il ne luy importe de rien,  
 que sa vie s'en-alle par la bouche, ou  
 par le gosier, lors on le pourra nômer  
 heureux: si mesprisant les menaces  
 des prisons, de l'exil, & telles autres  
 vaines frayeurs des humaines fanta-  
 sies: si quand le corps, la fortune & la  
 tyrannie r'alliez ensemble luy ont de-  
 noncé la guerre, il a dit,

*Je ne voyores comparoistre deuant moy  
 nulle nouvelle & inopinée face de tra-  
 uaux. Je les ay desia tous anticipéz, & de  
 longue main repassez en mon entendemēt.  
 Tu me denõces aujourd'huy ces cho-  
 ses,*

ses, mais moy ie me les suis de tout tēps denōcees. I'ay preparé l'hōme à toutes choses humaines. Le traict q̄ i'ay lōg tēps deuāt preueu, ne me fait pas la playe fort doloureuse: mais aux fots, & à ceux qui se sont iettez entre les bras de la fortune, toutes choses viennent nouvelles & inopinees. Or à l'endroit des ignorās la plus grāde partie du mal est la nouveauté. Et pour te monstret cela, tu vois qu'ils souffrēt les mesmes choses qu'ils ont estimé autrefois aspres & falcheuses, quand ils y sont accoustumez. Ainsi le sage s'accoustume aux maux qui peuvent aduenir, & fait par lōgs discours, ce que les autres font par lōgue souffrance. Nous auons quelquefois ouy ceste inepte voix de ceux qui disent: Je ne pensoy pas que cela me deust aduenir. Le sage sçait q̄ tout luy peut aduenir. Quelque chose qui se fasse il dit tousiours: Je le sçauoy. A Dieu.

*Que ce n'est pas la grande importance de la vie, de viure longuement.*

## EPISTRE LXXVIII.

**C**E iourd'huy tout à cōp nous sont apparues les naufs Alexandrines,

drines, que lon nomme messageres, à cause qu'on a accoustumé de les enuoyer deuant pour aduertir q̄ la flotte arriue. C'est plaisir à la cāpaigne de les voir arriuer. Tout le peuple accourt au haure de Pouzzol, & cognoist, à la façon des voiles, celles d'Alexādrice parmi les autres. Car il n'y a qu'elles qui redēt le Boursēt à l'arriuee. Toutes les autres l'ont biē en haute mer, d'autant que ceste plus haute partie de voile presse & pousse le vaisseau plus que tout autre: de sorte qu'à chaque fois que le vent est trop aspre, on abaisse l'antēne, ayant moins de force quand il donne par bas. Comme elles ont embouché les Isles de Capry, & le Cap de Minerue, toutes les autres se contētēt de la voile. Le Boursēt est la marque des Alexādrines. En ceste foule de peuple, qui couroit vers le port, i'y senty vn grand plaisir de ma paresse. Car ayant à ceste heure-là receu des lettres de ma maison, ie ne me suis point hasté de les ouurir, pour sçauoir l'estat de mes affaires, & les nouvelles qu'elles m'apportoient. Aussi y a-il desia lōg tēps que rien ne se pert,

ny

ny se gaigne pour moy. Et quãd ie ne seroy point vieil, ie deuroy auoir ceste mesme opiniõ: mais à cest' heure beau coup plus, ou pour peu que i'eusse, ie n'auroy que trop pour le chemin qui me reste à faire: veu mesmement que nous sommes acheminez en vn voyage qu'il n'est point besoin d'acheuer. Tout autre voyage est imparfait, quãd on demeure à demy chemin, ou au deça du lieu, où lon auoit proposé de aller: mais la vie n'est iamais imparfaite si elle est hõneste. Elle est toute en qlque lieu q̄ tu acheues, si tu acheues bié. Voire mesme il faut souuēt, & nō pour fort grãdes occasiõs courageusement acheuer: car celles aussi q̄ nous retiennent, ne sont pas fort grandes. Tullius Marcellinus q̄ tu cognoissois tresbié, ieune hõme, de douce & paisible nature, estant tōbé en vne maladie nō incurable: mais toutesfois longue & fascheuse, & qui l'assuietissoit à beaucoup de choses, delibera de mourir: & pour cet effect assēbla plusieurs de ses amis, desquels les plus timides luy dōnoyent le conseil qu'ils eussent pris pour eux. Et ceux q̄ vou-

loyent

loyét le flater, luy cōseilloiét ce qu'ils soupçonnoyent luy pouuoir estre plus agreable. Entre autres vn Stoique de nos amis, hōme d'hōneur & de valeur me semble l'auoir tresbié exhorté en luy tenāt ce lāgage. Ne te dōne point de peine, amy Marcellinus, cōme si tu deliberois de chose de grāde importante. C'est peu de chose q̄ viure. Les esclauues viuent & tous les animaux: mais c'est chose grāde & excellēte de mourir hōnestemēt, prudemment, valeureusemēt. Pense en toy-mesme cōbien il y a long tēps que tu fais & refais mesme chose. La viande, le sommeil, les voluptez vōt & reuiennent sans cesse. Nous ne faisons que courre & virer, autour de ceste rouē. Nō seulement l'hōme sage & genereux, ou le miserable peut vouloir mourir: mais encore le delicat & l'effeminé. Or n'auoit point Marcellinus besoin d'estre cōseillé, mais seulement d'estre aidé. Car ses seruiteurs ne luy vouloyent point obeyr en cela. Ce personnage donc premierement leur osta toute crainte, & leur fit entēdre, q̄ lors seulement les domestiques estoýt en dāger,

ger,quãd il estoit incertain q̄ la mort du maistre eust esté volontaire: autrement qu'il seroit d'aussi mauuais exēple d'empescher le maistre de se tuer, cōme de le tuer. Au demeurant, il remōstre au mesme Marcellinus, q̄ c'estoit acte d'humanité, tout ainsi qu'apres le soupper du maistre, on donne aux seruiteurs qui sont autour de la table, ce qui s'en dessert, de dōner aussi, la vie estāt acheuee, quelque chose à ceux qui auoyēt esté les ministres de toute la vie. Tout soudain Marcellinus, qui auoit vne ame facile & liberale, lors mesme qu'il dōnoit du sien, distribua quelques petites sommes à ses seruiteurs qui plouroyent autour de luy, en les cōsolāt luy mesme. Or n'eut-il point besoin de glaiue, pour faire incisiō & ouerture sanglante à son ame: mais s'abstenant de manger trois iours, & s'esteuuāt d'heure à autre d'eau chaude, il vint peu à peu à defaillir, nō sans qlque volupté, ainsi qu'il disoit, qu'apporte ce doux & léger glissement d'ame, laquelle n'est point du tout incogneüe à ceux qui sont quelquefois tōbez en euanouissement.

sement. Le me suis destourné de mon  
 propos pour te faire ce cōpte, qui, à  
 mon aduis, ne te sera point desagree-  
 able : car il te fera sçauoir la fin d'un  
 tien amy, qui n'a esté ny miserable ny  
 fascheuse. Et bié qu'il se soit fait mou-  
 rir soy-mesme, il s'en est toutefois allé  
 si doucemét, qu'il s'est cōme en cou-  
 lant desrobé à la vie. Et aussi ce cōpte  
 ne sera point du tout inutile, d'autant  
 que la necessité peut quelquefois exi-  
 ger de nous, que nous nous seruions  
 de tels exéples. Nous deuons souuent  
 vouloir mourir, voire & mourōs que  
 nous ne le voulōs pas. Si est-ce qu'il  
 n'est point d'hōme si ignorant, qui ne  
 sçache bien qu'il luy faut vn iour pas-  
 ser par là. Et toutesfois quand on en  
 est à mesme, il n'est nul qui ne tour-  
 noye dans les toites, qui ne frissonne  
 & qui ne pleure. Or celuy ne te sem-  
 bleroit-il pas bien simple, qui pleure-  
 roit dequoy il n'auoit vescu mille  
 ans auparauant? Aussi sot est celuy qui  
 pleure, pource qu'il ne viura pas mil-  
 le ans. Le non estre à venir, & le  
 passé sont choses pareilles: l'vn à l'au-  
 tre temps ne nous touche en rien.

Tu

Tu roules sur vn poinct, que quand mesme tu l'estendras, combien le cuides-tu estendre? Que pleures-tu? Que desires-tu? Tu pers ta peine.

*Cesse d'esperer, que l'ordonnance de Dieu se flechisse par priere.*

Elle est certaine & immuable, & regie par vne grande & eternelle necessité. Tu iras là où toutes choses vont.

Que trouues-tu de nouveau en tout cela? Le mesme est aduenu à ton pere & à ta mere, à tes ancestres, à tous ceux qui ont esté deuant toy, & aduiendra à tous ceux qui seront apres.

*Vn ordre immuable, & qui ne peut estre rompu par aucune force,*

lie & tire à foy toutes choses. Combien grand nôbre de morts t'accompagnera, combien grand te suiura? Je croy que tu aurois plus de courage à mourir, si tu mourois en bône & grâde cõpagnie. Or ie dy qu'vne infinité de tous animaux rendét l'ame en diuerses façõs en ce mesme momét auquel tu redoutes de rendre la tienne. Et quoy? seroit-il possible que tu pēfasses de n'en paruenir iamais au lieu vers lequel tu chemines tousiours? Ne sçais-tu

ſçais-tu pas qu'il n'y a point de voye qui n'aye ſon iſſue ? Tu te trôpes, ſi tu as opinion que ie te veuille encourager par l'exemple des grands perſonnages : ce ſont des enfans q̄ ie te veux mettre deuant les yeux. On cõte que vn ieune garçon Lacedemonien eſtãt priſonnier, diſoit à haute voix en ſa langue Dorique: le ne ſeruiray point: & de faiçt il le fiſt comme il le diſoit: car auſſi toſt qu'on luy commanda de faire vne choſe baſſe & ſeruile, qui eſtoit de porter vn pot de chambre, il ſe fiſt mourir en ſe donnant de la teſte contre la muraille. Sera-il donc poſſible que quelqu'vn ſerue, ayant ſi pres de ſoy la liberté ? Qui eſt celuy qui n'aymeroit mieux q̄ ſon fils mouruſt en ceſte façon, que s'il vieillifſoit en la faineantife ? Dequoy donc t'eſpouuantes tu, ſi mourir courageuſement eſt meſme vne action puerile ? Quand tu ne ſuyuras point volontai-  
 rement, tu ſeras trainé par force. Fay que ce qui eſt en la puiffance d'autruy, ſoit en la tienne. Ne pourras-tu point prendre le cœur d'vn enfant pour dire, le ne ſeruiray point ? Miſe-

nable que tu es, tu fers aux hommes, aux affaires, & à la vie : car la vie mesme, si la vertu de sçauoir mourir en est à dire, est vne seruitude. Quelle chose peux-tu plus attendre? Premièrement quant aux voluptez qui t'arrestent & te retiennent, tu les as toutes goustées : il n'y en a point qui te soit incogneuë, voire & odieuse par la satiété. Tu sçais quelle liqueur a le vin & l'hypocras, il n'importe de rié qu'il s'en escoule cét; ou mille tōneaux par ta vessie. C'est vn sac qui est desia abreuué. Tu cognois le goust de toutes les pl<sup>9</sup> delicieuses viâdes, la luxure ne t'a rié reserué pour les annees à venir: & toutefois ce sōt les choses desquelles tu te déprends si mal volōtiers. Car quelle autre chose y a-il que tu te faches de perdre? Sont-ce tes amis? Est-ce ta patrie? De vray, tu l'aymes tant, que tu en souppe plus tard, & esteindrois si tu pouois le Soleil. Qu'as-tu iamais faiët aussi digne de lumiere? Confesse la verité, ce n'est point la Cour, ny le Palais; ny le desir de cognoistre la nature des choses, qui te faiët plus restif à mourir: C'est que tu  
laisses

laises mal-volontiers le marché, auquel toutesfois il ne reste rien qui te soit nouveau. Tu crains la mort, & toutesfois ordinairement parmy les esbats & passe-téps tu la mesprises. Tu veux viure (car tu sçais que c'est) & crains de mourir. Et dy moy par ta foy, ceste façõ de vie n'est-ce pas vne mort? Ainsi que Cesar passoit vn iour par la voye Latine, vn soldat de la garde, à qui la barbe ja toute blâche descendoit iusques sur l'estomach, luy demanda la mort. Et quoy, mon amy, luy respõdit Cesar, penses-tu viure à ceste heure? Il faudroit respondre de mesme à ceux auxquels la mort seroit profitable. Tu crains de mourir: Pourçe volontiers que tu es en vie. Mais tu diras: Il est expediét que ie viue, moy qui puis faire beaucoup de bons seruices: le me despars mal volontiers des deuoirs de la vie, d'autât que ie m'en acquite bien. Et ne sçais-tu pas qu'un des deuoirs de la vie est mourir? Tu n'è lasses pas vn seul, veu que le nombre de ceux, qu'il t'est prescript d'accomplir, est finy: il n'est point de vie qui ne soit courte. Car si tu regardes à la nature des cho-

ses, la vie de Nestor & de Statilia est briefue, qui voulut qu'on escriuist sur son tombeau, qu'elle auoit vescu nonnante neuf ans. Et qui l'eust peu supporter s'il luy fust aduenu d'accóplir le centiesme? La vie est comme vne farce: il n'est pas question de la iouer longuement, mais de la iouer bien: il ne peut chaloir où elle finisse. Finis-là où tu voudras, pourueu que tu y mettes vne bonne cause. A Dieu.

*Sur l'embrasement de la ville de Lyon,  
il discours de l'instabilité de la fortune,  
& peu de duree des choses humaines.*

## EPISTRE XCII.



Ostre commun amy Liberalis est à ceste heure bié attristé, pour la nouvelle qu'il a receuë du bruslement de la ville de Lyon: aussi, à dire vray, est ce vn accident assez grand pour esmouuoir, non seulement vn personnage tres-affectonné à sa patrie, mais indifféremment toute personne. C'est pourquoy il trouue à dire à ce coup la constance de son ame, laquelle il a tousiour exercée en tout ce qu'il auoit  
pensé

pensé pouuoir estre craint. Mais il ne se faut esbahir que ceste fortune si inopinée, & qui n'auoit point encore trouué d'exemple ailleurs, n'aye point aussi trouué en luy de preuoyance. Car iusques icy plusieurs citez ont bien esté gastées par le feu, mais nulle qu'on sçache du tout enleuée. On l'a veu souuent s'amortir aux lieux où il auoit esté mis par les mains de l'ennemy. Et lors mesme qu'on le seme & qu'on luy donne cours, il ne deuore iamais tellement tout, qu'il n'y reste quelque partie pour le fer. Les tremblemens de terre mesme, à peine ont ils iamais esté si grands & si dommageables qu'ils ayent renuersé des villes toutes entieres. Bref on n'a point veu suruenir d'embrasement si cruel en lieu du monde, qu'apres celuy-là il n'y soit encore resté quelque chose pour vn autre. Icy vne seule nuit a porté par terre tât de beaux & magnifiques ouvrages, dôt chacú à part soy estoit suffisant pour illustrer autant de villes: & a souffert ceste pauvre cité en pleine paix plus de degast, qu'elle n'eust peu craindre d'vne cruelle guerre. Qui

croira cecy ? Les armes estans posees par tout, & la seureté generalemēt espādūē autour l'vniuers, Lyon qui n'augeres estoit admiré en la Gaule, y est à ceste heure cerché. La fortune a permis à tous ceux qu'elle a publiquemēt affligez, à tout le moins de craindre ce qu'ils deuoieēt souffrir: Et ne fut iamais chose grāde, qui n'ait eu quelque terme & interualle en sa ruyne. En ceste cy il n'y a eu qu'une seule nuit entre sa grandeur & son aneantissement. Bref elle a demeuré moins à estre destruite, que ie ne demeure à te le conter. Ces choses troublent aucunement nostre Liberalis, qui au demeurant a l'ame bien ferme & asseuree cōtre toute façon d'accidés. Mais à la verité les choses non attendues sont plus fortes à supporter. Car la nouueauté adiouste beaucoup de poix aux calamitez, & n'y a homme qui ne se sente plus affligé de l'accident qu'il admire. Ainsi nous ne nous deuōs laisser surprēdre à l'imporueu. Il faut pouruoir non à ce qui a accoustumé, mais à tout ce qui peut arriuer. Car qu'y a il que fortune n'oste quād il luy plaist, à celuy mesme  
qui

qui est plus florissant? Qu'y a-il qu'elle n'affaille & qu'elle n'esbrâle de tât plus qu'elle le voit specieux & eminet? Quelle chose luy est aspre ou difficile? Elle ne s'ébusque pas tousiours en vn mesme endroiçt pour nous surprendre: mais ores elle se sert de nos mains cōtre nous mesmes, ores, se cōtentant de ses propres forces, forge des perils qui n'ont point de fondement. Nous ne sommes en aucun tēps assurez à l'encontre d'elle. Les causes des douleurs naisēt au milieu de s voluptez. La guerre se dresse en pleine paix. Le mesme secours qui nous fortifie, change souuent nostre alleurance en crainte & en frayeur. D'vn amy & compagnon se faiçt vn ennemy. Le beau temps d'Esté se change en orages soudains, & plus grands que ne sont ceux d'hyuer. Sans ennemy nous souffrōs des actes d'hostilité: & vne felicité excessiue, quand toute autre chose luy defaut, se trame elle mesme les causes de sa ruine. La fieure saisira les plus sobres: la phtisie, les plus vigoureux: le supplice, les plus innocēs: le tumulte les plus retirés. Lors

que nous y pésons le moins, le sort se fert de quelque nouvelle occasion, pour nous faire voir sa puissance. Vne seule iournee est bastée de faire porter au vent ce qu'une lōgue suite de traux humains, & indulgēce diuine aura basty en plusieurs siecles. Celuy n'a pas encores assez exprimé la diligence dont vsent les malheurs, quand ils seveulēt haster, qui a dit qu'un iour & vne heute suffit pour renuetser des Empires. O que ce seroit vn grād soulagemēt à nostre ïmbecillité, si les choses estoiet reparees de pareille viteſſe qu'elles sont destruites ! Mais les accroissemēs viennent à clochepied, & la ruine court vers nous à toute bride. Rien, ny en public, ny en priué, n'est stable. Le fuseau de la destinee retord la fin des villes aussi bien que celle des hōmes. L'effroy se cache entre les choses paisibles, & souuēt le mal fait saille par où il a moins d'apparence. Les Royaumes qui se serōt maintenus cōtre les guerres domestiques & estrangeres viennent à estre renuersez sans q̄ personne les pouſſe. Combien peu de villes ont peu lōguement porter leur felicité?

felicité? Il faut donc preuenir la fortune, en accoustumât & assurant nostre ame contre tout ce qui peut suruenir. Propose toy les exils, les tourmés, les maladies, les guerres, les naufrages. S'õge q̃ la fortune peut faire vn desert d'vne ville peuplee: qu'elle te peut oster ta patrie, & te peut oster à ta patrie. Mettõs nous deuât les yeux la generale condition du genre humain, & ne nous amusõs pas à regarder ce qui aduient souuēt ou raremēt, mais pensons à tout ce qui peut aduenir de pis. Si nous voulons soustenir courageusement la charge de tels inconueniens qui nous estõnent par leur estrãgeté, il faut regarder la fortune en son plein. Cõbien de fois sont tõbees les villes d'Asie & d'Achaïe par trẽblement de terre? Cõbien en la Syrie & en la Macedonie en ont esté englouties? Combien de fois pareil accidēt a-il endõmagé les Isles de Cypre & de Paphe? Nous auõs souuent ouy cõter les pertes & aneantissemens de fonds en cõble de plusieurs villes. Et nous chetifs, parmy lesquels ces choses sont cõtees, combien petite partie sommes nous

entre toutes? Tenons donc bon à l'encontre des choses fortuites, & quoy qu'il puisse aduenir, sçachōs qu'il n'est point si grand, cōme il en est le bruit. Vne grande, & riche cité, & l'ornement de toute la prouince s'est bruslee. Celles mesmes que tu vois auourd'huy grandes & magnifiques, le tēps les rasera, & en effacera les apparences. Ne vois-tu pas comment en l'Asie les fondemens de celles qui ont esté d'autres fois tres-renōmees, sont du tout consumez, sans qu'il y reste plus rien qui monstre seulement qu'elles ayent esté? Ce ne sont pas les seuls ouvrages faits des mains des hōmes, qui s'escoulent & sentent la lime des anneés: mais les sommets des montagnes fondent: des régions toutes entieres s'esuanoüissent & s'abyssent. Telle contree a esté bien esloignée de la mer, qui en est à ceste heure couuerte. Le feu a deuoré les montagnes, par lesquelles il luisoit: il a rongé cimes, autre fois bien hautes, & a couché les lanternes, reconfort des mariniērs, parmy le sablon de la plaine. Puis donc que les œuures de nature

ne

ne sont pas elles mesmes exemptes de ces attein-tes, il nous faut porter patie-ment celles qui suruiennent aux vil-les. Car ou soit que quelque yēt, s'en-rounant dans les concauitez de la ter-re, leur enleue le pied, sur lequel elles tiennent, ou que la furie de quelque torrent desbordé les brise & les em-porte, ou que la violence & soudaine-té des flammes ouure & rōpe les vei-nes & ligatures de la terre, ou soit que la vieillesse, contre laquelle il n'y a point de deffen- se, les affoiblisse & mi- ne par le menu, ou que le mauuais air en chasse les peuples, & qu'apres que elles sont desertes & inhabitees, le re- lāt & la corruptiō s'y mette, il faut q̄ à la fin elles perissent. Or seroit-il long de cōprey toutes les entrees de la des- tinee, mais cela sçay-ie bien que tou- tes les œuures des mortels sont con- damnees à mort, & que nous viuons entre les choses perissables. C'est la consolation que ie donne à mon amy Liberalis, qui brusle d'vn incroyable amour, qu'il porte à sa patrie, laquel- le a esté à l'auanture arse & consu- mee, pour estre de nouveau remise &

redressée en vn meilleur estat. Souuēt vne iniure a fait place à vne meilleure fortune: plusieurs choses apres leur cheute, ont esté plus haurement releuees. L'ennemy de la grâdeur de Rome disoit, que le sac & destructiō qui s'en faisoit par le feu, luy desplaisoit pour ceste seule occasiō, qu'il sçauoit bien qu'elle tenaistroit plus grande qu'elle ne se brusloit. Il est pareillemēt vray-semblable, qu'en ceste ville cy, chacun trauaillera à l'enuy, pour y remettre toutes choses plus belles & plus grandes, que n'estoient celles qui s'y sont perduës. Dieu veuille qu'elles soient de l'ogēe duree, & basties avec meilleure fortune. Car il n'y a que cēt ans de l'origine de ceste ville, aage qui n'est pas encore le dernier en l'homme. Dōques que l'ame se forme en l'intelligence & patriece de sa condition, & qu'elle apprenne qu'il n'y a rien d'interdit à l'audace de la fortune, laquelle vsurpe autant de droit, & d'autorité sur les Empires, que sur les Empereurs, sur les villes, que sur les hommes. Et n'y a rien de tout cela qui nous doieue fascher. Ce sont les  
loix

loix du monde, auquel nous sommes entrez. Te semblent-elles bonnes? obey donc: Ne te le semblent-elles pas? Va t'en quád il te plaira: le passage est ouuert par tout. Coutrouce toy si la loy est contre toy seulement: mais si les grands & les petits y sont esgalement obligez, r'être en grace avec la destinee, par laquelle toutes choses sont dissoutes. Sçaches que la fosse nous rend tous esgaulx, & que si nous ne le sommes quand nous naissons, au moins le sōmes nous quád nous mourons. I'en dy autant des villes que des habitans. Ardea a esté aussi bien prise que Rome. Ce grád authour du droit humain ne no' a point distinguez par qualitez de races & de nom, si n'est pendant que nous sommes. Comme nous arriuons à la fin des choses mortelles, Retire toy, dit-il, ambition: Tout ce qui est sur la terre, soit pareil l'un à l'autre. Nous sommes tous esgalement subiets à souffrir toutes choses: Il n'y en a point d'espargné l'un plus que l'autre, ny qui aye plus d'asseurāce de deuoir estre le lendemain. Alexādre Roy de Macedoine, auoit cōmencé,

mencé, pauvre sot, d'apprédre la Geometrie, qui luy deuoit enseigner, cō-bien petite estoit toute la terre, de laquelle il n'auoit encore que fort peu occupé. Le l'appelle sot, pource q̄ par là il pouuoit entendre qu'il portoit vn faux surnom. Car qui peut estre grād en chose si petite? Or estoit ce qu'on luy monstroit, subtil & digne d'estre diligēmet estudié: mais il ne pouuoit entrer dans la teste d'vn homme enflé & forcené d'ambition, & qui pouffoit ses desseins iusques de là l'Ocean. Appren moy (disoit-il à son precepteur) choses qui soyēt faciles: Et son precepteur luy respōdit, q̄ ces choses là ne se pouuoyēt enseigner plus facilement à luy qu'à vn autre: qu'elles estoyēt également difficiles à tout le monde. Imagine toy, que la Nature no<sup>9</sup> en dit autant. Les choses dont tu te plains, se ressemblent par tout: Elles ne sont point de soy pl<sup>9</sup> aisees aux vns qu'aux autres: mais quiconque voudra, se les rendra bien plus faciles par roietance & equanimité. Il faut que tu souffres la douleur, la faim, la soif & la vieillesse: & si tu fais plus long sejour, en-

tre

tre les hommes, il faut que tu deuiennes malade, que tu diminues & qu'à la fin tu defailles du tout. Mais il ne faut pas pourtant que tu croyes à tous ceux qui bruyent autour de toy. Car rien de tout cela n'est mal, riē intolérable, riē fascheux. Ces choses ne sont effroyables que par nostre consentement. Tu crains la mort, cōme la mauuaise reputation. Et qu'y a-il plus sot, qu'vn hōme qui craint des paroles? Demetrius souloit dire plaisammēt, qu'il faisoit aussi peu de cōte des voix des ignorans, cōme des vents qui sortent du ventre. Car disoit-il, dequoy peut chaloir, qu'ils sonnent d'enhaut ou d'ēbas? Cōbien est grāde ceste sottise de craindre d'estre diffamé par ceux qui sont infames? Et tout ainsi qu'on craint le bruit cōmun sans occasion, aussi est-ce sans occasion qu'on craint les choses, la crainte desquelles depēd du credit qu'ō a dōné au bruit cōmun. Dequoy, ie te prie, nuit-il à vn hōme de biē d'auoir mauuaise reputation? Que la mesme dōc ne nuise point à la mort en nostre endroit. Nul de ceux qui la blasme, ne l'a esprouee.

Ainsi

Ainsi c'est temerité de iuger de ce qu'on ne sçait pas. Et cela à tout le moins sçait-on qu'elle deliure beaucoup d'hômes des tourmés, de la pauvreté, des plaintes, des supplices, de l'ennuy. Nous ne sommes en la puissance de personne, quand la mort est en la nostre. A Dieu.

*Que la vie ne laisse pas d'estre parfaite,  
encore qu'elle ne soit longue.*

EPISTRE XCIII.

**N** l'Epistre où tu te plains de la mort du Philosophe Metronactes, côme s'il eust peu & deu viure plus long tēps, j'ay trouué à dire ton bon iugemēt, lequel te manque en la seule chose, en laquelle il défaut à tous. Plusieurs font iustes enuers les hômes & enuers Dieu, personne. Nous nous courrouçōs tous les iours cōtre l'ordōnāce diuine. Pourquoi disons nous, cestui-cy a-il esté à demy chemin? Pourquoi est-ce que Dieu ne prend cest autre? Quel besoin est-il que la vieillesse ennuyeuse & à luy & aux autres luy soit  
allon

allōgee? Et lequel des deux, ie te prie, iuges tu estre plus raisonnable, ou q̄ tu obeysses à la nature, ou que elle t'obeysses à toy? Quel interest y a-il, cōbien on s'en aille tost, puis qu'en toute façõ il s'en faut aller? Ce n'est pas de viure long tēps que nous deuons nous soucier, mais de viure assez. Car le viure lōg tēps gist en la destinee, & le viure assez en nostre entēdemēt. La vie est lōgue, si elle est pleine. Or est elle pleine, si l'ame s'est rēdue son biē propre, & a trāsferé en soy la puissance de soy-mesme. Qu'aura-il seruy à quelqu'vn d'auoir vescu quatre vingt ans inutilemēt? Il n'a pas vescu, mais a esté lōg & tardif en la vie: Il n'est pas trespaslé tard, mais longuement: Il n'a pas vescu, mais seulemēt a esté quatre vingts ans, si n'est que tu vueilles dire qu'il ait vescu, au mesme sens que no<sup>s</sup> disons, que les arbres viuent. Quād tu dis qu'il a vescu quatre vingts ans, il importe de sçauoir dés quel temps tu le tiētes pour mort: Mais la vie de celuy qui est mort en la fleur de sō aage, ayāt accōply tous les deuoirs d'vn bō citoyen, d'vn bō amy, d'vn bon fils, &

qui n'a manqué en aucune partie, est parfaite, bien q̄ l'aage soit imparfait. Je te prie amy Lucilius, faisons q̄ nostre vie, ainsi que les choses plus precieuses, aye plus de poix q̄ d'estendue. Mesurons là, non par le tēps, mais par les actions. Veux tu sçauoir la difference qu'il y a entre le ieune, qui s'est biē acquitté des charges de la vie, & qui est monté iusques au plus haut bien qu'elle aye, & cet autre auquel beaucoup d'annees sont passees devant les yeux? L'vn vit apres qu'il est mort, l'autre meurt auant qu'il meure. Louions dōc, & mettons au nôbre des heureux celuy, qui aura bien employé le peu de temps qui luy sera escheu: Car il a veu la vraye lumiere: Il n'a point seruy seulement de nombre: il a eu & vie & rigueur: Quelque fois il a ioui du temps serain: quelque fois, ainsi qu'vn astre luisant, il a esclairé à trauers les nuages. Pourquoi demâdes-tu, combien il a vescu? Il a vescu, & s'est elancé iusques à la posterité, & s'est donné pour memoire, & pour exemple. Je ne refuseroy pourtant l'accession de plusieurs annees: mais ie ne penseray point

point qu'il defaille rien à la vie heureuse, pource que son espace soit raccourcy. Car ie ne me suis point attédu à ce iour, que l'esperance conuoiteuse me promettoit le dernier: ie n'en ay regardé nul que comme le dernier. Tout ainsi d'oc qu'un hōme peut estre parfait en la moindre habitude du corps, ainsi en la pl<sup>9</sup> petite mesure du temps la vie peut estre parfaite. L'aage est entre les choses estrāgeres: il depend d'autruy, combien lōg temps ie soye! mais combien de temps ie soye hōme de bien, il depend de moy-mesme. Requieris de moy que ie ne passe point vn aage innoble & incogneu: que i'ēploye la vie, & non que ie coure par dessus. Sçais-tu quel est son pl<sup>9</sup> grād espace? Viure iusques à la sagesse. Qui est parueniu iusques à elle a at-  
 taint la fin, nō pas la plus loingtaine, mais la plus grande. Que cestuy là se glorifie hardiment, & rēde graces aux Dieux, & parmy eux mette en conte, à soy, & à la nature dequoy il a esté. A bonne raison le mettra-il en cōpte. Car il rēdra à la nature vne meilleure vie qu'il ne l'aura receüe. Il a laissé au  
 monde

monde le patron & exemplaire d'un homme de bien: il a fait paroistre quel, & combien grand il estoit. Tout ce qu'il eust peu faire par cy apres eust esté semblable au passé: car iusques où voulés nous viure? Nous aués desia iouy de la contemplation & cognoissance de toutes choses. Nous sçauons comment la premiere & superintendante nature ordonne le monde: par quels degrez elle enuoye & r'appelle l'annee: comment elle a enclos & rallié les choses vagues & esparses, & s'est faire la fin de soy-mesme. No<sup>s</sup> sçaués de quel mouuement les astres cheminent: & qu'il n'y a rié de stable que la terre, & que toutes autres choses courét d'une continuelle vitesse: nous sçaués comment la Lune outre passe le Soleil: pour quoy estant plus tardieue, elle laisse derriere soy un astre, qui a la course plus roide: comment elle reçoit sa lumiere, ou la perd: quelle cause amene la nuit: quelle ramene le iour: il faut aller là où l'on verra de plus pres toutes ces choses. Le m'en vay, dit le Sage, plus courageusement, pour l'esperance que j'ay que le chemin m'est

ouuert,

ouuert, qui me conduira iusques au Throne de mon Dieu. I'ay merit  d'y estre receu, voire, & i'y ay est : i'ay en uoy  m  ame iusques   luy, & luy m'a enuoy  la si ne. Mais presupp se que ie seray du tout esteint, & qu'apres la mort rien ne reste plus de l'homme: Tout aussi gr d courage ay-ie de partir, bien qu  ie ne doie arriuer en auc  lieu. C'est tout vn de n'auoir pas vescu autant qu'on peut viure. Vn liure de peu de feuillet ne laisse pas d'estre loiable & vtile. P ses-tu qu'il y aye quelqu'un si desireux de viure qui aymast mieux qu'on luy coupast la teste sur l'eschaffaut, que sur le degre? Nous ne passons pas l'un l'autre de plus grand espace que cela. La mort marche parmy tous, celuy qui tue suit le tu : c'est peu de chose ce dequoy nous nous embesongnons tant. Car que te sert-il d'eiter quelque temps ce   quoy il faut tousiours venir, tost ou tard? A Dieu.

*Que les vices sont  s hommes & non au  
sicle & que les pechez ont leur puni-  
tion en eux-mesmes.*



V te trompes, amy Lucilius, si tu attribues à nostre siecle la luxure & mespris des bonnes mœurs, & autres vices, dont chacun se descharge sur le tēps: ils sont és hommes & non és saisons. Il ne s'est point veu d'aage exempt de crimes. Et si tu veux estimer la licence de chacun siecle, i'ay honte de le dire, on n'a iamais plus ouuertemēt esté vicieux qu'en la presence de Caton. Qui croiroit que l'argent eust trouué entree en ce iugemēt où Clodius estoit coupable d'adultere commis avec la femme de Cesar, ayāt violé la saincteté du sacrifice, qu'on dit estre fait pour le peuple, & duquel on chasse tellement les hommes, que les peintures mesmes des animaux males y sont couuertes & cachees? Et toutesfois le iugement fut vendu à beaux deniers contens: & qui est encore plus sale que ce trafic: Le maquereillage & prostitution des principales Dames fut exigé pour salaire: il y auoit moins de mal au crime qu'en la relaxation. L'accusé d'adultere assigna & diuisa

diuisa les adulteres, & ne fut pas plus tost assuree d'estre absouz, qu'il n'eust rendu les iuges autant coupables que luy. Cuides-tu qu'il y puisse auoir rien de plus corrompu, que les mœurs de ce temps là, auquel le vice n'a peu estre chassé, ny des choses sacrees, ny des iugemens? auquel le coupable commist des crimes beaucoup plus grâds par le commandement des Iuges, que n'estoyēt ceux dōt il estoit accusé par sa partie? La questiō estoit, si quelqu'un pouuoit estre assuree de sa vie ayant cōmis adultere: Il apparut qu'il ne pouuoit estre sans adultere. Cela est aduenu parmy Pōpee & Cesar, Ciceron & Caton. Ce Caton, dy-ie, pendāt le magistrat duquel le peuple n'osoit pas seulement demâder les ieux floraux, esquels on voyoit les femmes nues. Il ne faut point donc que tu croyes qu'en ce temps cy seulement on permette beaucoup à la desbauche, & peu à la Loy. Car la ieunesse d'aujourd'huy est beaucoup plus modeste que n'estoit celle de ce temps, quand l'accusé nioit l'adultere deuant les Iuges, & les Iuges le confessoient deuant

uant l'accusé, quand le prix du iugement estoit vn maquerelage. Quand Clodius, fauorisé pour les mesmes crimes dōt il estoit accusé, estoit le courtier & entremetteur des voluptez de ses Iuges. Qui croiroit cecy? plusieurs adulteres ont fait absoudre celuy qui n'estoit accusé q̄ d'vn tout seul. Tout temps a porté des Clodies, & tout temps ne portera pas des Catōs. Nous nous addonnons facilement aux choses vitieuses: car il ne nous y manque ny chef ny compagnōs, & sans chef & compagnon, la chose procede assez d'elle mesme. Le chemin n'est pas seulement penchant aux vices, mais precipiteux, & (qui fait q̄ plusieurs soyēt incorrigibles) les fautes & vices de to<sup>9</sup> les autres arts font hōte & dommage à l'artisan qui a failly, mais les vices de la vie plaisent. Vn pilote ne se resiouyt pas de voir son nauire renuersé, ny vn medecin de voir enterret son malade, ny vn aduocat de voir perdre la cause à sa partie: mais son propre crime est à chacun agreable. L'vn se resiouyra de l'adultere auquel il aura esté induit par la seule difficulté:

té : l'autre se refioüira du larcin, & le crime ne luy desplaira pas plustost que la fortune du crime: Cela vient d'vne mauuaise coustume. Car afin que tu sçaches que le sentiment du bien demeure encor aux ames gastees & perdues, & qu'elles n'ignorēt pas tant ce qui est honneste, cōme elles n'en font point de conte, chacun dissimule le vice, & quand mesme il a bien succedé, on en veut le fruit & non le bruit. Mais vne bonne cōscience veut estre veüë & regardee: la meschâceté craint mesme les cachettes. A cause dequoy Epicure disoit gentimēt, qu'vn homme coupable peut bien trouuer lieu où se cacher: mais nō pas où il se puisse fier d'estre bien caché. Il est ainsi, la meschâceté peut bien trouuer lieu de seureté, mais non pas d'assurance. Et si cela est bien entendu, il me semble qu'il ne repugne point à nostre secte, pource que la premiere & plus grande peine q̄ puissent souffrir ceux qui ont failly, est d'auoir failly, & n'y a point de meschâceté qui demeure impunie, encore q̄ la fortune la couure, la defende & l'hōnore: pource que la

punitiõ du mal est au mal mesme. Mais neantmoins les autres peines secõdes tourmentēt & affligent les delinquãs, pour les tenir tousiours en crainte & deffiance. Pourquoi est-ce que i'õsterray ce tourmēt à la malice? Pourquoi me lairray-ie tousiours en doute & en suspens? Le suis bien d'auis que nous ne soyons pas de l'opinion d'Epicure, en ce qu'il dit, que rien n'est iuste de nature, & qu'il faut euiter de mal faire, pource que la crainte accompagne ordinairement celuy qui fait mal: mais aussi deuons nous luy accorder que la conscience est le fleau des mal-faiçteurs, pource qu'elle est battüe & fouïettee d'vne perpetuelle sollicitude, & qu'elle ne se peut fier aux ostages, & respondans de la seureté. Car ce mesme argument d'Epicure montre que de nature nous abhorrons la meschanceté, d'autant que la crainte l'accompagne mesme parmy les choses assurees. La fortune deliure plusieurs mal-faiçteurs de la peine, mais nul de la crainte: pource que l'horreur de la chose, que nature condamne, demeure tousiours imprimee en nostre  
memoi

memoire. Par ainsi ceux qui se cachent ne se peuuent iamais asseurer d'estre bié cachez, pource que la conscience les decele, & les produit à eux mesmes : & puis c'est le propre des coupables de trembler. Il iroit mal pour nous si les iugemens naturels & la crainte qui succede en lieu de peine, ne tourmentoit les mal-faiçteurs, d'autant que souuent ils se sauuent de la Loy & des Iuges. A Dieu.

*Consolation à Marulle qui auoit perdu son fils encore petit, & de la moderation qu'il faut garder en regrettât ses amis.*

## EPISTRE C.

**M**E t'ay enuoyé la lettre que i'escriuoy à Marulle, apres qu'il eust perdu son petit fils, & q̄ le bruit estoit qu'il portoit tresimpatiemment ceste perte: En laquelle ie n'ay pas suiuy la façon accoustumee, n'ayant pas eu opinion qu'il le fallust traiter si doucement, ains qu'il auoit besoin d'estre rudoyé plustost que consolé: car il faut bien vn peu ceder à vn homme affligé, quand il

souffre mal-patiemment vne grande playe encore toute fresche, qu'il se saoule, ou plustost qu'il se deliure, & descharge du faix de la douleur. Mais ceux qui ont fait vœu, & comme vn prixfait de pleurer, il les faut chastier tout sur l'heure, & leur apprédre que il y a du vice & de la sottise à verser des larmes. Au lieu qu'ils pésent estre consolez, qu'ils se sentent blasmez. Portes-tu si impatientement la mort de tó fils? Et que ferois tu si tu auois perdu vn amy? Ton fils est mort estât encore petit enfant, & d'vne incertaine esperâce. Cen'est que la perte de-fort peu de temps. Pourquoi recherchons nous les occasiõs de nous douloir iniustemét de la fortunes comme si elle n'en donne pas souuent d'assez iustes? A la verité tu me semblois auoir assez de cœur contre les maux mesmes qui sont solides & veritables, & non seulement contre les ombres & fantosmes de maux, desquels les hõmes sont tourmètez, à cause de l'amour qui est la plus grande playe de toutes. Si tu auois perdu ton amy, encore faudroit il que tu misses peine de te resioüir plustost

pluſtoſt pour en auoir eu la iouiſſance, que de te contriſter pour l'auoir perdu. Mais tout au rebours, les hommes pour la pluſpart ne mettent pas en cõpte les plaiſirs qu'ils ont iouy. La douleur a cela mauuais entre autres choſes, qu'elle n'eſt pas ſeulement vaine & ſuperflue, mais encore ingrate. Et quoy donc? Le temps, pendant lequel tu as eu l'acointance d'un tel amy, ſera il du tout perdu? Tant d'annees, vne ſi eſtroite conioction & conformitẽ de vie & de profeſſion, ont elles de ſi peu profitẽ? Enſeuelis tu l'amitiẽ avec l'amy? Et à cauſe de quoy te faſches-tu de l'auoir perdu, ſ'il ne te profite de rien de l'auoir eu? Croy moy, la plus grãde partie de ceux que nous auons aymez, encore que la fortune nous les ait oſtez, demeure avec nous. Le temps qui eſt paſſẽ eſt noſtre, & rien n'eſt en lieu plus aſſeurẽ pour nous, que ce qui a eſtẽ. Nous ſommes toutefois ingrats enuers le paſſẽ, pour l'eſperãce de l'aduenir, cõme ſi le futur, au moins ſ'il nous auient, ne faiſoit pas luy meſme incontinerẽ. Celuy donne fort peu de terme à la fruition

de toutes choses qui ne s'esioüist que des presentes. Les futures & passées doiuent aussi donner du contentement, celles-là par l'attente, celles-cy par la souuenance. Il est vray que les vnes sont en branle & incertitude, les autres ne peuuent pas n'auoir esté. Quelle bestise donc est-ce d'abandonner ce qui est le plus certain? Contentons nous des choses que nous auons goustées & tirées, au moins si nous ne les tirions avec vne ame percee, & qui reiettaist par vn costé ce que elle receuoit par l'autre. Combien y a il d'exemples de ceux qui ont enterré leurs enfans sans auoir ietté vne seule larme? Et qui apres les auoir mis en la fosse, s'en sont de ce mesme pas allez en l'assemblée du Senat, où se sont mis à faire quelque autre chose, ou pour le public, ou pour leur particulier? En quoy ils me semblent auoir fait ce qu'ils deuoient. Car en premier lieu, c'est vne sottise de se plaindre, quád pour cela on n'auáce rien. Apres il est iniuste de se douloir de ce qui est suruenü à vn, & reste à venir à tous les autres: outre que c'est vne com-  
plainte

plainte vaine & ridicule, quād il n'y a gueres à dire entre l'estat de celuy qui est regretté & de celuy qui regrette. Par ainsi nous deuons d'autant plus auoir de patiēce, que nous sommes certains de suiure bié tost ceux que nous estimons perdus. Regarde de quelle vifesse le temps s'enfuit. Considere combien est courte ceste carriere, en laquelle nous courons si legerement. Iette l'œil sur ceste assemblee du genre humain, qui chemine toute vers vne fin, distinguee par bien petits intervalles, où mesme ils semblēt estre plus grāds. Celuy que tu pēses estre perdu, est seulement passé deuant. Et quelle plus grāde folie y a-il que d'estre martyr, dequoy quelqu'vn aura le premier parfourny le mesme chemin, qu'il faut que ceux qui demeurēt derriere acheuent à leur tour? Qui est-ce qui peut pleurer pour l'euēnemēt qu'il n'a pas ignoré deuoir aduenir? Et s'il n'a pas pensé que l'homme deust mourir, il s'est imposé à soy mesme. Qui pleure pour ceste occasion, pleure pour vne chose qu'il a bien sçeu ne pouuoir non estre faite. Qui se plaint dequoy

quelqu'un soit mort, se plaint de quoy il estoit homme. Nous sommes tous obligez à un mesme marché. A qui-cōque il est aduenu de naistre, il reste de mourir. Il y a bien quelque difference entre nous pour les interualles, mais nous sommes pareils en l'issuë: Et puis tout ce qui est entre le premier & le dernier iour est variable & incertain. Il n'y a riē qui ne soit trōpeur & fuyart & plus muable que toute rēpeste. Toutes choses sōt agitees & poussees, & passent biē soudain d'un contraire à l'autre, quād la fortune le cōmande, & en vne si grande meslee & remuemēt de choses humaines, il n'y a riē d'asseuré à personne que la mort. Et toutesfois tous se plaignent de la chose en laquelle nul n'est iamais trōpé. Mais diras-tu, c'est un ieune enfant qui est mort. Je n'ay que faire de te dire pour encore qu'il est en meilleure conditiō que celuy qui est en vie: mais comparons-le avec le vieillard: de cōbien peu surmonte il l'enfant? Propose toy ceste vaste profondeur du tēps, & embrasse-la tout ensemble, & puis comparé ce que nous appellons l'aage d'homme,

d'hōme, à ceste infinité: tu verras cōbié est peu de chose ce que nous souhaittons, & que nous estédons autant que nous pouuons. Deduisons encore de cela ce qu'en emportét les larmes, les sollicitudes, la mort mesme desirée auant qu'elle ne vienne, les maladies, la crainte, les inutiles annees de l'enfance & de l'extreme vieillesse, les labeurs, les hazards, & au bout de tout cela, le dormir qui tient la moitié de nostre vie, tu entédras que mesme en la plus longue vie, la moindre partie est celle que nous viuons. Mais outre cela, qui t'accordera iamais que celuy ne soit plus heureux, qui est bien tost de retour au lieu où il se doit tousiours tenir, & qui est arriué au logis deuant estre lassé du chemin? Certes la vie n'est ny bié ny mal, mais seulement le lieu du mal & du bien. Ainsi celuy qui est mort, n'a rien perdu que le iect du dé, qui encore plus ordinairement dit mal. Il a peu reussir prudent & modeste, il a peu sous sa charge estre reformé en mieux, mais ce qui a plus grāde apparence, il a peu aussi estre semblable à la plupart. Regarde l'insolence

& corruptiō de la ieunesse de ce tēps, il te sera manifeste qu'il y auoit plus d'occasion de craindre que d'esperer. Tu ne dois pas donc appeller de loin les causes de la douleur, ny par ton indignation faire vn amas de legers inconueniens. Je ne t'exhorte pas de te efforcer & luitter à l'encontre: Je n'ay pas si peu d'opiniō de toy, que ie pense que tu ayes besoin de toute ta vertu, contre si petits accidens que ceux-là: car ce n'est pas proprement vne douleur: ce n'est qu'vne simple demãgeaison: tu la fais toy mesme douleur. Sans doute celuy donne vn grãd tesmoignage d'auoir beaucoup profité en l'estude de sagesse, qui peut d'vn courage ferme & assure trouuer à dire son fils, encore mieux cogneu de sa nourrice, que de son pere: Et quoy donc? Te conseilleray-ie d'auoir vn cœur dur & inflexible? Voudray-ie que tu portes la teste leuee à l'éterrement de ton fils, & que ton cœur n'en soit pas seulement tant soit peu serré? Non, ce n'est pas mon intention. C'est inhumanité, & non vertu de regarder d'vn œil tout pareil les funeraillles des siens,

fiens, qu'on auoit accoustumé de les regarder à eux mesmes. Je ne deffend point les choses, sur lesquelles nous n'auons point de loy. Les larmes coulent à ceux mesmes qui s'efforcent de les retenir, & en les versant on s'allege: permettons leur donc de tomber, mais ne leur commandós pas. Qu'elles coulent autant que la passion les poussera, & non autát que l'imitation le requerra. N'adioustrons rien à nostre tristesse, & ne l'augmentons point par l'exemple d'autruy. L'ostentation de la douleur requiert plus de nous, que la douleur mesme. Combien s'en trouuera-il, qui soiét tristes à part soy? Chacun se lamente plus fort, quand il pense estre entendu, & se taisant quád il est seul, reueille ses pleurs s'il y suruiét quelqu'vn: Lors nous nous dechirons les cheueux, & nous battós la teste, chose qui pouuoit estre faicte plus libremét, quád personne n'y assistoit: A ceste heure-là, en no<sup>r</sup> veautrás emmy le liét, nous appellons & souhaitós la mort. Et tout aussi tost qu'il n'y a plus de spectateur, nostre douleur s'appaise. Nous auós en cecy le mesme

vice, qu'è toutes autres choses, de no<sup>9</sup> former à l'exemple de la plus grande partie, & ne regarder pas ce qui se doit faire, mais ce qui a accoustumé d'estre fait. Nous quittons la nature, & nous donnons au peuple, lequel n'estant iamais bõ auteur d'aucune chose est en ceste-cy, cõme en toutes autres, tres-incõstât & muable. Voit-il quelqu'un courageux en son affliction: il l'appelle impie & brutal. Le voit-il qu'il se laisse aller à sa passiõ? Il le nõme mol, & effeminé. C'est dõc à la raison qu'il faut rapporter toutes choses: mais il n'est rien plus sot, que de chercher reputation par sa tristesse & par ses larmes: desquelles il y a deux especes: Les vnes tombent avec vne certaine modestie permise à l'hõme sage, & les autres par force. Car quand premiere-ment la fascheuse nouvelle de la mort de quelqu'un de nos amis viét à nous frapper l'ame, quand nous voyons que le corps doit aller d'entre nos bras sous terre, vne necessité naturelle espreint nos larmes, & l'esprit poussé & secoüé par le coup de la douleur, esbranle les yeux, cõme tout le reste du  
corps,

corps, & challé dehors ceste humeur  
 qui luy est voisine. Ainsi par ceste cō-  
 fusion, les larmes tōbent malgré nous.  
 Il y en a d'autres, auxquelles no<sup>9</sup> mes-  
 mes dōnons l'issue, quand nous reta-  
 stons la memoire de ceux q̄ nous auōs  
 perd<sup>9</sup>. Et y a ie ne sçay quoy de doux  
 en ceste tristesse. Quād nous nous re-  
 presentōs leurs agreables propos, leur  
 amiable conuersatiō, leur officieuse a-  
 mitié, alors nos yeux se relaschēt cō-  
 me de ioye. Nous sommes flattez par  
 celles-cy, & sōmes vaincus & rudo-  
 yez par les autres. Il ne faut point dōc  
 ou lascher, ou cōtenir les larmes pour  
 le respect de ceux qui sont autour de  
 nous: Elles ne cessēt ny coulēt iamais  
 de plus mauuaise grace, que quand on  
 leur fait force. Laissons-les aller leur  
 route: Souuēt le Sage les a laissē cou-  
 ler, sans faire tort à sō autorité avec  
 vne si grande moderatiō, qu'il ne leur  
 manquoit ny humanité ny dignité. Il  
 n'est pas incōueniēt d'obeyr à la na-  
 ture, & garder ce qui est de la bien-  
 seance. I'en ay veu aucūs qui portoyēt  
 vn visage plein d'asseurāce & de ma-  
 iesté aux funerailles de leurs plus pro-  
 ches,

ches, à trauers lequel resplédissoit vne lumiere d'amour & de pieté, & ne se voyoit rié en eux, que ce qu'il failloit donner à vne legitime passion. Il y a quelque biéseáce & quelque mesure à se douloir, laquelle il faut garder par le moyé de la sagesse, & cōme en toutes autres choses, aussi aux larmes y a-il vn assez. Les mal-adiuez se desbordent en leur douleur comme en leurs ioyes. Supporte patiément la necessité: Car q̄t'est-il aduenu d'incroyable ou de nouueau? A chaque fois que tu penseras qu'il estoit enfāt, pense aussi qu'il estoit hōme, auquel on n'a rien promis de certain, & q̄ la fortune n'est obligee de cōduire iusques à la vieillesse. Elle le laisse où bō luy sēble. Au demeurāt parle souuent de luy, honore sa memoire tāt q̄ tu pourras, laquelle reuiendra souuent vers toy, si elle y reuient sans amertume: car nul ne cōuerse volōtiers nō seulement avec la tristesse: mais ny avec les tristes. Si tu as pris plaisir à quelques mots ou à quelques lieux de son enfance, ramentoy les souuent & assure franchement, qu'il estoit pour satisfaire aux  
esperan

esperances que ton affectiō paternelle auoit conceuës de luy. C'est acte de cœur inhumain d'oblir les siens, & enterrer leur memoire avec leur corps: pleuter desmesurement & n'en parler iamais plus. Les oyseaux & les bestes ayment ainsi leurs petits d'vn amour violent & forcené: mais il s'estaint aussi tost qu'elles les ont perdus. Cela ne siet pas bien à vn hōme. Qu'il en aye donc vne continuelle memoire, & qu'il mette fin à les larmes. Or cela ne puis-ie en aucune façon approuuer, que dit Metrodore, qu'il y a en la tristesse quelque meslange & alliage de volupté, laquelle il faut rasher de prendre en telle occasion: l'ay mis icy ces propres mots, me tenant bien assureé du iugement q̄ tu en feras. Car qu'y peut-il auoir de pl<sup>9</sup> messeant que de cercher du plaisir parmy les regrets & les larmes, ou plustost par le moyé des regrets & des larmes? Et toutesfois ce sont ces gés là q̄ nous accusent d'estre trop seueres, & rigoureux, en ce q̄ nous disons, ou qu'il ne faut point du tout receuoir de douleur en l'ame, ou qu'il la faut incontinent chasser.

chasser. Et lequel est plus estrange & inhumain, ou de ne sentir point de des plaisir pour la perte d'un amy, ou de chercher le plaisir dans le desplaisir mesme? Nous disons qu'apres que ce premier bouillon de larmes aura ietté son escume, il ne se faut point abādōner & ietter en proye à la douleur? Eux ils disent qu'il faut sauouer la volupté dās la douleur. Ainsi appaise-on les petits enfans avec des pōmes: ainsi leur verse-on du lai& dans les yeux pour adoucir & arrester leurs larmes. Ils ne se veulent pas priuer de plaisir, lors mesmes qu'ils voyent trespasser leurs amis, & enterrer leurs enfans: ains veulent que la propre douleur les charouille: Il y a, dit-il, quelque volupté attachee à la tristesse. Il nous seroit permis de dire cela nō pas à eux: car puis qu'ils tiennent que la seule volupté est bien, & la douleur mal, quelle alliance y peut-il auoir entre le bien & le mal? Mais posons le cas qu'il soit ainsi, & qu'en tastonnant la douleur on y trouue quelque chose de voluptueux. Il y a des remedes qui sont propres & salutaires à certaines parties

parties du corps qu'il ne seroit pas hō-  
 neste d'appliquer aux autres. N'ōt ils  
 point de honte de guerir le regret par  
 la volupté? Il faut panser ceste playe  
 plus seuerement que cela. Cōsole toy  
 plustost en ce que le sentimēt du mal  
 ne paruiet point à celuy qui est tres-  
 passé:ou s'il y paruiet, il n'est point  
 trespasé. Riē n'offēce celuy qui n'est  
 plus. Il vit si quelque chose l'offence.  
 Pourquoi le pleures-tu? Ou pource  
 qu'il n'est plus rien, ou pource qu'il  
 est encore quelque chose? Or n'estant  
 plus rien, il est exēpt de tout tourmēt:  
 car quel sentiment y peut il auoir du  
 rien? & s'il est encore quelque chose,  
 moins il est à plaindre: car il a eschap-  
 pé la plus grāde incōmodité qu'ō crai-  
 gne en la mort, qui est de n'estre plus.  
 Disons pareillement cecy aux person-  
 nes, qui regrettent ceux qui ont esté  
 emportez sur leurs premieres annees.  
 Si tu compares là briefueté de nostre  
 aage à ce grād vniuers, les vieux & les  
 ieunes sōmes to<sup>9</sup> egaux: car les vns &  
 les autres tenōs moins de ceste infini-  
 té de tēps, que ce qui se peut imaginer  
 estre le plus petit, d'autant que ce qui  
 est,

est, le plus petit, est encore quelque partie. Le temps que l'homme peut viure & rié, est presque tout vn. Il n'est estendu que par nostre bestise: le t'ay escrit ces choses, nō pas que i'aye pensé que tu eusses besoin de receuoir de moy des remedes si tardifs. Car ie suis bien certain que tu t'es dit à toy-mesme, tout ce que tu peux lire dans ma lettre: mais i'ay voulu te chastier pour ce peu mesme de temps, auquel tu t'es esgaré & reculé de toy, t'exhorter de te montrer pour l'aduenir plus courageux contre la fortune, & regarder tous les traits, non comme s'ils pouuoient, mais comme s'ils te deuoient frapper. A Dieu.

*De la vanité & lascheté de ceux qui bastissent de longs desseins, & qui condescendent à souffrir des tourmens pour alonger leur vie.*

## EPISTRE CII.

 Hasque iour & chaque heure nous montre cōbié c'est peu de chose, ou plustost rié que de nous, & nous aduertissant de nostre fragilité par quelque preuue

preuue toute nouvelle, nous cōtraint  
 de diuertir nos pensees aux choses e-  
 ternelles, & de regarder vers la mort.  
 Je te diray que veut dire ce commē-  
 cement. Tu cognoissois Seneciō Cor-  
 nelius Cheualier Romain, hōme splē-  
 dide, & officieux à ses amis. Tu sçais  
 qu'il s'estoit aduancé d'vn fort petit  
 commencement, & que meshuy la  
 course luy estoit aysee, & coulante à  
 routes choses. Car la dignité croist biē  
 plus aysement qu'elle ne commence,  
 & la richesse qui s'ecloist nouvelle-  
 ment, & qui tient encore d'vn bout à  
 la pauureté est fort tardiue à venir. Or  
 ce Senecion tenoit fort aux riches-  
 ses: En quoy il estoit aydé de deux  
 choses, qui y sont merueilleusement  
 propres: à sçauoir la sciēce d'acquérir,  
 & de garder, desquelles l'vne suffiroit  
 pour faire vn hōme riche. C'est hōme  
 cy, qui estoit fort sobre, frugal, & non  
 moins soigneux de sa santé que de sō  
 bien, m'ayāt, selon la coustume, visité  
 le matin, & demeuré tout le reste du  
 iour avec vn siē amy, qui estoit mala-  
 de à mort, apres tout cela, faiēt fort  
 bōne chere à son soupper, fut surpris  
 d'vne

d'une espece de maladie soudaine & precipitante, qui luy ferra de telle façon la gorge, qu'à peine peut-il tirer hors le dernier soupir. En fin, peu de temps apres avoir fait to<sup>9</sup> actes d'homme fort sain & vigoureux, il deceda.

Celuy qui remuoit des thresors par mer & par terre, & qui pour ne laisser aucune façon de gain qu'il n'eust esprouuee, tenoit encore à ferme le reuenu du public, est emporté sur le pl<sup>9</sup> beau train de ses succez, & sur l'ardeur de la course de sa prosperité. Or

*Ente à ceste heure ô Melibee, des poiriers,  
Plante des vignes par ordre.*

Que c'est vne grande sottise de disposer de son aage, à nous qui n'auons pas vn pauvre lendemain à nostre commandement! Que ia vanité est grande de ceux qui entrent en longues esperances! l'acheteray, i'edifieray, ie presteray, ie demãderay, i'auray des charges honorables: apres ie mettray en repos ma vieillesse lasse & remplie.

Croy moy, toutes choses sont douteuses à ceux mesmes qui sont les plus heureux. Nul ne se doit rié promettre de l'aduenir, veu que ce que nous tenons

nous

nous no<sup>9</sup> eschappe souuét des mains, & que l'heure mesme que nous presons, le hazad en tient vne partie. Le temps roule bié d'vne certaine ordonnance, mais elle nous est cachée. Et dequoy me sert-il, que ce qui m'est incertain soit certain à la nature? Pendant que nous entreprenós de longs voyages, q̄ nous proposons de ne retourner de long temps chez nous, que nous allons à la guerre, & en imaginons de tardiues recópenfes, des graces & aduancemens en honneurs, la mort nous tient la corde au col, à laquelle pourtát nous ne pésons iamais, seló que nous en voyós des exemples en autruy, lesquels ne demeurent en nostre memoire, qu'autant que nous auons l'œil dessus. Qu'y a-il neantmoins de plus ridicule, que de penser plus vne fois que l'autre à vne chose qui peut aduenir à chaque moment? Nous auons bien vne borne stable & certaine, mais nul ne peut sçauoir cōbien elle soit pres ou loin de soy. Formons donc ainsi nostre ame, comme si tousiours nous estions au terme de la rendre. Ne delayons point, tirons cha-

cun

cun iour nostre vie hors ligne, & que la mise reuienne à la recepte. Le plus grand vice qui soit en elle, est dequoy elle est toujours imparfaite, & que quelque partie d'elle est ordinairement remise & differée. Celuy n'a nul besoin de temps, qui au bout de chacun iour aura pris congé de sa vie. Or de ceste indigence de temps vient à naistre la crainte & desir du futur qui nous mine l'esprit; car il n'y a point de condition plus miserable, que de ceux qui sont en doute de ce qu'ils doiuent deuenir. L'ame est agitée d'vne frayeur qui n'a point de fin, laquelle le pense cōbien c'est, & que c'est qui luy reste. Comment donc eiterons nous ceste tempeste? En vne seule façon, à sçauoir si nostre vie n'est point trop aduantageuse, & si elle est toute recueillie en soy-mesme. Car indubitablement celuy despédra de l'aduenir à qui le présent ne semblera deuoir estre pour rien compté. Mais quand ie me suis rendu ce que ie me doy. Quand vne ame bien estable sçait qu'il n'y a rien à dire entre vn iour & vn siecle, elle regarde alors: cōme d'é-

haut,

haut, toutes les iournees & succez qui doyuét venir apres elle, & se rit de la suite & continuatiõ des anneés. Ainsi, amy Lucilius, haste toy de viure, & pense qu'autant de iours sont aurât de vies. Celuy qui se sera composé en ceste façon, qui au bout de chaque iour cuidera auoir acheué sa vie, viura avec toute seureté & nonchalance des choses humaines. Car quel trouble r'apportera la varieté & inconstânce des accidens si tu es assureé parmy les choses non assurees? L'vsure du temps plus prochain perit à ceux qui vivent en esperance, & suruiuent celle qui estant tresmiserable, fait aussi toutes choses miserables, la crainte de la mort. De là venoit ce vilain & lasche desir de Mecenas, qui ne refuse point ny la foiblesse ny la deformité, nõ pas à la fin l'estre mesme cloué & marryrizé, pourueu que parmy ces maux la vie luy fust alõgee. Fay moy, dit-il, les mains, les pieds, & les cuisses debiles: fay moy boiteux & bossu: escroule moy les dêts tédres & fragiles, pourueu q la vie me reste, ie ne suis q bien: ie desire la retenir, voire en souffrant

les

les douloureuses pointes d'une gesne. N'est ce pas vn grand cas, que ce qui seroit tres-miserable, s'il aduenoit, soit souhaitté, & demandé comme la vie propre: à sçauoir la longueur du supplice? Le penseroiy tres-abiect & mesprisable, s'il eust voulu viure iusques à estre bourrelé. Mais toy, disoit-il, extenué moy, & affoibly moy si tu veux, plie & contourne moy comme il te plaira, pourueu que tu donnes vn peu plus de tēps à ce boiteux & mōstreux, cloüe & crucifié moy, si bon te semble. Il est content de souffrir tous ces maux, & d'estre publiquemēt pēdu à vn gibet, moyennant que ce que les maux ont de meilleur soit differé, sçauoir est la fin du supplice. Il desire d'auoir vne ame, au prix de la rendre perpetuellement. Que pourroit on souhaitter de pis à vn tel homme, sinō que Dieu exauçast sa priere? Quelle saleté de paroles effeminees est celle-là? Quelle composition de crainte insensée? Quelle orde & vilaine façon de mendier sa vie? A qui penses-tu que Virgile aye dit:

*Est-ce chose si miserable de mourir?*

Il fouhaitte les derniers maux de tous, & ce qui seroit tres-difficile à supporter, il demande qu'on luy allõge, & tout cela pour le seul prix de viure. Cõment peut-on toutefois nommer ce viure autrement qu'un long tẽps mourir? Est-il possible de trouuer quelqu'un qui aime mieux seicher entre les supplices, & estre deffait piece à piece, & par maniere de dire, distiller son ame goutte à goutte, que la souffler & ietter dehors vne fois? Trouuera-on quelqu'un qui puisse vouloir estre attaché à ce miserable bois, debile, deshanché & contrefait, pour trainer vne ame chargee de tãt de peines? Mais il y en a d'autres qui sont prests d'entrer en cõpositiõs bien plus deshonestes, comme de trahir leurs amis, & d'estre les ministres de l'impudicité de leurs propres enfans, & ce pour voir plus longuemét ceste lumiere du iour qui esclaire à tant de meschancetez. Il faut, amy Lucilius, despoüiller ceste affection de viure, & apprendre qu'il ne peut chaloir quãd on souffrira, ce qu'il faut quelquefois souffrir: que l'importance est de bien

viure, & nō longuemēt, voire & que souuent le bien viure gist à ne viure longuement. A Dieu.

*Combien l'homme est dangereux à l'homme : de son deuoir, & comment il se faut couvrir & seruir de la Philosophie.*

EPISTRE CIIII.

**A** Quel propos tournes-tu la teste d'un costé & d'autre, pour euitter les choses qui peuuent à l'aduature t'aduenir, mais qui peuuent aussi ne t'aduenir pas? l'enten l'embracement, la ruyne, & autres telles choses qui tombent bien sur nous: mais qui ne nous trahissent point. Que ne te prens-tu plustost garde de celles qui nous guettent, & qui nous dressent des embusches? Ce sont bien de grands & facheux accidens de faire naufrage, & d'estre renuersé & brisé d'un chariot & autres semblables: mais ils sont rares. Le danger de l'homme, à l'homme est ordinaire. Prepare-toy, & dresse les yeux contre cestuy-là. Car il n'y en a point de plus frequent, de plus opiniastre, ny de plus blandissant. La tempeste  
nous

nous fait des menaces auant se leuer: les edifices creuent auant tomber: vn feu se denonce par la fumee : mais le mal qui procede de l'homme, venant tout à coup, est de tant plus soigneusement couuert, que plus il est voisin. Tu te trompes, si tu te fies au beau semblant de ceux que tu rencontres. Ils ont le visage d'hômes, & le cœur de bestes farouches, & encore en cela sont-ils pires, qu'elles ne viennent iamais à nuyre, que contrainctes par la faim ou par la crainte : mais c'est à l'homme passe-temps de perdre l'hôme. Toutesfois ne pense point tant aux dangers qui peuuent venir de l'homme, que tu ne penses quant & quant au deuoir auquel nature l'oblige. Pense à l'vn, à fin de n'estre offensé, & pense à l'autre, à fin que tu n'offences. Resiouy toy de la prosperité d'vn chacun, & contriste-toy de ses mesaduâtures. Souuien-toy de ce que tu dois faire, & de ce que tu dois euitter. Il t'adiendra de là, non qu'on ne te nuise : mais qu'on ne te trompe. Et sur tout, retire-toy sous la protection de la Philosophie. Tu feras en son

temple assure, ou plus assure : Ceux là seulement se choquent, qui courēt en mesme carriere. Quant à la Philosophie ie ne te conseille point de t'en glorifier. Plusieurs se sont mis en peine, pour en faire trop de iactāce. C'est assez qu'elle t'oste les vices, sans que elle les reproche aux autres : qu'elle n'abhorte point les mœurs publiques, & qu'elle ne monstre point de condamner tout ce qu'elle ne fait pas. On peut estre sage sans vanterie, & sans enuie. A Dieu.

*Belle epistre sur la beauté de l'ame vertueuse, & laideur de la viciense.*

EPISTRE CXVI.



E ne veux point, amy Lucilius, que tu te travailles par trop, à polir ton langage: Ie veux que tu ayes soin de plus grādes choses. Cherche non cōment tu dois escrire, mais ce que tu dois escrire, & cela mesme ie desire qu'il soit plustost & mieux escrit en ton entendement, que sur le papier. Sçache que l'ame de celuy duquel tu verras la parole trop affectee, s'occu-  
pe

pe à choses basses & inutiles. Vn grand personnage parle vn langage plus masse & moins elabouré. Il y a plus d'assurance & de fermeté en ce qu'il dit, que de curiosité. Tu cognois plusieurs ieunes hommes frisez & pincetez, qui portét leur beauté dans vne boëte, n'espere iamais d'eux rien de valeureux, rien de solide. Ainsi la parole estât la culture de l'ame, si elle est trop parée & fardee, montre que l'ame n'est pas bien saine, & qu'il y a en elle quelque chose de gaste: le fard & la pollisseure n'est point vn ornement virile. Que s'il estoit permis à nos yeux de voir l'ame d'vn homme de bien, ô la belle & sainte face que nous luy verrions, dans laquelle vne maiesté esclaireroit, & vne douceur tout ensemble: d'vn costé la iustice y reluyroit, de l'autre la vaillance: d'vn costé la temperance, de l'autre la prudence: outre celles-cy la frugalité encore, & la continence, la tolerance, la liberalité, la conuoitise, & celle qui est en l'homme mesme tres-rare, l'humanité, y espendroyent leur lumiere: Et puis la discretion & la gra-

ce, parmy ces deux, vne magnanimité tres-eminente. O Dieux combien de lustre & de splendeur y apporteroient-elles! Combien de douce & agreable authorité! Nul ne la diroit aimable, qui quant & quant ne la dit venerable. Si quelqu'un auoit veu ceste face plus esleuee & plus resplendissante qu'on n'a accoustumé d'en voir entre les choses humaines, ne seroit-il pas tout transporté & rauy hors de soy, comme au rencôtre de quelque deité? Ne feroit-il pas dans son cœur priere qu'il luy fust loisible de la regarder? Puis s'approchât de plus pres, conuié par la douceur de son visage, ne s'inclineroit-il pas pour l'adorer? Et ayant contemplé ses yeux, rians d'une gracieuse douceur, mais brillans neantmoins d'une viue & estincelante lumiere, ne diroit-il pas tout rauy de zele & d'estonnement avec Virgile?

*Quelle pourroy-ie dire que tu fusses,  
ô Vierge?*

*Car ton visage n'est point d'un mortel,  
ny ta voix ne sonne rien de  
l'homme:*

*Sois*

*Sois heureuse, & quelle que tu sois, donne  
allegement à nostre peine.*

Elle n'est point autre q̄ la vertu mesme, laquelle nous assistera & nous soulagera, si nous la voulons bien seruir. Or ne demande-elle point des offrandes de taureaux, ne qu'on luy appède des veaux d'or & d'argent: Ce qu'elle requiert de nous, est seulement vne droite & sincere volõté. Il n'est donc cõme i'ay dit, personne q̄ ne bruslast de l'amour d'elle, s'il luy estoit aduenu de la voir. Car à cet heure plusieurs choses nous enforcellent, & ou par trop de clarté esbloiiyffent nostre veüe, ou par trop d'obscurité la retiènēt. Mais tout ainsi que la lumiere des yeux est repurgee & esclaircie par certains medicamés: ainsi si nous voulõs descharger celle de l'ame des empeschemés qu'elle a, nous pourrõs regarder la vertu, encore qu'elle soit enueeveloppee & entortillee dans l'espeſſeur du corps: encore que la pauureté luy face ombrage, & q̄ la bassesse & obscurité y mette tous ses obstacles: no<sup>9</sup> verrõs, dy-ie, sa beauté & splendeur, voire quand elle seroit estouffee dans

des ordures: cōme, au contraire, nous pourrons descouurer la laideur & le relant d'une ame miserable, encore q̄ la richesse y enuoye ses rayōs, & que la fausse & bastarde lumiere des honneurs, & des grandes dignitez viēne à frapper contre nostre veüe. Alors pourrons nous entēdre, combien les choses sont mesprisables, que nous admirōs, ressemblās aux petits enfans, qui n'estimēt & n'ayment que ce qui leur peut seruir de iouet, & qui preferent à leurs peres, & à leurs freres, ie ne sçay quelles poupees & bagues de petite valeur, qu'on achepete pour les amuser. Qu'y a-il à dire d'eux à nous, cōme dit Ariston, si ce n'est que deuenās incensez apres des tableaux & des statues, nostre sottise nous est plus cher vēdue? Quelques petis cailoux qui se trouuēt griuelez au bord de l'eau les delectēt, & à nous les madreures & diapreures des grosses & hautes colōnes, que nous faisons charrier, du milieu des arenes de l'Egypte, ou des deserts de l'Afrique, pour en orner nos porches & spacieuses galeries. Nous admirons les murailles

cou

couuertes & reuestues d'une feuille de marbre, & sçachâs bié qu'est ce qui est au dessous, nous no<sup>9</sup> plaifons d'imposer à nostre veüe. Et quâd nous faisons dorer les lâbris des plâchers, qui est autre chose q̄ nous resiouyr, & entretenir de mēsonge? Car nous sçauōs bien que ce qui est sous la doureure, n'est en effect q̄ du bois vermolu. Ce n'est pas seulemēt aux parois, & aux lambrissages, qu'on dōne ceste legere & tenue infusiō d'ornemēs: ceux q̄ tu vois marcher aux premiers râgs, & se esleuer au dessus des autres, n'ont pareillement qu'une simple feuille & crouste de felicité. Sōde les pl<sup>9</sup> auât, & tu apprēdras cōbié de mal ie cache sous ceste legere escorce de dignité: Tu trouueras que la mesme chose entretiēt les magistrats, & les Iuges, que celle qui les a creez, à sçauoir l'or & l'argent, lequel a renuersé le vray hōneur, dés aussi tost qu'il a esté en honneur. Car estans depuis deuenus marchans, & exposez en vente les uns des autres, nous ne nous enquerons plus quel'on soit, mais cōbien on a. De là vient que le gain trouue beaucoup de

gens officieux : l'amitié & le deuoir, pas vn seul. Nous suiurons les choses hōnestes, entant qu'elles tirent quelque esperāce de profit, prests à suiure les contraires, si elles nous promettent dauantage. Nos peres nous ont nourris en l'admiration de l'or & de l'argent, & ceste conuoitise ietee sur nos tendres annees, a pris pied & s'est augmētee avec l'aage. Et puis le peuple discordant en toutes autres choses s'accorde en cela seul. Chacū l'admire, chacun le souhaitte à soy & aux siens, voire on le cōsacre & dedie aux Dieux, comme le plus grand present qu'on luy puisse faire des choses humaines. Finalement nos mœurs sont reduites là, que la pauureté est exposee à la calōnie & risee de tout le mōde, mesprisee des riches & haye des pauures. D'auantage les poētes attisent le feu de nostre conuoitise: dans les œuures desquels les richesses sont loiees comme le seul honneur, & ornement de la vie. Les Dieux mesmes ne semblent auoir rien de meilleur, ny pour eux, ny pour les autres:

*Le palais du Soleil estoit esleuē en l'air sur  
de*

*de hautes colomnes, clair & flamboyant  
de l'or qui y reluisoit.*

*Et de son chariot*

*L'esieu en estoit d'or, le timon d'or, d'or le  
tour de la roue: les rayons estoient d'argent.*

*En fin le siecle qu'ils veulent estre  
tenu pour le meilleur, ils l'appellent  
doré: Et entre les Tragiques mesmes  
il s'en trouue qui veulent changer  
l'innocence, qu'à tout le moins la  
bonne reputation avec le gain.*

*Laisse moy nommer meschânt, pourueu que  
ie soye nommé riche.*

*Tout le monde s'enquiert, si on est riche:  
si on est bonne personne.*

*On ne demande point d'où, & comment:  
seulement si on a de quoy.*

*Chacun a esté autant estimé par tout,  
comme il a eu de bien.*

*Demandes-tu ce qu'il est messeant d'a-  
uoir? rien.*

*Je souhaite ou de viure riche, ou de mou-  
rir si ie suis pauvre.*

*Celuy meurt heureusement, qui meurt en  
s'enrichissant. (main!*

*O richesse, le plus grand bien du genre hu-  
A laquelle ny les ardents baisers de la mere,  
Ny les douces mignardises des petits enfans*

*Ne se peuvent esgaler, non le pere venerable par ses merites.*

*Si quelque chose de si doux rit dans les yeux de Venu,*

*A bon droit elle attire à soy l'amour des Dieux & des hommes.*

Après que ces derniers vers eurent esté prononcez en la tragedie d'Euripide, tout le peuple se mutina, & se leua en sursaut pour chasser l'acteur hors du Theatre, iusques à ce qu'Euripide se presenta luy-mesme, requerât qu'on eust patiëce d'attendre l'issue, que cet admirateur de richesses faisoit. Belle-rophon souffroit en ceste fable-là, les tourmés que chacû souffre en la sienne. Car nulle auarice n'est sans peine, encore qu'elle aye assez de peine en elle-mesme. O combié de larmes, combié de trauaux demâde-elle de nous? Cōbien est elle miserable avec le desir? Combien avec la iouyssance? Ad-ioustōs-y les cōtinuelles sollicitudes, qui tormētent chacun selon la mesure de son auoir. La richesse est possedee avec plus de peine, qu'elle n'est acquise. Combien faut-il pleurer pour les pertes? Qui pour grandes qu'elles soyent,

foyét, ne le font iamais tant qu'elles le  
 semblét estre. Finalemét quād mesme  
 la fortune ne luy oſtera autre choſe,  
 tout ce qu'elle n'acquiert point, luy  
 eſt perte. Et bien que tout le peuple  
 appelle cōmunemét heurèux & deſi-  
 re reſſembler l'hōme q̄ eſt riche, quoy  
 pour cela? Pèſes tu qu'il puiſſe eſtre de  
 pire cōdition de gés, q̄ de ceux q̄ ſont  
 ſuiets à la miſere enſemble & à l'en-  
 uie? Si ceux qui appetét les richesses,  
 cōſultoyent avec les riches, les ambi-  
 tieux avec ceux q̄ ſont promez aux  
 premieres dignitez, ie ne doute point  
 qu'ils ne chāgeaſſent de vœu: biē que  
 cependāt ceux meſmes viēnt à ad-  
 mirer les choſes nouvelles q̄ auoyét  
 cōdāné les anciēnes. Car il n'y a per-  
 ſonne à qui ſa felicité ſatisface, enco-  
 re qu'elle luy viēne à ondes. Mais la  
 Philoſophie te donnera ce bien, dont  
 il n'eſt point de plus grand: iamais tu  
 ne viendras à te repentir de toy. Or à  
 ceſte ſi ſolde felicité, qui ne peut plus  
 eſtre troublee par aucune tēpeſte, ne  
 te cōduira point vne tiffure de belles  
 paroles, ny vn langage coulant dou-  
 cément. Que les paroles allent cōme  
 elles

elles voudront, pourueu que l'ame aye son repos, & sa fermeté: qu'elle soit grande, & nonchalante des opinions du vulgaire, & que pour les mesmes choses qui desplaisent aux autres, elle se plaise à soy: qui estime & mesure son auancement par sa vie, & iuge qu'elle sçait autant comme elle ne craint, ny ne desire. A Dieu.

*Des remedes contre les choses fortuites  
à Gallion.*

**C**ommençons si bon te semble par la mort: si c'est la derniere chose de toutes, aussi est-ce la plus grande. C'est celle-là qui tient en transe tout le monde, & non sans quelque raison. Car toutes les autres craintes laissent quelque reste apres elles, ceste-cy emporte tout à faiët la piece. Les autres nous rongët, ceste-cy nous deuore. Nous ne craignons les autres choses, que d'autant qu'elles se terminent en ceste-cy, & ceux mesmes la craignent qui se iugent estre sans crainte. Forme donc ton ame de telle sorte, que tu puisses te moquer de toutes ses menaces.

Si

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

CONTINUATION DES  
EPISTRES DE SENEQUE.

EPISTRE XLII.

**V** fais tresbien, si comme tes lettres assurent, tu continues de former en toy vne belle ame, laquelle il est impertinent de souhaitter, puis que tu la peux obtenir de toy-mesme. Tu n'as que faire d'esleuer les mains au Ciel, ny afin d'estre mieux exaucé, requerir le secretain du Temple de te preseter aux aureilles du simulachre: Dieu est pres de toy, avec toy, & dans toy. Tiés cela de moy, Lucilius, qu'un Ange obseruateur & gardien de nos biens, & de nos maux, se tient au dedans de nous, lequel comme il en est traitté, nous traite aussi de mesme. Sans l'œuure & assistance de quelque diuinité, nul n'est homme de bien. Quel homme pourroit, n'estoit ce secours-là, s'esleuer par dessus la fortune? de là sont donnees les hautes conceptions

ception & les conseils salutaires. Bien est-il incogneu quel esprit habite en chacun des gens de bien: tant y a que quelque esprit y habite. Si tu récôtres vne forest peuplee de vieux arbres, de hauteur excessiue qui par l'espaisseur de leurs rameaux, s'entre-rencontrans & courans les vns les autres empeschent qu'õ ne voye le Ciel, ceste procerité de bois; ceste solitude du lieu, ceste admiration d'ombre si grosse, & sans interruption si longue, te met en opinion que quelque esprit y habite. Et si vn rocher soustient vne montagne suspédue, duquel le pied soit spacieusement creux & ouuert, non par main & ourages d'homme, mais par effects de la nature, ie ne sçay quel soupçon de religiõ te viét soudainement frapper dás le cœur. Nous reuerons les sources des gráds fleuves, & dressons des autels és endroicts d'ou nous voyõs sortir tout à coup des gros torrés, sans en voir l'origine. Les fontaines d'eux chaudes sont presque adorees: & auons sacré quelques estangs, ou pour leur opacité, ou pour leur profondeur desmesuree. Et si tu  
vois

vois vn homme assureé parmy les dāgers, imprenable aux voluptez, heureux entre les aduersitez, & moderé au milieu de toutes les choses impetueuses, duquel l'ame aye vne assiette eminēte par dessus les hommes, & esgale aux Dieux: ne seras tu point saisi de la veneratiō d'vn tel personnage? Ne diras-tu point q̄ telle ame est plus grāde & pl<sup>9</sup> haute, q̄ pour estre creuē semblable à ceste petite masse dās laquelle elle n'est enclose? Que quelque vertu d'vine y est infuse, & qu'vne celeste puissance agite ceste amē excellente & moderee, qui passe par dessus toutes choses cōme moindres qu'elle, & qui se moque de tout ce q̄ nous auons accoustumé de souhaitter ou de craindre. Si grande chose, certes ne pourroit subsister sās l'ētre mise d'vne diuinité. Il faut dōc tenir pour certain q̄ par la meilleure part de soy elle tiēt encor au lieu d'où elle est descendue. Tout ainsi que les rayons du Soleil, encore qu'ils touchēt la terre, demeurent neantmoins tousiours au lieu d'où ils sont enuoyez: ainsi vne ame grāde & sainte: deleguee icy bas pour nous  
 faire

faire de pl<sup>9</sup> pres recognoistre les choses diuines, bien qu'elle cōuerse avec nous, est toutesfois attachee à son origine. Elle pend de là, & y est appuyee, assiste seulement à nos actions pour leur instructiō & conduite. Mais quelle ame est celle-là ? C'est celle qui ne reluit que de son bien propre: car qui a-il de plus mal à propos, que de louer vn hōme pour les choses qui ne sont pas à luy, & qui luy sont estrangeres? Quelle faute d'entédemēt y a-il plus grande, q̄ de l'admirer pour les ornemens qui soudain peuuent estre transportez en vn autre? la bride doree ne fait point le cheual meilleur. Autre beauté est celle du Lion, duquel on a doré & peigné le crin, & qu'il a fallu harasser pour le reduire à la patience d'vne telle parure: Autre colle qu'il a, quād il est en sō naturel, & qu'il iouyt de sa furie entiere. Cestui-cy aspre, courageux, impetueux, beau & specieux par la herisseure de sō collier, q̄ est le paremēt qui luy sied le mieux, & q̄ la nature luy a donné est preferé à cet autre redoré, & de courage abattu & lāguide : nul ne se doit glorifier  
que

que du sié propre. Nous louions la vigne q̄ charge les brâches de fruit, & q̄ par la pesanteur d'iceluy porte les eschallas par terre. Se trouueroit-il quelqu'vn qui voulut preferer à telle vigne vne autre q̄ auroit d'or ses raisins & ses feuilles? La propre vertu de la vigne est la fertilité. Pareillemēt en l'hōme, le bié est louiable qui est propre à luy-mesme. S'il a vne grâde famille & vne belle maison, s'il seme beaucoup, s'il a de grâds deniers à l'vsure, rien de tout cela n'est à luy, mais seulement autour de luy. Louions en luy quelque chose, qui ne luy puisse estre ne ostee ne dōnee. Veux-tu sçauoir ce qui est propremēt à l'homme? C'est l'ame & la raisō parfaite en l'ame. Sō bié dōc est de tout poinct entier & parfaict s'il a accōply ce à quoy il est nay. Si tu demâdes q̄ c'est q̄ raisō c' mâte de luy, ie te dy q̄ c'est chose tresfacile, qu'il viue seulement selō la mesure de son naturel, mais la cōmune folie du mōde la rend difficile. Nous nous entrepoussons les vns les autres dans les vices: & quel moyen y a - il de remettre au bon chemin

ceux

ceux que le peuple pouſſe, & perſõne ne retire? A Dieu.

## EPISTRE LXXIII.



Eux là s'abusent, ſelon mon auiſ, qui eſtiment que les hommes qui s'addonnent à l'eſtude de la ſageſſe, ſoyent rebours & deſobeyſſans, & contempteurs des Roys, des Magiſtrats, & de ceux qui adminiſtrent les affaires publiques: Ains au contraire il n'en y a point de plus recognoiſſans, ne qui ſoyent mieux affectionnez'en leur endroit, & avec raiſon. Car auſſi à qui font ils plus de bié qu'à ceux auſquels il eſt loiſible de iouyr d'vne tranquillité aſſeuree? Partât il eſt neceſſaire q̄ ceux auſquels l'aſſeurance publique donne moyen de ſuyure la deliberatiõ de bien viure, recognoiſſent & reuerent celuy qui leur eſt auheur de ce bien là; comme leur pere: voire beaucoup plus qu'eſtẽs hõmes exposez à la veuë du mode, leſquels ont, à la verité, de tresgrãde obligations aux Princes, mais auſſi alleguent ils de grans merites. D'où il aduiẽt q̄ nulle ſi grãde

de

de liberalité ne peut estre exercée en leur endroit, qu'elle saoule leur conuoitise, lesquelles croissent à mesure qu'elles se remplissent. Or quiconque pése à receuoir, a desia oublié ce qu'il a receu : & le desir de plus auoir, n'a rien de si mauuais que l'ingratitude. D'auantage nul d'eux ne préd garde à ceux qu'il precede, mais seulement à ceux dōt il est precedé, ne luy estant pas si agreable d'en laisser plusieurs derriere soy, qu'ennuyeux de voir q̄ quelqu'vn aille deuāt. L'ambitiō a ce vice, qu'elle est inuoste & indiscrete: & nō seulement l'ambition, mais toute autre cōuoitise, d'auāt que tousiours elle commence par la fin. Mais celuy qui a abandonné la Cour, & toute administratiō des affaires publiques, pour se retirer & vaquer à choses pl<sup>9</sup> grandes, il ayme ceux qui font qu'il luy est permis, avec toute seureté, de ce faire: lesquels sans le sçauoir acquerēt vne grande obligation sur celuy, qui en sa cōscience leur en red vn gratuit tesmoignage. Car tout ainsi qu'il reuere ses precepteurs qui l'ont mis en ceste voye, aussi faiēt il ceux souz la garde

& protection desquels il exerce ceste discipline. Bien est-il vray que le Roy maintient & assure ce repos à tous autres hommes. Mais ne plus ne moins que de ceux qui ont eu la navigation facile & aisée, celuy se ressent deuoir plus à Neptune qui a faict porter des choses plus precieuses, & le marchand paye le vœu bien plus volontiers que ne faict le pilote. Et entre les marchands, celuy est plus liberal en son payement, qui auoit chargé du pourpre ou de la pierrerie, q̄ tel autre qui n'auoit mis que choses viles dans la barque: aussi le bien de la paix & tranquillité publicq̄, est plus sensible à ceux qui en scauent prendre le fruit par le moyen de la sapience. Or plusieurs d'entre les courtisans, s'ont pl<sup>is</sup> empeschez en tēps de paix qu'en tēps de guerre. Estimes tu donc q̄ celuy doive autant pour la paix qui l'employe en yuognerie, en voluptez, & en autres vices, pour desraciner lesquels il seroit mesmes expedient de faire la guerre? Sinon que tu creusses le sage estre si inique, qu'il ne pense point q̄ les biens qui sont communs, luy viennent en aucune obligation

tion particuliere. Je doy beaucoup au Soleil & à la Lune, & si ce n'est pas pour moy seul qu'ils se leuent. Je suis particulieremēt obligé à l'annee & à Dieu, autheur & modérateur d'icelle, encore que ce ne soit pas en ma seule faueur, que ses reuolutions soyēt reiglees & limitees. Mais la sottise auarice des mortels fait difference entre possessions & propriété, & ne tient nulle chose pour sienne, qui soit publique. Le sage au cōtraire n'estime riē estre plus propremēt à luy, q̄ ce dōt l'usage luy est commun avec tous hōmes: car aussi n'y auroit-il point de choses cōmunes, si d'icelles il n'é venoit à chacun quelque partie: & la moindre portion de ce qui est cōmun, fait qu'il y a societé. Dauantage les grāds & veritables biens ne sont pas tellement diuisez, que chacun n'en ait que biē petite part: il n'est personne en qui ils ne soyēt tous entiers. Quand on distribue de l'argent au peuple, chacun en rapporte autant comme il a esté ordonné pour teste. Les banquets publiques, & les autres choses qui se mettent en la main, s'ē vōt en plusieurs pieces: mais  
quant

quant à ces biens indiuifibles, comme la paix & la liberté, ils appartiennent autant tous entiers à chacun en particulier, qu'à tous ensemble. Le sage donc recognoist, par le moyen de qui la iouyſſance de ſes biens luy eſt donnée, par le moyen de qui la commune neceſſité ne le contraint point de prendre les armes, aller au guet, & faire la ronde à l'entour des murailles, & autres tels tributs de la guerre: & en le recognoiſſant, en rend graces au gouuerneur, par le fidele teſmoignage de ſa conſcience: car la ſageſſe apprend principalemēt à bien deuoir & à bien payer. Or bien ſouuent le plus legitime & agreable payement du bié-fait, conſiſte en la confeſſion ſeule. Il confeſſera donc d'eſtre debiteur à celuy par le gouuernement & prouidence duquel luy ſera aduenu vn ſi gracieux repos, & le libre arbitrage & diſpenſation de ſon temps, & vne tranquillité non troublee des remuemens publics:

*Dieu nous a fait ce repos, ô Melibee:*

*Car il me ſera touſiours comme vn Dieu.*

*Que ſi ceſte trāquillité doit beaucoup  
à ſon*

à son auteur, qui consiste seulement en tels effects,

*Par luy il est loisible à mes bœufs d'aller  
paistre parmy les champs,*

*Et à moy-mesme de dire sur mon chalu-  
meau telle chanson qu'il me plaist.*

Cōbien plus est à priser ce repos duquel les Dieux iouissent, voire qui fait les Dieux mesmes? Il est ainsi Lucilius, ie t'accourcy le chemin du ciel. Sextius auoit accoustumé de dire que Iupiter ne pouuoit pas plus qu'un homme de bien: Iupiter a bié plus de choses à dōner aux hommes, mais entre deux bons, celuy n'est point meilleur qui est plus riche, n'ō plus qu'entre deux pilotes de pareille suffisance, on ne dira point celuy plus excellent qui a son nauire plus grād & plus magnifique. En quoy dōc est-ce que Iupiter est preferable à vn hōme de bié? Est-ce que sa bōté est de plus longue duree? Mais le sage ne s'estime de rien moins, pour sçauoir qu'en moins de temps ses vertus finissent. Tout ainsi qu'être deux sages, celuy qui est decédé le plus vieil, n'est point plus heureux que l'autre, duquel la vertu a pris

fin en bien peu d'annees. Pareillemēt Dieu ne surmonte point l'homme de bien en beatitude, encore qu'il le surmonte en duree. La vertu n'est point plus grande pour estre plus longue. Il est vray que Iupiter a toutes choses, mais il en a quitté l'vsage aux autres, & ne s'est reserué que d'estre cause que tous les autres en vsent: & le sage voit en autruy la possession de toutes choses, avec autant de nonchalance & de mespris, que Iupiter mesme, & de tant se tient-il plus admirable, que Iupiter n'en peut vser: le sage ne veut pas: Croyons donc à Sextius qui nous montre vn beau chemin, & nous crie tout haut, C'est par icy qu'on va au Ciel: On y va de ceste part, par le moyen de la frugalité: de ceste-cy, par le moyen de la temperance: de ceste-cy, par la vaillance. Ce n'est point és Dieux en qui se trouue le desdain & l'entie. Ils reçoivent tout le monde, & tendent la main pour monter à qui la leur demāde. Quoy? Te semble-il estrange que les hōmes aillent vers les Dieux? Je te dy que les Dieux viennent vers les hōmes, & qui est encore plus pres,

pres, d'as les hōmes. On ne voit point de bonne conscience sans l'assistance de Dieu. Il y a dans les corps humains des semences de diuinité, qui sortent semblables à leur origine, si elles tombēt en bōne main, mais si en mauuaise tout ainsi qu'vne terre palustre & sterile, elle suffoque le grain, & pout le froment produit de l'iuraye. A Dieu.

## EPISTRE XCI.



Vi peut douter, ô Lucilius, que le viure ne soit vn present des Dieux immortels; & de la sagesse, le biē viure?

D'ou certes il s'ensuiuroit que de tant que la bōne vie est plus prisable que la vie, nous luy serions plus obligez qu'aux Dieux, si d'eux-mesmes nous ne tenions la sagesse, de laquelle ils ont donné à tous la faculté, la science à personne. Car aussi s'ils l'eussent faite vn bien vulgaire, & si nous estions prudens dès nostre naissance, elle perdrait ce qu'elle a en soy de meilleur, qui est de n'estre point entre les choses fortuites. Mais cela est en elle precieux & magnifique, qu'elle

n'est point accidētale, qu'on ne la demande point à autruy, & que chacū la doit à soy-mesme. Car qu'auroit-elle aussi d'admirable, si on la tenoit pour vn bien-fait, & cōme chose qui puisse estre oōtroyee? Son vray ouurage est de trouuer la verité des choses diuines & humaines: d'elle ne s'esloigne iamais la iustice, la pieté, la religion, & toute la suite des vertus qui s'entretiennent & s'enlacēt les vnes dans les autres. C'est elle qui a fait reuerer la diuinité, & aimer l'humanité, elle qui a enseigné que les Dieux estoient les vrais seigneurs & Empereurs du monde, & les hommes communs & egaux vsufructuaires. Laquelle cōmunauté a demeuré quelque temps entiere, auāt que l'auarice l'eust rōpue, & eust esté cause d'vnetres-grāde pauureté à ceux mesmes qu'elle a fait tres-riches. Car les hommes ayās voulu auoir des possessions propres & particulieres, ont cessé de posseder toutes choses ensemble: mais les premiers d'entre les mortels, & ceux qui furēt engédrez d'eux nō corrompus encore, n'auoiēt autre loy ne guide que la nature, cōmis cer-

tes à la meilleure & plus seure conduite, car elle procede de telle sorte, qu'elle soubmet tousiours les choses qu'elle soubmet tousiours les choses pires aux meilleures. Parmi les bestes les corps plus grâds ou pl<sup>r</sup> courageux, sont ceux qui marchét deuant pour la garde. Ce n'est point le pire des taureaux qui va le premier, mais celuy qui surmonté les autres de grandeur & de force. Des elephans, le plus haut meine la cōpagnie. Et entre les hommes, en lieu de force & grandeur est la preud'homme. C'est donc par l'ame qu'on esliſoit le gouuerneur, dont il aduenoit que ces hommes estoient bien-heureux, entre lesquels nul ne pouuoit estre le plus puissant, qui ne fut le meilleur. Car celuy peut autant qu'il veut, qui s'est persuadé de ne pouuoir rien que ce qu'il doit. C'est pourquoy Possidonius estime, qu'é ce siecle là qu'on nomme doré, les Royautez estoient entre les mains des sages. Ceux-cy vſoient moderément de leur autorité, & empeschoiét que les plus puissans ne fissent outrage aux plus foibles. Ils cōseilloient ou descō-

seilloiét ce qui estoit à faire, & ensei-  
gnoient quelles choses estoiet vtilles  
ou inutiles. Leur prudence preuoyoit  
que rié ne máquast à ceux qui estoiet  
sous leur garde: leur vaillâce repouf-  
soit les dangers, & leurs sujets estoiet  
ornez & enrichis par leur beneficéce:  
le commander estoit lors, non vne  
Royauté, mais vne charge. Nul n'a-  
uoit volonté d'essayer cōbien il estoit  
puissāt, à l'encōtre de ceux lesquels il  
auoit en sa puissance. Nul n'auoit ne  
sujet de faire iniure, ne courage: d'au-  
tant qu'ō obeissoit bié à celuy qui co-  
mādoit bié, & ne pouuoit-on menasser  
les desobeissās de pis que de les chas-  
ser du Royaume. Mais depuis que les  
vices furét glissez dās le cœur des hō-  
mes, & les royautez chāgez en tyran-  
nies, on cōmēça d'auoir besoin de fai-  
re des Loix, qui mesmes à leur cōmen-  
cemēt furét faites par les Sages. Solon  
qui fōda les loix de la villed'Athenes,  
est cogneu pour auoir esté vn d'entre  
les sept Sages de son siecle. Et si Ly-  
curgue eust esté de mesme temps, on  
luy eust donné la huietiésme place en  
ceste saincte & venerable compagnie.

On

On loie les loix de Zeleucus & de Charódas: lesquels tirerent le droict qu'ils establirét en la Grece Italiéne, & en la Sicile, qui estoit lors tres-florissante, nō des plaids & des audiāces, ou des cōsultations des aduocats, mais bié du saint & retiré estude des preceptes de Pythagore. Iusques icy ie suis d'accord avec Possidonius: mais q̄ les arts desquels la vie se sert pour son v-sage ordinaire, ayent esté trouuez par la Philosophie: cela ne puis-ie accorder, ny faire tāt d'hōneur à la mecanique. C'est la Philosophie dit il q̄ a enseigné les hōmes, lesquels parauāt estoiet espars, & qui n'auoiet que de la chaume pour toute couuerture, ou quelque rocher creusé, ou le pied de quelq̄ arbre pourry, de faire des toiets & bastir des maisōs: car quāt à moy, ie iuge qu'elle n'a nō plus inuēté la structure des estages s'esleuās les vns sur les autres, q̄ les reseruoirs à poissons, bastis & fermez à ceste fin seulemēt: q̄ la gueule ne courust point de fortune pour la tempeste, & qu'ores q̄ la tourmēte fut grāde, la gourmādise eust sa bonasse & les ports affeurez, dans les-

quels elle sint en mue, des poissons distinguez & separez par barrieres. Serroit-il d'õc possible que la Philosophie nous eust aussi appris l'vsage de la clef & de la serrure, & toute autre pareille chose, qui se pourroit nommer vn signe fait à l'auarice? Serroit-ce biẽ elle, qui auroit esleu & suspendu les toicts des maisons, avec si grãd peril de ceux qui y habitent? Sembloit-il ne suffire pas, d'auoir sa couuerture par rencontre, & trouuer par tout vn naturel reposoir sans art & sans peine? Croy moy, le sieclẽ heureux estoit auant les architectes: escarter & sier le bois, & assuieter sa main à la polisseure, sont choses nees avec le luxe.

*Les premiers hommes ne couppoient le bois qu'avec le coing.*

Car lors on ne pensoit point encor à bastir des salles & galeries, à faire festins, & les charretes ne faisoient point retentir le paué, chargees de sapin pour faire ces lambrisseures, dont la doreure peze plus que le bois mesme. Deux fourches portoient toute la maison, sur lesquelles on entassoit des branches & des fueilles, qui disposees  
en

en pente donnoient cours aux eaux pour grandes qu'elles tombassent. Sous tels toicts que cela, logeoiet les hommes du premier siecle, mais y logeoient en assurance. La chaume a esté la couuerture des hōmes libres: car sous l'or & le marbre habite la seruitude. En ce aussi ne suis-ie pas de mesme aduis que Possidonius, qui estime que les sages ont esté les inuen-teurs de tous les outils & ferremens des artisans: aussi tost pourroit-il dire que par les sages

*A esté inuenté de prendre les bestes au  
piege, & de les tromper avec la glu, &  
d'encendre les grandes forests de plu-  
sieurs lesses de leuriers:*

Car telles inuētions sont bien effects de la sagacité de l'homme, mais non pas de la sagesse. Je ne luy accorde pas aussi que les Sages ayent les premiers descouuert ces metaux, le fer & l'airain, pour auoir veu quelques veines fondués au dessus de la terre qui auoit esté eschauffée, par l'embrasemēt des forests: telles choses s'inuentent par ceux qui les recherchent. Ny pareille-ment ceste question ne me semble

point estre si subtile comme il a fait: à sçauoir si le maillet a esté en vsage auant la tenaille. L'vn & l'autre a esté inuenté par quelque esprit aigu & exercité, plus que grád & esleué, cōme a esté aussi toute autre chose pour laquelle chercher il se faut courber, & regarder en terre. Il a tousiours fort peu fallu au sage pour son viure, & en ce siecle mesme tout ce qu'il demande, est d'estre le plus qu'il pourra deliure. Comment, ie te prie, peuuent compatir ces deux choses ensemble, d'admirer Diogenes, & Dedalus? Lequel des deux prédrois-tu pour sage, celuy qui a inuété la sie, ou celuy qui se plia & coucha dans vn tonneau, & qui ayant veu vn enfant qui beuuoit dás le creux de sa main, ietta la coupe qu'il auoit dans sa befface en se blasmant ainsi soy-mesme: Combien de réps, sot q̄ ie suis, ay-ie eu vne charge superfluë & importune? Auioird'huy, lequel te semble plus sage, celuy qui a inuété cōment avec deux canaux cachez dás terre, on fait represéter l'arc en Ciel, qui retire les eaux, ou les fait aller par les iardins à sa poste, qui a fait  
le

le lambris des sales, tournās & mobiles : de telle sorte que coup sur coup vne face succede à l'autre, & à mesure qu'on change de mets à table, en mesme téps le toit change de forme: ou celuy qui mōstre aux autres & à soy-mesme, comment la nature ne nous a rien ordōné de rigoureux & difficile: que sans tailleur de marbre no<sup>9</sup> pouuons estre logez, vestus sans le commerce des estrangers, & pourueuz de tout ce qui est necessaire pour nostre vsage, si nous nous voulons cōtenter de ce que nature a mis en sa surface: Ausquelles choses, si l'hōme veut prester l'aureille, il sçaura qu'autāt inutile luy est le cuisinier que le gédarme. Ceux-là certes ont esté sages, ou à tout le moins fort approchans, d'estre sages qui pour l'ētretienemēt du corps n'ont eu besoin q̄ de fort peu de choses. Il ne faut auoir q̄ biē peu de soin, pour les choses necessaires: ce sont les delices, pour lesquelles on traueille. Tu n'as q̄ faire d'artisa si tu veux suivre la nature. Elle n'a point voulu q̄ nostre viure no<sup>9</sup> fut penible: ains no<sup>9</sup> a suffisamment garnis, pour tout ce à

quoy elle nous a voulu cōtraindre. Si le froid est intolérable à vn corps nud, les peaux des bestes sauvages & des autres animaux, ne suffisent-elles pas pour no<sup>r</sup> en deffēdre? Se trouue-il pas des peuples, qui se couvrēt d'escorces d'arbres? Les plumes des oiseaux ne seruent-elles point à faire des robes? Encor auourd'huy vne grande partie des Scythes sōt vestus de peaux de renards & de souris, qui sont douces & maniables, & avec cela impenetrables au vēt & à la pluye. L'ancienneté n'a-elle point fait plusieurs cachettes en certains rochers, lesquels ouuerts ou par l'iniure du tēps, ou quelque autre accidēt, sont deuenus cōme cauernes? N'a-il pas esté aisé de façōner vn pieu, l'enduire de boüe, & puis couvrir le dessus de chaume, & autres choses chāpestres pour passer sans incōmodité, la rigueur des pl<sup>9</sup> grādes froidures? Mais pour repousser les ardeurs de l'esté, il est besoin de quelque ombre espesse. Et quoy? Certains peuples d'Afrique, ne se retirent-ils pas dans des loges qu'ils font sous terre n'ayās autre couuerture assez solide contre les ardeurs

ardeurs du Soleil, que la terre aride de sa chaleur mesme? La nature ne no<sup>9</sup> a point esté si ennemie, qu'ayant rédu aisé à tous les autres animaux, le passage de ceste vie, elle aye voulu que l'hôme seul ne peut viure sans tant de sortes d'artifices: Rié de tout cela, ne nous a esté cōmandé par elle: Elle ne no<sup>9</sup> fait rié chercher avec trauail pour l'entretien de nostre vie, ains dés que nous sommes nez, nous dōne libéralement les prests & munitions d'icelle. Nous mesme nous faisons toutes choses difficiles, par le desdain des faciles. Les toicts, les couuertes, les vestemens du corps, & les viandes qui nous donnent à ceste heure beaucoup d'affaires, se presentoyét d'eux-mesmes gratuitement, ou se pouoyent auoir sans grâde peine: car ce q<sup>l</sup> la nécessité requeroit, estoit le limite de toutes choses: la grâdeur & multitude de noz inuétions, est ce qui les a fait cheres & desirables: la nature ayât de quoy fournir de tout ce qu'elle demâde, le luxe s'est departy d'elle, & se suscite tous les iours soy-mesme, & par tât de siecles ne cesse de croistre,

appli

applicât son esprit à faire valoir les vices. Premièrement il fit conuoiter les choses superflues, & depuis les cōtraire: & finalement a rendu l'ame suiue & obeyssante aux affections corporelles. Car to<sup>9</sup> ces mestiers apres lesquels les villes se voyēt embesongnees, font seulement les affaires du corps, auquel anciēnemēt toutes choses estoÿēt départies comme à vn seruiteur, à ceste heure toutes sont apprestees pour luy, cōme pour le maistre. De là sont venues les boutiques des teinturiers & des orfeures, de là les parfumeurs & les baladins, qui apprennēt des mouemens mesurez à la mollesse, & mōstrēt à chāter d'vne voix rōpue & effeminee. De ce tēps fut bānie la modestie naturelle, qui estaignoit to<sup>9</sup> desirs par le secours necessaire. Mes huy de ne vouloir q̄ ce qui suffit, c'est rusticité & misere. Tu ne croiras pas, ô Lucilius, cōbiē la douceur des belles paroles a pouuoir de faire errer mesmes les plus grāds hōmes. Voila, Posidonius, vn de ceux, à mō aduis, à qui la Philosophie doit autāt, lequel pendāt qu'il se plaist à descrire par le me-

nu comment la toile se fait, s'est laissé aller iusques à dire que le mestier du tisserand a esté trouué par les Sages, ne se souuenant pas que depuis on a trouué vne façon de la faire, encore plus subtile. Et qu'eust-il peu dire s'il eust veu nos toiles de ce temps, dont on fait des robes pour ne rien cacher, & desquelles ce n'est pas seulement le corps qui n'en est point voilé, mais ny la honte mesme? De là il passe aux laboureaux, & ne décrit pas avec moins de faconde cōment on laboure & sillōne la terre par deux fois avec le soc, afin qu'elle s'ouure plus aisément aux racines. Puis comment on iette les semences, & on arrache les herbes avec les mains, à ce q̄ rien de sauuage, qui puisse tuer l'espy, n'y suruienne. Il dit pareillement que c'est vne inuention des Sages: cōme si encore auiourd'hui plusieurs laboureaux n'inuentent pas quelques façons nouvelles pour augmenter la fertilité de la terre. D'auātage, il ne se contente pas de ces arts dont nous auons cy dessus parlé, mais enuoye, par maniere de dire, le Sage iusques dās le moulin, nous deduisant  
com

comment par l'imitation de la nature il a commencé de faire le pain. Les dents, dit-il, s'entre-rencontrans rompent par leur dureté, la viande receuë dans la bouche, & tout ce qui en tombe est renuoyé par la langue aux dents mesmes, & se destrépe par la saluë, afin de pouuoir plus aisémēt passer par le gosier. Quand il est paruenü iusqu'au vêtre il se cuit par la chaleur de l'estomac, & se conuertist en nourriture. Quelqu'vn ayāt suiuy cest exéple, mit deux pierres aspres & dures l'vne sur l'autre, à la similtud e des dents, desquelles vne partie immobile attend le mouuement de l'autre. Par l'attritiō de ces pierres le grain est rōpu, & en fin broyé & reduit en poudre. Apres il ietta de l'eau sur ceste farine, & par assidu pestrissemēt fit tant qu'il forma vn pain, que premieremēt on fit cuire aux cendres chaudes dans vn por de terre : finalement furent inuentez les fours & autres tels artifices, afin que leur ferueur seruit à ceste industrie. A peu a-il tenu qu'il n'aye encorē dit q̄ l'art du rauaudeur a esté trouué par les sages. Certes. c'est biē du discours que  
toutes

toutes ces inuentions sont procedees, mais non pas du paffait discours. Ce font bien inuentions de l'hōme, mais non pas du sage, non plus que les barques avec lesquelles nous passons les riuieres, & nauigeōs dans la mer, ayās pour cet effect façonné des voiles afin de prendre la force & roideur du vêt, & mis le gouuernail par le derriere, pour tourner çà & la le cours du nauire. Chose qui a esté prinse de l'imitatiō des poissons, lesquels sont regis de la queue, par le leger remuemēt de laquelle ils se contournent souplement de part & d'autre. De toutes ces choses, dit-il, le sage a esté l'inuēteur, mais comme estās trop basses pour les manier, il les a donnees à des ministres plus viles. l'estime, au contraire, qu'elles n'ont point d'autres auteurs, que pareils à ceux qui encor pour le iourd'huy les exercent. N'auons nous pas veu de nostre memoire sortir tout de nouueau, des inuentiōs pareilles? cōme l'usage de miroiers, dont la clarté se voit à trauers leurs couuercles: des estuues suspēduës, & des tuyaux entez dans les murailles, pour enuoyer haut

& bas

& bas vne chaleur esgale? Que diray-  
ie des marbres, par lesquels les tem-  
ples & les maisōs reluisent, & de l'ex-  
cessiue hauteur de ces colonnes arō-  
diēs & polies, qui soustiennēt des por-  
ches & des toictōs capables de plu-  
sieurs peuples? Quoy de l'abreuiation  
de l'escriture, par laquelle tout parler  
est receu sur le papier, la main accōpa-  
gnāt la celerité de la langue? Toutes  
ces innētiōs n'ōt autres autheurs que  
des coquins: la sagesse mōte biē plus  
haut que cela: elle ne s'amuse point à  
enseigner les mains, elle est la mai-  
stresse des ames. Veux-tu sçauoir ce q̄  
elle a trouuē, ce qu'elle a fait? Ce n'est  
point vn agreable geste & mouue-  
mēt du corps, ny la façō de faire sortir  
vne cōsonāce de diuers rōs par vne flu-  
ste, en laquelle l'haleine sortant de  
droit ou de costē, se forme en voix har-  
monieuse: nō les armes, nō les murail-  
les, non les guerres: ses effectōs regar-  
dēt l'vtilité, embrassent la paix, & cō-  
uient le genre humain à la concorde.  
Ce n'est point, dy-ie, vn ouurier d'ou-  
tils pour noz vsages: Qui la voudroit  
tant rabaisser que cela? C'est l'artifane  
de la

de la vie, à laquelle tous autres mestiers doiuent seruire: Car à qui la vie meisme sert, doiuent aussi seruir les ornemens de la vie. Au demeurant, elle tend à l'heureuse cōditiō, elle y conduit & y ouure le passage. Elle mōstre quelle chose est mal, & quelle le semble estre: elle descharge de vanité les entendemens, & donne vne grandeur solide: mais celle qui est enflée, & specieuse seulement de fumee, elle la reiette & desdaigne, & ne souffre point qu'on ignore la difference qui est entre les choses pleines ou bouffies. Elle donne la cognoissance de la nature du tout, & de la siēne propre: elle declare ce q̄ sont les Dieux, & quels ils sōt, quels les infernaux, les domestiques & les Genies. Que c'est q̄ sont les ames eternelles, de la seconde forme apres les Dieux, où c'est qu'elles se tiennēt, que c'est qu'elles font, qu'elles peuvent, & qu'elles veulent. Ce sont là ses premiers ordres, par lesquels, non les ceremonies de quelque prouince, mais ce grand tēple de tous les Dieux le ciel, est ouuert à tous hommes: duquel elle donne à regarder les vrais

simulachres, & les vrayes faces : car pour si grâds spectacles la veüe de foy seroit trop debile. De là elle reuient aux principes des choses, & l'eternel entendement qui est dans le tout, & la force de toutes les semences, dont chaque chose est si proprement figuree, puis elle commence à traiter de l'ame ; d'où elle est, ou pour combien de temps, & en combien de membres diuisee. Apres, elle enseigne de discerner les doutes & ambiguites qui sont en la mort & en la vie. Car en l'vne & en l'autre, le faux est meslé avec le veritable. Elle ne s'est doncques retiree de ces autres artifices, comme il semble à Possidonius, mais plustost iamais elle ne s'y est appliquee : car le Sage n'eust oncques estimé vne chose digne qu'il l'eust inuentee, laquelle il n'eust point iugé digne d'estre tousiours pratiquee. Ce qu'il eust deu aussi tost laisser, il n'eust pas cōmencé de l'entreprendre. Anacarsis, dit-il, a inuenté la roüe du potier, par le tour de laquelle sont formez les vaisseaux de terre. Et pource qu'on trouue la roüe du potier dans Homere, il aime mieux  
dire

dire que les vers sont faux, q̄ la fable. Quand est de moy, ie ne veux point debatre, si Anacarsis a esté autheur de telle chose ou non: & s'il a esté, i'aduoüe certes qu'vn sage l'a inuentee, mais non pas cōme sage: car les sages peuuēt faire beaucoup de choses, cōme estā, hōmes, & nō pourtāt en qualité de sages. Presupposé qu'vn sage soit bō coureur, s'il surpasse les autres en la course, ce ne sera pas par ceste partie dont il est sage, mais par celle dōt il est leger & vifte. Je desireroy pouuoir mōstrer à Possidonius vn verrier qui avec vne halenee, forme le verre en plus de façōs, q̄ la plus diligente main du mōde ne sçauroit faire. Or ces choses ont esté trouuees: depuis q̄ nous auōs cessé d'auoir des sages. On tient, dit-il, que Democritus a inuēté la façōn de faire des voutes, & que les pierres panchantes peu à peu par leur courbemēt, se liassent à celles du milieu: ce q̄ ie dirois volōriers estre faux: car il est necessaire qu'auāt Democritus il y eust des pōts & des portes, dont les linteaux sont ordinairement voutez. Le mesme Democritus a  
aussi

aussi inuenté le moyen de resoudre & mollifier l'yuoire, & de conuertir par le feu le cristal en emeraude, duquel artifice on se sert encor pour le iourd'huy, pour colorer plusieurs pierres. Je dy donc que bien que telles industries ayent esté inuētees par le sage, il ne les a point toutefois inuentees, entāt que sage: car il fait plusieurs autres choses, que les plus ignorās font aussi bien que luy, ou mieux, & avec plus de dexterité. Veux-tu donc sçauoir quelles sont ses inuentiōs, & que c'est qu'il a produit en lumiere? Il a premieremēt descouuert la vraye nature, laquelle il n'a point ainsi que les autres animaux suiuiue avec les yeux, lesquels sont foibles & tardifs pour les choses diuines. Apres il a ordonné la loy & reigle de la vie, qu'il a formee sur les choses vniuerselles: & n'a pas enseigné seulemēt de cognoistre, mais encor de suiure les Dieux, & de receuoir les accidēs, nō d'autre façon que les commandemens mesmes. Il a examiné les opiniōs fausses, & d'une iuste balāce a mesuré de quel pois estoit chaque chose. Il a condamné les  
volu

voluptez meſſees avec la repentãce, il a embrasſé ces biens qui ſont en tout temps agreables, & a fait voir à tout le monde que celuy eſtoit tres-heureux, qui n'a point beſoin de felicité, & tres-puiſſant qui ſe tient ſoy-mesme en ſa puiſſance. Mais ie ne parle pas de ceſte Philoſophie, qui met hors de ſa patrie le Citoyen; hors du monde les Dieux, & qui dõne la vertu à la volupté: ains de celle-là qui n'eſtime point qu'il y aye d'autre bien, que ce qui eſt hõneſte: laquelle ne peut eſtre oſtee par les preſens, ne des hõmes ne de la fortune: de laquelle le ſeul prix eſt, de ne pouuoir eſtre prinſe par prix quelcõque. Ie ne croy pas que ceſte Philoſophie fut en ce ſiecle rude & innocēt, auquel il n'y auoit point encore d'artifices, & que les hõmes apprenoyent ſeulement par l'vſage, ce qui leur eſtoit vtile: comme auſſi auāt ceſt aage heureux, auquel la nature expoſoit indifferemment en public ſes liberalitez à iouyr, auāt que le luxe & l'auarice euſt diffocié les mortels, & que de la communauté ils fuſſent accour<sup>9</sup> à la rapine, ces ſages n'eſtoyent point: bié que  
natu

naturellement tous fissent choses pareilles à celles que les sages disent deuoit estre faites: Certes on ne pourroit tant louer & admirer nul autre estat du genre humain: & si Dieu permettoit à quelqu'un d'ordonner des choses de la terre, & former les mœurs des hommes, rien ne luy pourroit plus agréer, que ce qu'on dit auoir esté parmy ces premiers peuples, du temps desquels,

*Nuls laboureurs ne cultiuoyent la terre,*

*Le champ n'estoit point party ne limité.*

*Chacun prenoit par tout ce dont il auoit besoin,*

*Et la terre portoit toutes choses avec plus d'abondance, quand elle n'estoit sollicitée de personne.*

Qui pouuoit-il auoir de plus heureux que ces hommes-là? Ils iouyffoyét en société des bien-faits de la nature, laquelle suffisoit à l'étretien & cōseruation de tous, comme mere commune: & la possession estoit tranquille & asseuree des richesses publiques. Ne les pouuoit-on pas appeller tres-cōtens & tres-riches, entre lesquels on n'eust sceu trouuer vn pauvre? L'auarice

rice s'est iettée au milieu du bon ordre, laquelle ayāt voulu mettre quelque chose à part, & le conuertir à son vsage, s'est rendue estragere au total, & de l'infiny estant reduite au peu, a introduit la pauureté, & en conuoyāt plusieurs choses, les a perdues toutes. Et quand biē elle voudroit recourir & reparer la perte qu'elle a faite, & qu'elle adiousteroit possession à possession, qu'elle chasserait son voisin, ou par argēt ou par force, qu'elle estēdroit ses terres au iuste espace d'une Prouince, & qu'elle nōmeroit heritage, la longue peregrination qu'elle feroit sur son propre: nulle propagation de limites, ne la remettra iamais là d'où elle est partie. Car apres que nous aurons fait toutes choses, il sera bien vray que nous possederōs beaucoup, mais auant tout l'vniuers estoit nostre domaine: La terre non cultiuee estoit plus fertile, & prodigue pour l'vsage des peuples non auares. Tout ce q̄ la nature produisoit, ce n'estoit pas plus de plaisir de l'auoir trouuē, que l'ayāt trouuē le cōmuniquer aux autres. Riē ne pouuoit estre ne super-

flu ne defu&ueux à personne: Toutes choses estoy&et diuif&ees entre gens qui estoy&ent de bon accord & correspon-dance. Encore le plus puissant n'auoit mis la main sur le plus foible, encore l'auaricieux en fais&ant des cachots pour soy, n'auoit ost&e à vn autre la fruition des choses necessaires: C'estoy&et choses pareilles, le soin de son c&opagnon & de soy-m&esme. Les armes cessoy&et, & les mains non teintes & souillees du sang humain, n'exer&coy&et leur haine que contre les bestes. Ces h&omes là, que quelque forest espaisse deffen-doit du Soleil, qui viuo-y&et sous les rameaux, & autre telle vile couuerture, pour se sauuer de l'Hyuer, ou de la pluye, passoy&et les nuit&es tranquilles, & vuides de soup&çon & de crainte. La sollicitude nous agite & nous harcele dans nostre pourpre, & la terre quelque dure qu'elle soit, leur donnoit vn s&ommeil doux & agreable. Ils n'auoy&et point au des&us de leurs testes des poul-tres ouurees en taille ou en sculpture, mais les corps celestes rouloy&ent par dessus dormans en la c&apagne: & pour insigne spectacle des nuit&es, le Ciel alloit

alloit cōme en tōbant, & cōduisoit vn si grand œuure avec silence. Tant de nuit q̄ de iour ils auoyent la veüe de ceste maison si haute & si splendide. Cōbié auoyēt-ils de plaisir en regardāt les signes, dōt les vns estoyēt par le mouuement du Ciel, soustraits à la veüe, & d'autre costé, les autres commēçoyēt à naistre? Qui ne s'esioüyroit entre des miracles si frequēs, & espars en si grand espace? Mais vous autres trēblez de peur au moindre bruit que vos plāchers facent, & entre vos lambris peints & dorez, si quelque chose a craqué, vous vous mettez soudainemēt en fuite. Quāt à eux, ils n'auoyēt point de maisons qui eussent la grandeur & ressemblāce de villes, mais vn air libre & ouuert, vne ombre legere de quelque rocher, ou de quelque arbre, l'eau claire & viue de quelque fontaine, des ruisseaux nō cōduits par la force ou artifice, mais coulans de leur cours naturel, des prez beaux sās appareil ne industrie, & entre toutes ces choses, quelque petite loge champestre, bastie & façonnee d'vne main rustique, estoyēt les ornemēs de leur

demeute, conformes à leur condition & nature, où ils habitoient, sans rien craindre d'une telle maison, ne pour elle: Là où aujourdhuy de nos toicts mesmes, nous vient vne grãde partie de nostre crainte. Bien que toutesfois leur vie fut tres-belle, & tres-innocente, si n'estoyent-ils point ce que nous appellons sages, qui est le nom qu'aujourdhuy on attribue à la plus digne & excellente œuvre de la vie. Nõ que ie vueille nier, qu'il n'y aye eu entre eux des homes de haut entedement, & qui faisoyēt cognoistre qu'ils sortoyēt par maniere de dire, frais emolus de la main des Dieux: comme il ne faut point douter que le monde en sa ieunesse, n'aye p̄duit les choses meilleures: mais ils n'auoyent pas cõmunelement les esprits du tout si parfaits & accõplis, cõme ils auoyent le naturel fort & duranç à la peine. Car aussi n'est-ce point la nature qui donne la vertu. C'est par art qu'on deũent home de bien: Vray est qu'ils ne cherchoyent ne l'or ne l'argẽt, ne les pierres precieuses dans les entrailles de la terre, & qu'ilss'abstenoyēt du meur-

tre

tre mesme des animaux muets & desraisonnables, tant s'en falloit que, cōme auourd'huy, l'hōme voulut faire mourir l'hōme, sans subiect de haine ou de crainte, mais seulement pour spectacle. Leurs robes n'estoyent point enrichies de broderie : l'or n'estoit point encor tissu, ne seulement tiré hors la miniere. Mais quoy? Ils estoyēt seulement innocés par ignorance. Or il y a bien à dire entre ne vouloir pas faillir, ou ne sçauoir pas. La iustice leur manquoit & la prudēce, & la tēperance & la vaillance : mais leur vie agreste & grossiere faisoit que leurs actiōs auoyēt de la cōformité à toutes ces vertus. Car quāt à la vertu, elle ne se voit point qu'en vne ame instituee & disciplinee, & qui l'a acquise par vne exercitation assiduele: Nostre essence est bien apte à l'acquérir, mais nous naissons sans elle, & aux meilleures natures du mōde, auāt l'institutiō, est bien la matiere de la vertu, mais non pas la vertu mesme. A Dieu.

## EPISTRE CV.

**I**E me suis retiré en mon Nométan, pour fuir, non comme tu pourrois

penſer, la ville, mais bien la fièvre, & meſme ſi prochaine, que ie cōmēçoy deſia d'en ſentir l'accez. Ie cōmanday dōc qu'on m'appreſtaſt mon coche: & ma femme Pauline taſchoit de me diuertir de ceſte entreprinſe: car le medecin iugeoit par le battemēt de mō poux, incertain & hors de ſa meſure naturelle, q̄ i'auoy quelque ombrage & cōmencemēt de fièvre: i'auoy cela en la memoire & en la bouche, que Gallion ayant en Achaye ſenty quelque parcil friffon, monta tout ſoudain en vn nauire, diſant que c'eſtoit vne fièvre du lieu & non du corps: & faiſoy ce cōte à ma femme, ſur le poinct qu'elle me recommandoit tres-affectueuſement ma ſanté: car il faut que tu entendes, que ſon ame tourne aucunemēt dans la mienne: & partant ie preu plus volontiers le ſoin de ma perſonne, à fin de conſeruer la ſanté de la ſienne: D'où il ſe fait, que bien que ma vieilleſſe m'aye rendu hardy, & courageux en beaucoup de choſes, ie pers toutesfois à ſon occaſion ce bien-fait & commodité de mō aage. Ie me repreſente que dās ce vieillard  
il y

il y a quelque ieune personne, qu'il faut contregarder & sauuer. Ne pouuant d'oc obtenir d'elle, qu'elle m'aime plus courageusemēt, elle obtient de moy que ie me contregarde plus soigneusement. Car il est raisonnable de cōplaire aux hōnestes affectiōs de ses amis, & bien que les causes soyent presentes, on doit reuoquer en faueur des siēs, le dessein qu'on a fait de mourir, voire retenir la vie, quād elle seroit à deux doigts pres de son yssue. Il faut viure avec les gens de bien, nō autant qu'on l'a agreable, mais autant qu'il est expediēt & necessaire. Celuy est trop mol & delicat, qui n'estime pas tant sa femme ou son amy, que de vouloir en leur faueur alonger sa vie, & qui s'obstine de mourir, sans pouuoir estre flechy, ny par leur consideration, ny par leur priere. Et me semble que c'est acte d'humanité de conseruer plus exactement sa vieillesse, qui reçoit vn tres-grād & tres-agreable fruit, de la garde de soy mesme, nō troublee ne agitee d'aucune crainte, quand on pense qu'elle est à quelque vn des siēs douce, vtile & desirable.

Ce'la d'auantage a en soy vn contentement & remuneration non petite. Car y a-il rié de plus doux, que de se voir estre si cher à sa femme, que pour ce seul respect, on se soit plus cher à soy-meisme? Pauline donc me peut conter en obligation, non seulement la sollicitude pour ma santé, mais encore la miéne. Et si tu desires sçauoir cōment ceste resolutiō de m'en aller m'est reussie, ie te diray que soudain apres que ie fus sorty de la ville, & eu outrepasé ceste fumee des cuisines, qui nous font humer toutes les infectiōs qu'elles attirent, ie senty vn incroyable chāgemēt en ma dispositiō. Et cōbié estimes-tu que ie recoutray de force, désaussi tost que i'aprouchay de nos vignobles? Estant delié au pasturage, ie me repeu de ma viande, & me suis refait & chassé ceste lāgneur, de disposition ambigue & chagrineuse, & commencé de vacquer à l'estude, de toute mon ame. Vray est que le lieu n'apporte pas beaucoup de commodité à cela, si l'esprit ne se la fait soy-mesme, lequel peut bié, s'il veut, au milieu des occupatiōs trouver vne

tran

tranquille retraite: cōme au contraire il trouuera dequoy estre interrompu & enuelpé en quelque region qu'il puisse choisir, pour se sequestrer des affaires. Car on dit q̄ Socrates respōdit à quelqu'un qui se plaignoit q̄ sa peregrinatiō ne luy auoit de riē profité: le croy bien: car tu faisois ton pelerinage dās toy-mesme. O cōbiē seroit il expediēt pour plusieurs, qu'ils s'esloignassent & fouruoyassēt d'eux mesmes? Car à ceste heure ils s'agitēt, s'alterent, & s'espouuantent. Dequoy dōc peut seruir de trauerser plusieurs mers, & se pourmener de ville en ville? Si tu te veux exēpter de ce qui te traueille & persecyte, il n'est ja besoin que tu ailles ailleurs, mais il faut q̄ tu fois autre. Imagine toy que tu sois venu ou à Athens, ou à Rhodes, choisi quelque ville à ta fantasie: qu'importe il quelles coustumes ou q̄lles mœurs elle aye, si les tiens t'y accompagnēt? Tu iugeras q̄ c'est felicité d'auoir des richesses: La pauureté dōc te tourmentera, & encore ce q̄ est tresmiserable, la fausse, car biē que tu possedes beaucoup, toutesfois pource q̄ quelqu'un

aura d'auantage, tu te sembleras estre d'autât defectueux, q̄ tu seras surmōté d'vn autre. Cōstitues-tu la beatitude à auoir des honneurs? Toute dignité donques & authorité qui sera dōnee à autruy, te mettra en peine, & creueras de depit de la gloire, & reputiō qu'il pourra auoir acquise? Telle sera la furie de l'ambition, q̄ nulle ne te semblera marcher apres toy, s'il y a quelqu'vn q̄ te precede. Si tu estimes que la mort soit quelque mal, bié que elle n'en aye point d'autre, que celuy qui est deuât elle, à sçauoir la crainte, nō seulement les dāgers te tiendront en frayeur, mais encore seras-tu perpetuellemēt agité de suspiciōs vaines: car que te profitera-il de r'estre sauué de tant de villes, & au milieu des ennemis auoir trouué lieu de fuite, la paix mesme te fournira les moyēs de craindre. Tō ame possedee & atterree de la peur, ne se pourra seulemēt fier aux choses assurees, laquelle s'estant fait vne habitude de craindre sans aucune mesure ne preuoyance, se rend inhabile de pouruoir à son salut propre: car elle n'euite pas seulemēt, elle fuit.

fuit. Or en tournât le dos aux dâgers, nous leur dōnons plus de prinse: Si tu iuges la perte de quelqu'vn de ceux q̄ tu aimes estre mal, souuié-toy, qu'il y a aussi peu de fondemēt en tel regret, cōme à pleurer de ce que les fueilles tombent aux arbres, qui embellissent tes allees. Tout ce qui te plaisoit & cōtentoit, est encore en la mesme vigueur, qu'il estoit quand tu le voyois verdir. Il pourra estre qu'en vn autre iour la fortune t'en osterâ vn autre. Mais tout ainsi q̄ la perte des fueilles est legere, pource qu'elles reuiennēt, aussi est celle de ceux q̄ tu aimes & q̄ tu estimes les delices de ta vie, pource qu'encore qu'ils ne renaissent point, ils se reconurēt. Mais à l'auanture te plains-tu dequoy ils ne seront pas les mesmes qu'ils estoient. Je te dy, q̄ ne toy aussi ne seras pas le mesme q̄ tu es. Chaque iour, chaque heure te chāge: il est vray q̄ le rauissement qui est fait d'autruy, est pl<sup>9</sup> apperceuable: car celui q̄ se fait de nous-mesmes, est inconnu pource qu'il se fait à cachetes: & se peut dire q̄ les autres sont emportez, & nous sōmes insensiblement sou-

straits & desrobez à nous mesmes. Or tu n'as garde de te représenter ces choses, ny d'appliquer ces emplastres à tes playes:plustost tu prouigneras tes maux, en esperât certaines choses, & desesperât des autres. Si tu m'en crois pourtant, & si tu es sage, tu feras vn meflange de l'vn avec l'autre, en n'esperât rien sans desffiance, ny ne desesperant de rien sans esperâce. Pour retourner donc à mon propos, ie te demande, de quoy a iamais la peregrinatio de soy profité à personne? Elle n'a point moderé les voluptez, ny refrené les cōuuitises, non reprimé la cholere, non abatu les indomptables impetuosittez de l'amour. Elle n'a en fin enleué nulle tache ou imperfectiō de l'ame, elle ne luy a point donné plus de iugemēt, n'a point osté l'erreur de ses opiniōs, mais l'a seulement amusee & entretenue de quelque nouueauté: ne plus ne moins qu'vn enfant qui regarde curieusēment les choses q̄ luy sont incogneies. Au demeurât l'inconstance de l'ame, q̄ de soy est bié fort malade, est réduc plus mobile & plus inquiete, par ceste iactation & frequent  
remue

remuement de lieu en autre. D'où il aduiét que ceux qui auoyent souhaité d'estre en certains lieux, souhaitét encor d'auátage de n'y estre plus, & tout ainsi qu'oiseaux de passage s'en partét plus legeremét qu'ils n'y viennét. Je te diray donc en vn mot, qu'en voyageát tu acquerras bié la cognoissance de plusieurs peuples, tu verras des formes de mótagne toutes nouvelles, & des plaines q'aurót des estédues inusitées, des vallós arrousez d'eaux viues & nō tarissantes: Tu y pourras encor obseruer la nature de quelque fleuve: cōmét en Esté le Nil s'enfle & se desborde, comment le Tygre est soustrait à la veüe, & comme ayát couru vn lóg pays par dessous terre, il apparoist tout à coup en sa largeur entiere: ou bien cōmét Meádre, le fuyet & exercice des poètes, se plie & serpéte en plusieurs tours & retours, & cōme souuentefois approchant tout contre son canal, auant q' d'y couler il se desrobe & dōne volte: mais au reste tout cela ne te fera ne meilleur ne plus sage. Il faut dōc cōuerser avec les maistres de la Sapience, pour apprendre d'eux

d'eux les choses qu'ils ont ja trouuees, & chercher celles qui ne le sont pas encore. C'est ainsi qu'il faut reformer son ame, & d'une miserable seruitude, l'esleuer en vne belle franchise. Car tāt q̄ tu voyageras, ignorāt des choses qu'il faut fuir ou desirer, ignorāt de ce q̄ est necessaire ou superflu, de ce q̄ est iuste, & de ce q̄ est honneste, cela s'appellera fouruoyemēt & nō voyage. Tu n'auras nul secours ne cōmoditē de toutes ces courses & pōurmenades : car tu voyages avec tes cōplexions, & tes vices sont tousiours à ta suite. Et encore pleust à Dieu fussēt-ils seulemēt à ta suite: car ainsi au moins seroyēt-ils vn peu esloignez de toy, ou à cest heure tu ne les meines pas seulemēt, tu les portes: partāt ils ne cessent de t'importuner, & te dōner, quelque part que tu sois, des incōmoditez esgalemēt espineuses: nō la region, mais le medecin est requestable au malade. Si quelqu'un s'est rōpu la cuisse, ou s'est desnoüé le pied, il ne mōtera point soudain à cheual, ou sur vn nauire, mais appellera le chirurgien pour luy penser la partie

rōpue, & remettre la denouïee. Pésé-  
 rois-tu dōc qu'vne ame difformee de  
 fractures, & de distorsions se peust gue-  
 rir, pour chāger seulemēt de place? Le  
 mal est plus grād q̄ pour estre chassé  
 par vne gestation simple, le voyager  
 d'vn lieu en autre, ne fait point le me-  
 decin ne l'orateur. Cōment dōc esti-  
 merois-tu q̄ la sagesse, qui est le plus  
 haut & plus excellēt bien qui soit ot-  
 troyé aux hōmes, peut estre apprinse  
 ou recueillie sur vn grand chemin?  
 Croy moy, il n'est point de chemin q̄  
 t'exēpte des conuoitises, des frayeurs  
 & de la cholere, ou s'il y en auoit q̄l-  
 qu'vn, tous les hōmes feroient effort  
 pour y prédre place. Ces maux oppres-  
 seront aussi long tēps le voyageur par  
 mer & par terre, qu'il en portera la  
 cause & la source dās soy-mesme. Te  
 esbahis-tu q̄ pour t'estre absenté, tu  
 ne sens point d'allegeāce? Ce que tu  
 fuis est dās toy. Reforme-toy dōc, &  
 deffay-toy des choses q̄ t'acablēt: amē  
 de tes desirs, ou à tout le moins reigle  
 les à q̄lque mesure: chasse toute ma-  
 lice hors de ton ame. Si tu veux faire  
 vn plaisant & agreable voyage, pren  
 garde

garde que toute ta cōpagnie soit saine : car l'auarice se tiendra tousiours avec toy, tāt q̄ tu viuras avec vn auare & sordide : l'orgueil ne s'esloignera iamais de toy, si tu conuerfes avec vn superbe. En la frequētatiō d'vn bourreau ne te persuades point q̄ la cruauté t'abandōne : la sociēté des aduultes allumera tes passions amoureuses : si tu veux te despoüiller du vice, tien toy loïn des exemples du vice. Or ie t'auise que le desbauché, l'auaricieux, le cruel & le frauduleux, quite nuyroyēt beaucoup s'ils se tenoyent pres de toy, sont dans toy mesme. Change d'oc de main, & accointe-toy de ceux qui sont de meilleure vie. Vy avec les Catōs, ou avec Lælie, ou avec Tuberon : ou, si tu aimes mieux viure avec les Grecs, cōuerse avec Zenō, & avec Socrate : l'vn t'enseignera de mourir, s'il en est besoin, l'autre auant mesme qu'il en soit besoin. Domestique toy avec Chrysippe & Possidonie, ils te dōnerōt la cognoissance des choses diuines & humaines. Ceux-là t'ordonneront de mettre la main à la besogne, & non seulement pour bien & ex-  
qui

quifement parler, & ietter des paroles choisies, pour l'oblectation de ceux qui escoutét; mais d'endurcir tō ame, & la releuer cōtre les tourmens & les menaces. Car en ceste vie trouble & flottate, il n'y a que ce seul port: mespriser les choses accidētales, estre ferme, & monstret le deuant à tous les traictz de la fortune, sans se cacher, & sans coniller en façon quelconque: la nature nous a creez pour estre magnanimes. Et tout ainsi qu'elle a fait les vns des animaux farouches, les autres cauts & frauduleux, & les autres timides: aussi nous a elle dōné vn-cœur & vne ame esleuee, qui cherche où l'on pourra non seurement, mais honnestement viure, semblable au Ciel, qu'elle ensuit & imite, autāt qu'il est possible à sa cōditiō humaine & mortelle. Elle se presente & se resiouyt d'estre regardée & louée, maistresse & emperiere de toutes choses, de laq̄lle il n'y a riē q̄ puisse faire abaïsser la virilité, riē q̄ luy soit ou sēble estre insupportable.

*La mort & le travail, figures hideuses à voir, & espouuantables*

Ne sont, si tu les peux regarder d'vn  
œil

œil afferé & ferme, & qui passe & penetre à trauers les tenebres. Plusieurs choses nous font peur de nuict, desquelles le iour on se mocque. Virgile a tresbien dit:

*La mort & le traual, figures hideuses à voir & espouventables.*

Il n'a pas dit qu'elles le fussent par effect, mais de semblant & de veüe, c'est à dire qu'elles ne le sont pas, mais le semblēt estre. Car qui a-il en elles de tant redoutable cōme l'a diuulgé la renommee? Qui a-il, ô Lucili<sup>9</sup>, pourquoy l'hōme doïue craindre la mort? & le traual, celuy qui a de la virilité? Or à tous coups ie rencontre de ces hōmes, qui estiment que rien ne peut estre fait de tout ce qu'ils ne peuēt faire, & disent que nos propos vont plus haut q̄ ne pent souffrir la nature humaine. Mais cōbien ay-ie meilleure opiniō d'eux qu'eux mesmes? Car ie dy qu'ils peuuent accomplir toutes ces choses: mais qu'ils ne veulent pas. Qui est-ce qui les a iamais voulu essayer, à qui elles n'ayent en l'action mesme séblé plus faciles qu'ils ne les auoit conceües? Ce n'est pas pource  
qu'elles

qu'elles sont difficiles, que nous n'osons pas les entreprendre, mais plustost pource que nous n'osons pas les entreprendre, elles sont difficiles. Toutes-fois s'ils en veulēt des exēples, qu'ils regardēt Socrates, veillard, caduc, & ayant ja, cōme on dit, vn pied dans la fosse, que la fortune a porté & trainé, par toutes les choses aspres & mal-ai-ées, combatu de la faim & de la pau-ureré, q̄ les charges domestiques rendoyēt plus insupportable, & des tra-uaux qu'il a supportez mesmes militai-res, par lesquels il a mis sur les chāps, des armes entieres: & entre iceux en-core faut-il conter sã femme fiere, & du tout contraire à ses mœurs, & qui auoit vne licence & desbordemēt de langue inexpugnable, & ses enfans mal creez & indociles, plus sembla-bles à la mere qu'au pere. Toute sa vie s'est passēe, ou en guerre, ou en tyrā-nie, ou en liberté plus cruelle que les tyrans & que la guerre. L'espace de vingtsept ans il fallut cōbātte la red-dition de la ville d'Athenes, à la dis-cretion des trente tyrans, sur la fin de la guerre desquels, la pluspart luy estoient

estoyët ennemis mortels & capitaux. Il fut accusé deuant des Iuges, qui luy estoient parties. On luy obiecta qu'il mesprisoit la religion, & corrópoit la ieunesse, laquelle on luy reprochoit qu'il suscitoit contre les Dieux, cõtre les peres, & la chose publique. La prison & le venin apres tout. Mais il s'en faut tant que toutes ces choses fissent chäger le courage de Socrates, qu'elles ne firent pas seulement changer la couleur de son visage. Il a conserué iusques à l'extremité de sa vie., ceste louïage singuliere & admirable, q̄ nul n'a iamais veu Socrates, ne plus resiouy, ne pl<sup>9</sup> attristé vne fois q̄ l'autre, ayât tousiours esté egal à soy-mesme, en vne si grande inegalité de fortune. Veux-tu encore vne autre exemple? Pré le ieune Catõ, q̄ la fortune a traité avec plus d'opiniastrété, & avec pl<sup>9</sup> de cholere. Car s'estant en tous endroits opposee à ses desseins, il a toutefois fait paroistre, q̄ l'hõme d'hõneur peut viure malgré elle, & mourir malgré elle. En tout son aage il n'a veu autre chose q̄ guerres ciuiles, ou pour le moins les cõmencemés & achemi-

nemens

nemés d'icelles. Et peut-on dire qu'il n'a pas moins q̄ Socrates, vescu en set uitude, si d'auēture on ne vouloit dire, qu'en la cōpaignie de Cn. Pōpee, Cesar & Crassus, il aye ioiuy de la liberté. Parmy toutesfois les chāgemēs si frequēs de la chose publique, nul n'a iamais veu de changemēt en Caton, ains il s'est en tout estat & condition, porté tousiours d'vne mesme sorte. En l'octroy des dignitez, au refus, aux calōnies & aux honneurs, aux assemblees de ville, en la guerre, en la mort, finalement en ceste generale frayeur & trēblement de la chose publique, Cesar estant d'vn costé avec dix legions tres-belliqueuses, & Pompee de l'autre, avec toutes les forces des nations estrāgeres, il se mōstra seul, assez ferme cōtre toutes choses: & les aucuns enclinans à Cesar, & les autres à Pōpee, vn seul Catō fit qu'il y eust quelque bāde pour soy & la chose publique. Si tu te veux représenter l'estat de ce temps-là, tu verras le menu peuple desirieux de nouuelletez d'vne part, & de l'autre les riches & puissans, & l'ordre des Chēualiers, & tout

ce qui estoit de bõ & signalé en Rome, Caton & la chose publique laissez seuls, au milieu de ces deux partis. Tu t'esbahiras regardant,

*Atride & Priamus, & Achilles à tous les deux contraire.*

Car il reprouue les actions de l'un & de l'autre, & prononce cõtre tous les deux ceste sentence. Il dit si Cesar est victorieux, qu'il se fera mourir: & que il se bannira, si Pompee gagne. Que deuoit craindre celuy qui s'estoit ordonné à soy-mesme, ou vainqueur ou vaincu telles choses: qu'elles n'eussent peu, par les plus cruels, & passionnez ennemis estre ordõnez pires? Il mourut par sa propre ordonnãce. Tu vois donques bien que les hõmes peuuent souffrir la peine. Car allât tousiours à pied, il amena vne armee par le milieu des deserts de l'Afrique. Tu vois qu'ils peuuent endurer la soif: car cõduisant sans aucũ bagage par des montagnes, cuites par maniere de dire, & dessechees de l'ardeur du Soleil; le reste d'une armee deffaite, il a supporté le defaut de toute liqueur, sans que pour se rafraichir il aye iamais laissé

les

les armes, & si quelquefois il a rencō-  
 tré de l'eau, il n'a iamais beu qu'apres  
 tous les autres. Tu vois que l'hōneur  
 se peut mespriser & l'infamie : car au  
 mesme iour qu'on luy refusa vne di-  
 gnité, il ioua à la paume en la place  
 publique. Tu vois qu'ō peut ne crain-  
 dre point la puissance des Princes: car  
 il a prouoqué & irrité Pōpee, & Cesar  
 ensemble: à l'vn desquels nul n'osa ia-  
 mais penser de faire offence, si n'est  
 pour gagner la grace de l'autre. Tu  
 vois qu'on peut desdaigner la mort &  
 le bannissement: car il s'ordonna l'vn  
 & l'autre à soy-mesme pour refuge, &  
 viuoit cepēdāt en guerre. Nous pou-  
 uons donc auoir autant d'asleurāce &  
 de courage que luy contre telles cho-  
 ses. Vueillons seulement secoüer le  
 bast qui nous blesse. Mais il faut en  
 premier lieu chasser loia de nous les  
 voluptez : car elles nous desneruent  
 & effeminent, & requierent de nous  
 beaucoup de choses : & le beaucoup  
 il le faut requerir de la fortune.  
 Il est en second lieu necessaire de  
 mespriser les richesses : car se sont  
 les pensionnaires de la seruitude.

Quit

Quittons là l'or & l'argent, & toute autre chose qui charge les maisons heureuses. La liberté ne peut estre acquise, sans qu'elle couste, & si tu la prises beaucoup, toutes autres choses doiuent estre prisees. A Dieu.

## EPISTRE CXXI.



On Epistre s'est diuaguer par plusieurs petites demandes, mais elle s'arreste principalement en vne qu'elle desire estre resolue. A sçauoir cōmēt nous est venue la cognoissance de ce qui est bon & hōneste. Or à l'endroit d'aucuns ce sont deux choses differētes, mais parmy nous elles sont seulement diuisees. Je declareray que c'est. Aucuns estiment que ce qui est vtile soit bō, & partant ils attribuent ce nō là aux richesses, à vn cheual, au vin, & à plusieurs autres choses: à si petit pris mettent-ils le nom de bon, & tant le font-ils descendre à choses sordides. Et estiment que l'hōneste soit ce qui a en soy la reigle, & obseruation exacte du deuoir, cōme d'estre soigneux du traitement de ses pere & mere, en

en leur vieillesse , de subuenir à l'indigence de ses amis, de se porter vaillamment en vn cōbat, de donner vn iugemēt plein de moderatiō & de prudence. Or nous mettōs bien ces choses en deux , mais nous les faisons d'vn; Rien n'est bō que ce qui est hōneste: rien n'est hōneste qui ne soit bō. Veue que i'ay souuētesfois dit, quelle difference il y a entre ces choses , ie iuge estre superflu de le redire, & me contēteray, pour ce coup, d'aiouster cecy. Que rien ne nous semble estre bon, dont quelqu'vn puisse mal vser. Or tu vois qu'aucuns vsent tres-mal des richesses, de la noblesse, & des forces. Cela estant estably ie reuien à ceste heure, à ce dont tu desires que ic t'esclaircisse, cōment nous auons eu premierement la cognoissance du bon & de l'honneste. Car nature n'a peu la nous donner. Elle a bien ietté en nous quelques semēces de la science, mais non pas la science mesme. Aucūs disent q̄ ceste cognoissance nous est fortuitemēt obuēue, chose qui me semble incroyable , que quelqu'vn aye trouué inopinemēt & par rencontre,

l'image de la vertu. Or ce que nous  
pésions estre plus vray-semblable est,  
que la conference des choses souuent  
faites l'a recueillie, & que par propor  
tion & analogie nostre entendement a  
iugé ce qui estoit bon & qui estoit  
honneste. Ce mot d'analogie a esté  
mes-huy receu: pour vniuersel & cõ-  
mun à toutes l'agues, i'en vseray dõc,  
nõ cõme de receu, mais cõme d'vsité:  
& diray q̃lle est ceste analogie, Nous  
nous sommes apperceuz que le corps  
auoit sa fanté, par laquelle nous auõs  
inferé qu'il y en deuoit auoir quelque  
vne de l'ame: nous auons veu que le  
corps auoit sa force, & quât & quant  
auõs iugé q̃ l'entendement deuoit auoir  
la siene. Quelques actiõs douces & hu  
maines, quelques autres, valeureuses,  
nous ont premierement estõné, & auõs  
cõmencé de les admirer cõme parfai  
tes. S'il y auoit q̃lques imperfections  
cõuertes par la lueur de q̃lque acte  
esclatât & illustre, nous les auõs dissi  
mulees: car naturellemēt nous augmé  
tons les choses louiâbles, & n'est celuy  
qui n'aye porté au delà du vray, la re  
commâdation des choses bien faites.

Delà

De là donques nous auõs cõceu & tiré l'espece & le pourtrait du parfaite-  
 mēt bon. Fabricius refusa l'or du Roy  
 Pyrrhus, & iugea que mespriser les ri-  
 chesses royales estoit plus q̄ la royau-  
 té mesme. Et cõme le medecin qui ser-  
 uoit ce Roy, promit au mesme Fabri-  
 cius de l'empoisonner, il l'aduertist  
 de se dõner garde de la trahison qui  
 luy estoit preparee. Certes ces deux  
 effets sont procedez d'vne mesme ver-  
 tu, de ne vouloir point vaincre par le  
 poison, & n'estre point vaincu par les  
 richesses. Nous auons tous admiré la  
 valeur de ce personnage, qui ne s'est  
 point laissé fleschir, ne aux promesses  
 du Roy, ne à celles qui luy estoient  
 faires contre le Roy, constant en tous  
 exemples de vertu, & qui est tres-dif-  
 ficile, innocēt en la guerre, qui a creu  
 qu'on se deuoit abstenir de commet-  
 tre iniustice, voire à l'encontre de ses  
 ennemis, & qui en extreme pauureté,  
 de laquelle il faisoit gloire, n'a pas  
 moins seietté les thresors que l'em-  
 poisonnement de son adterlaire. Vy,  
 dit-il, par mon bien-fait, Pyrrhus, &  
 resioüy toy desormais de ce dõt tu as

esté marry iusques icy, que Fabricius est incorruptible. Horati<sup>9</sup> Cocles tint luy seul tout le pont, & cōmanda que on luy ostant par le derriere le moyen de s'en retourner, pourueu aussi qu'on ostant à l'ennemy le moyen de passer outre, soustenant tousiours la charge, iusques à ce qu'il entendit le bruit que firent les pieux par leur cheute. Ayāt donc tourné la teste, & cogneu que par son peril il auoit mis hors de danger sa patrie: Vienne, dit-il, s'il y a quelqu'un qui vueille suiure vn tel guide, & se iettant dans ce fleuue roide & impetueux la teste premiere, il n'eust pas moins de soin de sauuer ses armes que sa vie: Rapportant donc avec soy les armes victorieuses, il s'en retourna aussi entier que s'il eust passé par le pōt mesme. Cet acte, & semblables, nous ont monstré & descouuert l'image de la vertu. le ditay plus & qui semblera bien estrange: les vices nous ont quelquefois representé l'honesteté: car comme tu sçais, ils conifinent aux vertus, & y a ie ne sçay quelle semblance de bien, és mœurs perdues, & deshonestes: Ainsi le pro-  
digue

digue cõtrefait le liberal, encore qu'il  
 y aye grande difference, entre sçauoir  
 donner, ou ne sçauoir pas garder: Plu-  
 sieurs, ô Lucilius, ne donnēt pas, mais  
 versent & iettent. Or de moy ie ne  
 nomme point liberal, celuy qui est  
 courroucé contre ce qu'il possede: la  
 negligence imite la felicité, la teme-  
 rité, la vaillance: ces ressemblances là  
 nous ont rendus plus attentifs, à di-  
 stinguier les actions, qui sont bien,  
 quant à l'espece, voisines & confor-  
 mes, mais quant à l'effect, fort esloi-  
 gnees & dissemblables: Et cõme nous  
 louions & respectons ceux que quel-  
 que acte vertueux a rendu illustres,  
 aussi considerons nous & remarquõs  
 celuy à qui nous voyõs faire quelque  
 chose genereusement & de grãd cou-  
 rage: Mais si nous le voyons tousiours  
 vaillāt en la guerre, & tousiours crain-  
 tif & timide en vne cour: ou suppor-  
 tant courageusement la pauureté, &  
 laschemēt l'infamie, nous louions l'a-  
 ction & mesprisons l'hõme: Nous en  
 verrons vn autre qui sera gratieux  
 enuers ses amis, & moderé enuers ses  
 ennemis, qui se cõportera saintement

& religieusement, en toute sorte d'affaires, auquel pour les choses qu'il faudra supporter ny ne manquera point la patience, ny pour celles qu'il faudra negocier, la prudence: qui où il couiendra donner, donnera à main pleine & ouverte, & où il sera besoin de travailler, durera constamment à la peine, releuant la foiblesse & lassitude du corps, par la roideur & fermeté de son ame. D'auantage qui sera toujours le mesme & semblable à soy, par tout le cours & actes de sa vie, non seulement homme de bien, par la resolutiō & volōté, mais encor paruenue par habitude iusques à ce point, nō de pouoir bien faire seulement, mais de ne pouoir que bien faire. Nous auons conceu qu'en celuy-là estoit la vertu parfaite, & d'icelle auons fait plusieurs parties: car nous auons iugé qu'il falloit qu'un tel homme sceust reigler les couoitisés, reprimer la crainte, pour uoir aux choses qui estoient à faire, & distribuer celles qui estoient à redre: dont nous auōs cōpris en nostre entendement la réperance, la vaillance, la prudence, la iustice, & auōs donné la  
fon

fonction à chacune. Or dés aussi tost que nous eufmes ceste premiere perception de la vertu, son ordre, sa bienfeance, sa constance: la conformité de toutes les actions, & sa grandeur s'eleuât par dessus toutes autres choses, nous l'a môstree & dōnee parfaictemēt à cognoistre. De là nous auōs apprehédé la vie heureuse, qui va tousiours d'vn train egal & tranquille: & qui toute depend de son seul arbitre. Et te diray comment cela mesmes est venu à nostre cognoissāce: Nous auōs apperceu que cet hōme parfait, & qui auoit en soy la vertu toute entiere, ne s'est iamais despité contre la fortune: iamais ne s'est attristé pour les disgraces qui luy sont aduenues, ains se estimāt citoyen & soldat en ceste malice de l'vniuers, a tousiours porté cōme par cōmandemēt toutes coruees, & a mesprisé tous les accidens nō cōme maux, mais comme charges à luy delegues par ordonnance: Cecy a-il dit, quel qu'il soit, est de ma charge. S'il est aspre, s'il est dur, c'est là où il me faut traouiller pour le vaincre. Il a donc necessairement fallu esti-

mer celuy tres-grád, qu'on n'a iamais veu abbattre au dueil pour les aduerfitez , qui ne s'est iamais plaint de fa destinee, qui a donné à plusieurs bõne cognoissance & reputatiõ de foy, qui a esclairé comme la lumiere entre les tenebres, & qui a fait contourner vers luy les entendemens de tous hõmes, doux, gracieux, equable, & pareillemēt affecté enuers les choses diuines & humaines. On a veu q̄ celuy-là auoit vne ame parfaicte, & qu'il estoit paruenue au cõble & perfection de foy-mesme, au dessus de laquelle , il n'y a tien sauf l'entendement de Dieu, duquel vne partie est descoulee dās ceste masse mortelle , laquelle n'est iamais plus diuine , que lors qu'elle pense à sa mortalité, & recognoit que l'hõme est né à condition de laisser la vie , & que ce corps n'est point vne maison propre, mais vne hostellerie, de laquelle il faut desloger , dès aussi tost que tu te cognoistras estre ennuyeux & importun à l'hoste. Je te dy, ô Lucilius, que c'est vn tres-grand tesmoignage, qu'vn entendemēt prend son origine de plus haut , si ces choses entre lesquelles

quelles il cōuerse, luy semblent estre basses & petites, & s'il n'a point de crainte de son yssue: car celuy sçait où il doit aller, qui se resouuiet d'où il est venu: Ne voyons nous point combien d'incōmoditez nous agitent? Et combien nous accordons mal avec ce corps q nous loge? Ores le vêtre nous fait mal, ores la teste, tātost nous nous plaindrōs de l'estomah, tantost de la gorge: aucunefois les nerfs, d'autrefois les pieds nous affligēt: ce sera tantost vn deuoyemēt, tantost vn reume: quelquefois il y aura trop de sang, il n'en y aura pas quelquefois assez: de tous costez nous sommes assaillis, & de tous costez, chassez: c'est ce qui a accoustumé d'aduenir à ceux qui logent chez autruy: & toutesfois nous ausquels est escheu vn corps si pourry & debile, nous proposons vne eternité, & preoccupons autant par esperance, que l'aage de l'homme se peut estēdre, non contēs d'aucune richesse, non d'aucune puissance: Que peut-il estre, de plus impudent & estourdy? Rien ne suffit aux mortels voire aux moribondes: Car tous les iours, nous

approchōs de nostre but, & n'est heu-  
re qui ne nous pousse là où nous de-  
uons faire la cheute: Regarde vn peu  
en quel auuglement nous sommes:  
ce que ie dy qui aduiēdra, se fait pre-  
sentement, & vne grande partie en est  
desia faite: car le tēps que nous auons  
vescu, & celuy qui estoit auant que  
nous vescuissions, nous est mesme cho-  
se. Ainsi nous nous abusons grande-  
ment de craindre la derniere iour-  
nee, veu que chacune de toutes les  
autres apporte autant pour nostre de-  
faillance, que celle-là: Le pas auquel  
nous defaillons, n'est pas celuy qui  
fait en nous la lassitude: mais c'est ce-  
luy qui l'a confessé: La derniere iour-  
nee paruiet à la mort, toutes les au-  
tres y viennent: celle-là nous aualle,  
mais elle ne nous deuore pas. C'est  
pourquoy vne ame haute esleuee, qui  
entend qu'elle a vne plus excellente  
nature, met peine sur toutes choses,  
de se comporter honnestement & in-  
dustrieusement en ceste demeure, &  
garnison qui luy a esté ordonnee: n'e-  
stimant pas toutesfois qu'aucune des  
choses qui sont à l'entour d'elle, soyēt  
à elle

à elle, mais vſe d'icelles, comme vn eſtranger & paſſant des choſes preſtes. Quand nous verrions en quelqu'vn vne telle conſtance, pourquoy ne dirions nous pas, que ce ſeroit vne eſpece d'vne plus qu'humaine nature? Et meſmemét ſ'il maintenoit ceste grandeur & fermeté inuariable? Car la teneur de la qualité qui eſt vraye, dure à tousiours-mais, celle qui eſt fauſſe & diſſimulee ſe chāge & ſe paſſe. Il ſ'en trouue aucuns qui ſont par fois Vatiniēs, & par fois Catons, auxquels pour quelque tēps Curius ſemblera auoir eu peu de ſeuerité, Fabricius de paureté, Tuberon de frugalité & abſtinance: d'autrefois ils defieront Crassus en richesses, Apicius à faire des feſtins, & Metānas en delices. Croy moy, la fluctuation & affriduelle iactation, entre la feinte des vertus & amour des vices, eſt indice d'vne tres-mechante ame.

*Souuent il auoit deux cens ſeruiteurs,  
Souuent dix, quelquefois des Rois & des  
Princes,*

*Ayant vn langage haut & superbe, quel-  
quefois vne table de trois pieds, & vne*

*petite saliere, & vne robe pour le defendre seulement du froid.*

*Qui eust donné à ce parsimonieux le reuenu d'une Prouince,*

*Dans cinq iours il n'eust en rien dans ses coffres.*

La plus part sont pareils à celuy que décrit en cest endroit là Horace, qui n'estoit iamais le mesme ne semblable à soy, tant il varie & diuague d'une extremité en l'autre: l'ay dit la plus part, peu s'en faut que tous ne le soyét: il n'est celuy qui ne chāge tous les iours & de vœu & de conseil. A cet heure il se veut marier, à cet heure auoir vne amie, ores il desirera d'estre Roy, ores il fera le bon valet, il s'enfle & se hausse quelquefois iusques à l'enuie, quelquefois il se r'acourcist & s'abaisse, iusques à la plus vile petitesse: ores il despand & iette ses richesses, ores il rauist celle des autres. C'est ainsi qu'un esprit imprudent se descouure d'heure à autre: il apparoit vn autre homme, & qui est encore plus vilain dissemblable à soy-mesme: Estime q̄ c'est beaucoup d'estre tousiours vn mesme hōme, mais il n'y

il n'y a que le sage qui soit tousiours vn mesme: tous tant que nous sommes autres, nous sommes tous bigarrez, & de plusieurs formes: quelque fois nous ressemblerôs frugaux & iudicieux, quelque fois vains & prodigues. Coup sur coup nous changeons de masque, & prenôs tout le contraire à celuy que nous auions premierement. Or compose toy de façon que tu te presentes tousiour tel que tu auras cômencé d'estre. Fay que tu puiffes estre loué, ou pour le moins estre recogneu: car de celuy que tu vis hier tu peux à bon droit demander auourd'huy, qui est cestui-cy? tant la mutation est grande. A Dieu.

EPI



EPISTRES CHOISIES  
ET TIREES DE SENEQUE  
Senateur Romain.

*On doit philosopher en bonnes actions &  
& integrité de vie, & non pas avec les  
paroles : & la pauvrete ne doit em-  
pescher celuy qui veut y vacquer.*

EPISTRE XX.



Si tu es en santé, & si tu te  
pense digne d'estre vn iour  
à toy, ie m'en resiouy, car ce  
me fera honneur si ie te puis  
enleuer de là où tu flotte, sans espe-  
rance aucune d'en sortir: Or ie te prie  
& admoneste, Lucile mon amy, d'en-  
fermer la philosophie au profond de  
tō cœur, & que toy mesme facespreu-  
ue de ton aduancement, non pas à di-  
re ou escrire, mais avec vne constan-  
ce d'esprit & diminution de tes affe-  
ctions. Experimente si les paroles re-  
spondent aux effects. Autre est le but  
de ceux qui declament & demandent  
l'applau

l'applaudiffemét d'une assemblée, autre de ceux qui retiennent les oreilles des ieunes hommes faineans d'une dispute diuersifiée & bien coulante: La philosophie enseigne à faire, nō à dire, & requiert cecy, que chacū viue à sa façon, pour ne rendre la vie discordante du langage: & que la vie soit en soy de mesme couleur sans aucun discord d'actions. C'est le plus grand effet, & la premiere marque de sagesse, que les actions respondēt aux paroles, & que celuy qui la suit soit tousiours à soy mesme esgal & pareil: Qui peut effectuer cela? peu de gens, Si en est-il qui le peuuent, il y a de la difficulté, aussi ne dis-ie pas que le sage marche tousiours sur vn eschelon, mais par vn mesme chemin. C'est à toy donc à prédre garde si ton accoustrement & ta maison ne sont appariez, si tu es liberal pour toy, & chiche pour les tiens: Si tu prens tes repas sobriement, & bastis magnifiquement, pren vne certaine mesure de viure, au niveau de laquelle tu puisses aligner toute ta vie. Quelques vns en leurs maisons font les reserrez, & dehors s'élargissent

gissent & mettent tout par escuelles.

Ceste difference est vn vray vice & signe d'un esprit vacillant, & qui n'a point encores de tenue. Encores faut il que ie te die d'où vient ceste inconstance & inegalité d'affaires & de conseils: c'est qu'il n'est personne, qui se propose vn but, où il veuille tendre: où s'il se l'est proposé, au lieu d'y perseverer, il passe par dessus, & non seulement il se change, mais il tourne visage & reuiet à se rouler parmy ce qu'il a mis en arriere & condamné. Doncques afin que ie laisse à part les vieilles definitions de Sapiëce, & que ie comprenne toute sorte de vie humaine, ie peux estre content de cecy. Qu'est-ce que Sapience? C'est vouloir tousiours vne mesme chose, & ne vouloir vne mesme chose: encores q'ie n'y mette ceste petite exceptiõ, que cela soit de raison que tu veux. Vne mesme chose ne peut tousiours estre plaisante à persõne, si elle n'est de raison. Doncques les hommes ne scauent ce qu'ils veulent, sinon au mesme instant qu'ils veulët: il n'y a sentëce ny arrest qui cõtraigne personne de vouloir,

loir, ou ne vouloir point cōtinuer. Le iugement de l'homme varie tous les iours, & se destourne tout au contraire de sēs deliberatiōs, & par ce moyen à beaucoup de gēs leur vie ne semble que ieu. Pursuy dōc ce que tu as cōmécé, & tu paruiendras peut estre, ou bien au cōble de tout, ou biē à ce que toy seul tiendras n'estre pasencores le comble. Mais tu me diras, que deuiendra ceste trouppes de mes amys qui me suit? Toute ceste trouppes se nourrira d'elle mesme quand tu ne seras plus pour la nourrir: ou ce que tu ne peux sçauoir par tes merites, tu le sçauras par le moyen de la pauureté. Elle retiēdra ses vrais & certains amis: & se retirera quiconque te courtoisoit non pour l'amour de toy, mais pour autre chose. Ne deuoit-ō pas aymer la pauureté, quād elle ne feroit que ce bien, qu'elle te fait cognoistre ceux q'aymēt? Helas! quād viendra le iour que persōne ne mentira pour tō hōneur? dresse dōc là tes pēsees, soignes-y, demāde le, remettant en Dieu toutes tes autres affectiōs, afin que tu sois satisfait de toy mesme & des biēs qui nais-

sent

sent de toy. Quelle felicité peut estre plus approchante de Dieu? Tien pied ferme sur choses basses de dessus lesquelles tu ne puisse tomber, & à fin que tu le faces plus volontiers, le tribut, que ie te paye de ceste Epistre, t'y seruira, lequel ie vay payer incontinét. Tu pourrois m'en sçauoir mauvais gré, mais Epicure encore ceste fois payera librement pour moy. Fay moy cest hōneur de me croire: ton discours aura plus de lustre en vne petite couchette & dessous vne robe deschiree: car non seulement ces choses basses y serōt bien exprimees: mais encores seront bien estimees. Et pour mon regard, ay-ie de ma vie autremét escouté ce que dit nostre amy Demetrie? quand ie le voy tout nud couché tant soit peu moins que dessus des paillasses: car c'est alors qu'il est, non pas instructeur, mais tesmoin de la verité. Quoy dōc? faut-il mettre à nonchalloir ses richesses que l'on a sur le sein? Pourquoi ne le fait-il? Celuy est de grand courage, qui les ayant beaucoup & long temps admirees tout à l'entour de soy, se fit de ce qu'elles

l'ont

l'ont cherché & plus volontiers es-  
 coute dire qu'elles sont à luy, qu'il ne  
 le sent. C'est vne belle chose de n'estre  
 corrompu par la fréquentation des ri-  
 chesses, & qui parmy les biés est pau-  
 ure. Je fais estat qu'il est vn grand per-  
 sonnage, mais qui n'é a point du tout,  
 vit en belle assurance. Je ne sçay, di-  
 ras-tu, comment il supportera la pau-  
 ureté s'il y est reduit: moy mesme qui  
 suis vn vray nouice d'Epicure: ne sçay  
 ie pas si ce pauvre pourra mespriser les  
 richesses, au cas qu'il y tombe. C'est  
 pourquoy en l'vn & en l'autre il faut  
 mesurer son esprit, & prédre garde si  
 cestuy-là flatte la pauureté, & si cestuy  
 cy ne flatte-les richesses, autrement c'est  
 vne legere & maigre preuue de bõne  
 volonté que la petite couchette & la  
 robe deschiree, s'il n'y a bõne appa-  
 rence que quelqu'vn les supporte, nõ  
 par necessité, mais qu'il s'y plaist: au  
 surplus c'est vne vertueuse inclina-  
 tion de ne courir apres ces choses, cõ-  
 me si elles estoient les meilleures,  
 mais de s'y preparer pour les suppor-  
 ter comme faciles. Et de fait ( Luci-  
 le mon amy ) elles sont bien faciles:

mais

mais ie te diray plus, que quand tu en approcheras: les ayant preueuës, tu les trouueras plaisantes: Car elles ont ie ne sçay quelle seureté, sans laquelle rien ne peut estre plaisant: C'est pourquoy ie me persuade certainement que les grands personnages souuent ont fait ce que ie t'ay rescrit, qu'ils ont entremis quelques iours, durant lesquels par maniere d'exercice, avec vne pauureté imaginaire, ils se sont roidis cõtre la vraye pauureté: ce qu'il faut faire d'autant plus ioyeusement que nous sommes mouillez & retraits en delices, & presupposons que toutes ces choses sont dures & difficiles. Le meilleur est d'esueiller son esprit du sommeil, le pincer, & l'aduertir que nature ne nous a laissé pour ce faire que bien peu de commodité. Il n'est homme viuant qui soit né riche: quiconque vient en vie il se doit estre contenté de laiçt, & de menus drappeaux: les Royaumes & grands estats ne nous accueillent pas de ces petits commencemens.

*Celuy*

*Celuy qui veut philosopher ne doit apprehender d'abbaisser de qualité, parce que la gloire des grands se perd, & celle qui prouient de la philosophie est perdurable.*

## EPISTRE XXI.

**E**NSE-tu auoir affaire avec ces opinions desquelles tu m'auois escrit? tu es à la verité bien empesché, tu t'affliges toy mesmes, tu ne sçay ce que tu veux, tu sçais mieux loüer que suiure l'honesteté, tu vois où est la felicité plantee, & n'oses paruenir à elle, pour sçauoir qui t'y donne empeschement, parce que tu n'y prens pas garde. Je te le diray, tu fais cas de ce que tu deuois laisser, comme de chose grande, & aussi tost que tu t'es représenté ceste seureté, en laquelle tu dois passer, la lueur de ceste vie, dont tu dois partir, t'y retiét: côme si tu auois à cheoir en quelques lieux sales & tenebreux. Tu t'abuses Lucilius, l'on môte de ceste vie à l'autre. La differencé qui est entre la splendeur & la lumiere (ayât ceste-cy origine certaine & sienne, & ceste

ceste-là reluisante à cause d'une autre) la mesme difference est entre ceste vie & l'autre: Ceste-cy parce qu'elle est battüe d'une lueur prouenante de dehors, & luy fera soudain vne ombre espaisse quiconque se mettra deuant elle: mais si ceste-là esclaire de la vraye lumiere. Les actions auxquelles tu t'appliques te feront paruenir à la grandeur & noblesse. Et à ce propos ie te raconteray vn exemple d'Epicure: comme il escriuoit vn iour à Idomenee & s'effoyoit à le ramener d'une vie pompeuse, à la gloire fidele, stable & perdurable, luy qui estoit administrateur d'une domination pour lors rigoureuse, & manioit de grâdes affaires: Si la gloire & l'honneur te chatouille (dit-il) mes Epistres te feront plus cognoistre toutes ces choses que tu courtises, & pour lesquelles tu es courtiſé: C'est à ſçauoir s'il a menty? Qui cognoistroit en ce temps Idomenee, si Epicure ne l'eust empaqueté dans ces lettres? Ces Megistans, Satrapes, & ce Roy mesme duquel Idomenee auoit son estat, sont enſeuuelis d'une longue oubliace. Les Epistres

ſtres de Ciceron ne laiſſeront perdre le nom d'Atticus, & ne luy euſſent de rien profité Agrippe ſon gendre, ny Tibere le mary de ſa petite fille, ny Druſus Ceſar ſon arriere petit fils: entre les noms de ſi grands perſonnages, il ne ſe parleroit en façon du mode de luy, n'eſtoit que Ciceron l'a mis en lumiere. Apres nous il viendra vne longue & cachee ſuite de temps: peu d'eſprits leueront la teſte, & cōme ils s'en iront vn iour dans vn meſme ſilence reſiſteront à l'oubliance, & long tēps ſe conſerueront en renommee. Cela meſme qu'à ſon amy Epicure à peu promettre, ie te le promets, Lucile, i'ay fauēur enuers la poſterité, & puis emporter avecques moy les noms qui ſeront de duree. Noſtre Virgile a promis à deux vne memoire eternelle d'eux, & la leur tient,

*Tous deux eſtes heureux ſi mes vers ont pouuoir,*

*Iour ne viendra iamais qui vous puiſſe mouuoir.*

*(le,  
Hors la courſe des ans, où voſtre gloire vo-  
Tant que ſur le rocher du ſtable. Capitoile  
La famille d'Enee en honneur s'eſtendra,  
Et*

*Et le pere Romain son Empire tiendra.*

Tous ceux que fortune aura bien aduancez, tous ceux qui auront esté les membres & parcelles de la puissance d'autruy, leur credit a monté, leur maison a esté celebre cepédant qu'ils ont vescu: leur memoire est esuanoüie incontinent apres eux. La reputation des esprits croist tousiours, & nō seulement se conserue pour eux, mais y est receu tout ce qui leur est adherāt. Et afin qu'Idomenee ne soit couché pour neant en mon Epistre, luy mesme l'acheptera du sien, de ses deniers. Epicure luy mādē ceste belle sentence, par laquelle il l'admoneste de faire riche Pithocles, d'une façon qui n'est vulgaire ny incertaine. Si voulez (dit-il) faire Pithocles bien riche, il ne faut pas amplifier son domaine, mais diminuer ses cupiditez. Ceste sentence est si facile, qu'elle n'a besoin d'estre interpretee, & si disertē qu'il ne luy faut de protocole: bien t'aduertiray-ie d'un poinct, que ne pensois estre dit cela pour les riches seulement: A quoy que tu l'appliques, c'est tout de mesme. Si tu desires

res faire Pithocles honneste homme, il ne faut pas amplifier ses honneurs: mais diminuer ses cupiditez: Si tu veux que Pithocles soit en plaisir perpetuel, il ne faut pas amplifier ses voluptez, mais diminuer ses cupiditez. Si tu veux faire vieil Pithocles, & le faire viure vne vie entiere, il ne faut amplifier ses anneés, mais diminuer ses cupiditez. Il n'est ja besoin de péser que ces propos soyent d'Epicure seulement, c'est la voix commune: ce que l'on a accoustumé de faire au Senat, mon aduis est qu'on le doit faire en la Philosophie: quand quelqu'un a dit son opinion, laquelle en partie m'a semblé bonne, le requiers qu'elle soit mise a part pour y adherer.

Je recite volontiers les bons propos d'Epicure, à fin que ie montre à ceux qui s'en appuyent, cōduits d'une folle presumption, & qui pensent en auoir vne couerture de leurs vices, qu'il faut honnestement viure en quelque lieu qu'ils se trouuent: quand ils approcheront de ces iardins, & verront l'escriteau sur la porte d'iceux.

*Toy qui arrives en ce lieu, tu y logeras biẽ,  
Icy la volupté est le souverain bien.*

L'hoste de ce logis courtois à ses hostes, & prompt à son deuoir, te fera le seruice sur la table d'vne fouiace, & te presentera de l'eau, tant que tu en auras à suffisance, & au bout de tout cela te dira: N'as-tu pas esté bien traitté? ces iardins (dy-ie) ne donnent point d'appetit: au contraire le font perdre, & à force de boire ne font deuenir la soif plus grande, mais l'appaisent avec vn remede naturel, & qui ne couste rien. Je suis enuieilly dans ceste façon de plaisir: ie discours avec toy de ces desirs qui ne reçoient consolation, auxquels il est bon de relascher quelque chose, à fin qu'ils se dissipent: car pour le regard des extraordinaires que l'on peut differer, chastier, assoupir, ie t'aduertiray d'vne chose que ce n'est pas vne volupté naturelle ny necessaire, à telle volupté tu n'es redeuable de rien: si tu y employes quelque chose, ce sera sans obligation. Le ventre n'escoute point les aduertissemens, il demande, il appelle: ce n'est pas toutesfois

vn rigoureux creancier, on l'esconduit à peu de chose, pourueu que tu luy donnes ce que tu dois, non ce que tu peux.

*Comment celuy qui a des empeschemens, se voulant mettre à philosopher, s'en doit deffaire.*

## EPISTRE XXII.

**V** vois maintenant que de toutes tes occupations bonnes en apparence & mauuaises, il t'en faut retirer : mais demandes le moyen de ce faire ? Beaucoup de choses ne se peuuent enseigner qu'en presence. Vn medecin ne peut escrire par lettre le tēps des repas & du bain, il faut taster la veine : le vieil prouerbe dit, qu'un gladiateur prend conseil sur le sable au champ du combat, le visage de son aduersaire le fait penser à quelque chose, le remuement de la main à quelque chose, & le branle & manimēt du corps à quelque chose : on peut escrire & mander ce qu'on a de coutume, ce qui fait de besoin en general, tel conseil se donne non seu-

lement aux absens, mais aussi à ceux qui naissent apres nous. Mais quand, ou comment, cela se doit faire, il n'est homme qui en donne aduis de loin, il en faut deliberer sur le lieu mesme. Or n'est-ce pas simplement le deuoir d'un qui est sur le lieu, mais d'un homme soigneux, d'auoir l'œil sur l'occasion, qui n'arreste en façõ quelcõ que: fay donc le guet sur elle: si tu la descouures, saisi-là de roideur, & de toutes tes forces, dõne ordre que tu sois deschargé de ces affaires, & qui plus est (confidere de quelle opinion ie suis.) le te cõseilleray tousiours qu'il t'est expedient de desloger de ceste vie, en la vie: mais aussi suis-ie en ceste opiniõ, qu'il faut marcher en beau chemin, tellemét que si tu as enmeslé quelque chose, tu le demesses plustost que le rompre: à la charge toutesfois que tu le rompras s'il n'y a moyen de le demesler autrement. Il n'est homme si timide qui mieux aimast estre tousiours en branle de choir, que tõber vne fois: cependant pour vider ce premier poinct, garde de t'empescher d'auantage, contéte-toy des affaires

faïres esquelles tu es descendu, ou selon ton dire, esquelles tu es tombé : il n'est pas question que tu travailles plus outre:ou bien tu n'auras plus de excuse, & donneras à cognoistre que tu n'y es pas tombé, car ce que l'on dit coustumierement est faux, ie ne puis faire autrement:ne le veux-ie pas: i'y suis cōtraint par necessité:il n'est homme qui soit contraint de suivre au galop la felicité : c'est quelque chose de s'arrester tout court, combien que du tout ce ne soit mal-fait de ne repugner ny contredire à la bonne fortune quand elle s'offre. Es tu scādalisé, si non seulement ie viens au conseil, mais encores si i'y cōue mesme ceux qui ont plus de prudence que moy, aux opinions desquels i'ay accoustumé de me rapporter, quand i'ay à donner mon aduis? l'ay leu vne epistre d'Epicure, fort à propos pour cela: elle est escrite à Idomence, lequel il prie de fuir & se haster tāt qu'il pourra, auant qu'une vinaire suruiene qui luy oste la liberté de se retirer: le mesme toutefois adiouste vn peu plus bas qu'il ne faut rien essayer que propre-

ment & en tēps & lieu on ne le puisse essayer: mais quand le tēps longuement attendu sera venu, il faut sauter dessus, dit-il. Il deffend de dormir à celuy qui songe à la fuite: & des choses les plus difficiles, il en espere vne bonne & salutaire issue, pourueu que nous gardiōs de nous precipiter auāt le tēps, & que le temps venu nous ne soyons retifs. Je pense qu'à present tu souhaitte vne sentence à la Stoique. Je n'ay que faire de craindre que personne rende telles gens atteints & conuaincus de temerité deuant toy, ils sont plus fins que vaillans: tu m'attendois peut estre à te dire cela. C'est vn deshonneur de succomber sous le faix: luitte fort & ferme avec l'estat: dōt tu feras vne fois pourueu: l'homme n'est pas fort & vaillant qui fuit le traual, mais il l'est quand le courage luy croist en la difficulté des affaires. On te dira cela, si la perseuerāce a le profit de son labour: s'il ne faut rien faire ou endurer, indigne d'vn hōme de bien, autrement il ne se brisera pas d'vn vil & honteux traual, & parmy les affaires n'inuētera des nouueaux

ueaux affaires, il ne fera pas seulement ce que tu penses qu'il pourra faire, c'est à sçauoir estant enucloppé d'affaires pleines d'ambition de Cour, qu'il en supporte tousiours les fatigues, mais quand il aura veu douloureux & incertain le gué dans lequel il s'esgayé, il retirera le pied, ne tournera le dos, ains petit à petit se retirera. Or il est bien aisé, Lucile mon amy, de se depestrer de telles occupations, si tu ne fais cas de recompense d'occupations: c'est ce qui nous arreste & retient. Quoy donc? laisseray-ie de si grandes esperâces? me deporteray-ie de serrer la moisson? n'auray-ie personne à l'entour de moy? mon carrosse sera-il tout seul? ma cour sera-elle vuide? c'est à ceste occasiõ que malgré eux les hommes s'en retirent, ils aiment la recompense des miseres & les detestent: ils se complaignent de l'ambition comme d'une amie: si vous remarquez leur affection naïfue ils ne la reiettent du tout, mais ils chicanent avec elle: reiette-moy ces gens-là qui se plaignent de ce qu'ils ont désiré, & ne font que parler de la perte

des choses dont ils ne se peuuent passer, tu trouueras qu'ils ne demandent qu'à faire vne demeure volontaire, sur ce dont ils declarent auoir miserablement beaucoup de regret: il en va de ceste façon, Lucile mon amy, la seruitude retient peu de gens, & plusieurs retiennent la seruitude, mais tu es en bonne volonté de t'en deffaire, & la liberté sans fraude, t'agree: en quoy tu demandes vn aduis, à fin que tu le puisses faire sans demeurer en soin perpetuel. Qui doute que toute la cōpagnie des Stoiques ne t'y donne la voix? tant qu'il y a de Zenons & de Chryssippes, t'induirōt à toute modestie, honnesteté, & verité. Mais si pour cela tu recule & regardes combien tu emporteras avec toy, & avec combien de facultez tu establiras ton repos: iamais tu ne sortiras. On ne scauroit nager avec la malette sur le dos: aborde à quelque meilleure vie, moyennant l'aide des Dieux, non cōme ceux auxquels ils aident, en leur donnant des aduersitez à la mode des Princes, & en s'excusant que ce qui brasse & tourmente n'est donné qu'à ceux.

ceux qui en bruslent. Le mettoy desia le cachet sur ma lettre, il a fallu que ie l'aye despliee à fin qu'elle allast à toy, avec vn petit present selon mon ordinaire, & te portast quelque dict excellent. De fortune i'en ay trouué vn, & ne puis dire lequel des deux il est plus, ou veritable, ou eloquent. De qui me diras-tu? d'Epicure, car i'enrichis encores le bagage d'autruy.

*Personne ne sort de la vie, que comme si de n'aguères il y estoit entré.*

Pren moy lequel tu voudras, vn adolescent, vn vieillard, vn de moyen aage, tu le trouueras esgalemēt craignant la mort, & ignorant de sa vie: personne n'a iamais rien de ce qui est faict: car nous transferons à l'aduenir ce qui est de nous: mais il n'est rien qui me plaise tant en ce mot, que parce que l'infance est reprochee aux vieillards. Personne (dit-il) ne sort autrement de la vie, que comme il est né: cela est faux, nous mourons plus meschans que nous ne naissons: c'est nostre faute, non celle de nature, elle a suiet de se plaindre de nous, & dire d'où vient cela? le vous ay engen-

drez sans cupiditez, sans frayeurs, sans superstition, sans desloyauté, & toutes autres pestes, sortez tels que vous estes entrez. Si quelqu'un meurt aussi assuré qu'il est né, il a goûté de la Sapience: mais à present nous tremblons quand le danger est approché, l'ame ny la couleur ne demeurent assurées, les larmes tombent qui ne feruiront de rien. Qu'est-il plus deshonnesté que de refuer sur le pas de la seureté mesme? en voicy la raison. C'est que nous sommes vuides de tous les biens, en fin desquels nous regrettons la vie: car vne seule petite partie d'icelle ne s'est cachée en no<sup>r</sup>, elle a son congé, elle est coulee, personne ne prend garde s'il vit bien, mais combien il vit, encores que tous puissent estre assurez de bien viure, & personne ne se doive promettre d'estre long temps en vie.

*Le sage doit rechercher la iouissance du  
vray plaisir, & le commun des hommes  
cherche trop tard à bien viure.*

**T**V attendras que ie t'escriue, si i'ay passé mon Hyuer doucement, lequel, à dire vray, a esté bien temperé & court: combien le Printemps est rude, le froit contre sa saison, & autres sadaises propres à ceux qui veulent du langage: mais ie t'escriray quelque chose qui puisse profiter à toy & à moy. Or que peut estre cela, sinon que ie t'admōeste d'estre sage? demandes-tu où est le fondement de cecy? ne prens point de plaisir aux vanitez: i'ay dit que c'en est le fondement, ie dis plus que c'en est le pignon. Celuy paruient au cōble de ce bien qui scait en quoy gist son plaisir, & qui n'a basty sa felicité sur la puissance d'autruy: celuy est tout en soucy & mal assleuré qui est charouillé de quelque esperāce, cōbien qu'il la tienne par la main, cōbien qu'il la prenne en lieu non difficile, cōbien que ses esperāces ne l'ayēt iamais trōpé. Sur toutes choses, Lucile mon amy, appren à te resioüyr. Tu te figures à ce coup, q̄ ie t'oste beaucoup de tes plaisirs en chassāt

de toy ce qui t'est acquis par les auantures, en te conseillant de mettre en arriere tes esperances, qui te sont autant de mignonnes & douces recreations: c'est bien au contraire, ie ne veux pas que tu sois tant soit peu sans resioüissance: Ie veux qu'elle tennaïsse en ta maison, & tu la sentiras naistre, pourueu qu'elle soit au dedás de toy, toutes ces autres gayetez ne remplissent point l'ame, elles baissent le fróit, elles sont legeres, si ce n'est que parauature tu estimes que celuy qui rid est bien resioüy. L'esprit doit estre resolu sans peur, & sur toutes choses esleué: ie te prie me croire, q̄ la vraye resioüissance est vne seuerre chose. Estime-tu que personne avec vn visage riant, & comme ces mignõs parlent avec vn œil affecté, ne mesprise la mort? tiène maison ouuerte à la pauureté? arreste ses voluptez sous la bride? & façonne sa patience contre les douleurs? celuy qui pése à toutes ces choses il est en grande resioüissance: mais en resioüissance qui n'est guere acostable: ie veux q̄ tu sois en possession de telle ioye, elle ne t'abádõnera point

point quand vne fois tu auras trouué  
 où la prédre. Le subtil des metaux les  
 plus legers en est en l'extremité: ceux  
 la sont les plus riches qui ont leur vei-  
 ne cachee dans leur interieur, & ren-  
 dront plus riche celuy qui cherchera  
 la mine avec assiduité: ces fatras dont  
 le vulgaire se delecte, ont vne volu-  
 pté tendre & facile à fondre: & tout  
 ce qu'on a de ioye inesperee est sans  
 fondemēt. Celle dont ie te parle, & à  
 laquelle i'essaye à te cōduire, elle est  
 solide, & beaucoup plus apparēte par  
 dedans. Donne ordre ie te prie (mon  
 bien-aimé Lucile) de pratiquer cela,  
 seulemēt qui te peut rédre bien heu-  
 reux: iette-moy à terre & foule aux  
 pieds ces hapelourdes qui reluyent  
 par dehors, & qui te font promises  
 d'ailleurs: iette l'œil sur le vray bien,  
 & te dōne plaisir de ce qui est à toy.  
 Mais que veut dire ce langage de ce  
 qui est à toy? c'est à dire de toy, & de  
 la meilleure partie de toy: fay estat de  
 ton corps (encores que sans luy tu ne  
 puisses rien faire) comme d'une cho-  
 se plus necessaire que de grand prix:  
 il fournit de voluptez fausses, perissa-  
 bles,

bles, s'uiettes à repentir, & qui tourneront en cōtraire effect si elles ne sont attrépees avec vne moderation grande. Je dis & le soustiens ainsi, que la volupté branle au dessus d'un precipice, & qu'elle trebuche en dueil & fascherie, si elle ne garde mediocrité: mais il fera difficile de la garder, en ce que tu croiras fermement estre le vray bien. La conuoitise du vray bien est asseuree. Me demâdes tu que c'est que ce vray bien? & d'où il procedez de la bonne conscience, des hōnestes deliberations, des actions vertueuses & droictes, du mespris des choses fortuites, d'une paisible & continuelle institution de vie, qui tousiours aura battu mesme chemin. Car quât à ceux qui courent d'intention en autre, ou mesme ne voltigēt pas, mais sont traiectez par quelque accident, cōment peuent-ils en suspens & tournoyans çà & là, obtenir chose qui soit certaine & perdurable? Il en est quelques vns qui disposent d'eux, & de leurs affaires avec conseil: Les autres, à la mode des denrées qui nagent en grandes riuieres, ne vont pas, mais sont

portez: Et de ces dentees vn fil d'eau  
doux & paisible, en retarde & eon-  
duit les vnes plus à l'aïse: les autres  
vn flot violent & roide les pouſſe: au-  
tres vn coulât plus morne les couche  
pres le riuage, & les autres vne impe-  
tuofité violente les reſſingle en pleine  
mer. Partant il faut faire election de  
ce que nous voulôs, & nous y arreſter  
auec perfeuerance: c'est icy qu'il faut  
que ie crie dans l'air d'autruy: car ie  
puis te rapporter la voix de tō Epicu-  
re, & mettre ceſte Epistre en chemin,  
*C'est vne honte que de commencer touſ-  
iours ſa vie.*

Ou ſi le ſens ſe peut mieux exprimer  
en ceſte façon: *Ceux là viuent mal qui  
touſiours commencent à viure.* Pourquoi  
dis-tu? car ce propos requiert vne ex-  
plication. C'est parce que leur vie eſt  
touſiours imparfaite: or ne peut il  
eſtre que celuy ſoit préparé à la mort,  
qui de n'agueres a cōmencé à viure.  
Il y faut operer quand nous aurons  
aſſez veſcu. Perſonne n'y a penſé, qui  
commence à viure, quand il y cōmen-  
ce ſeulement à bon eſciant. Ne penſe  
pas toutesfois que ceux-là ſoyent en  
petit

petit nombre : Presque tous en sont. Quelques vns cōmencēt à viure lors qu'ils deuroyent cesser, si tu près cela pour cas estrāge, i'y adiousteray quelque chose qui te semblera bien plus. Aucuns se sont deportez de viure, auant que de commencer.

*Deux amis de Lucile, l'un ieune, l'autre vieil, ne se peuuent corriger que par diuers moyens. Epicure enseigne que naturellement on peut viure de peu. L'hōme de bien ne doit imiter que soy: le vicieux se doit conformer aux gens de bien.*

## EPISTRE XXV.



Vant à ce qui pourra seruir à nos deux amis, il y faut proceder par vn & autre chemin: car les vices de l'vn sont à corriger, & ceux de l'autre à retrācher du tout. L'vseray d'vne entiere libertē, ie n'aime point cestuy-là, si ie ne le fay falsoier. Quoy donc? diras-tu: pense-tu tenir en tutelle vn mineur de quarante ans? ayen esgard à son aage endurey & non maniable: il ne se peut reformer: c'est à choses tendres

tédres qu'il se faut adresser pour leur dōner ply. Je ne sçay si i'y feray quelque profit, mais mon intention est de manquer plustost de bon succez, que de mon deuoir. Ne desepere pas que l'on puisse guerir ceux qui de long temps sont malades, si tu tiens bon contre leur intemperance, & si tu les cōtrains à faire & endurer beaucoup. Quant à l'autre ie ne m'en puis du tout rien promettre, reserué qu'il est encore honteux de mal faire: il le faut entretenir en ceste honte, parce que si elle continue en son ame, il y a lieu de bien esperer. Auec ce vieil soldat, il y faut aller plus doucement, crainte de le desesperer. Il n'y fit onques si bon qu'à present qu'il se donne qlque relasche, & fait mine d'vn reformé. Ceste intermission est suspecte aux autres: quant à moy elle ne m'abuse pas. L'attéd auec bonne vsure le retour de ses vices, que ie sçay estre à present de repos: non qu'ils soyent du tout eschappez. A ceste besongne i'employeray quelques iours, & verray s'il s'y pourra faire quelque chose ou non: montre-toy homme  
de

de cœur comme de coustume, & serre le bagage. Icy n'est besoin de ce que nous auons d'exquis, reprenons ceste loy de nature. Il y a des richesses preparees: ce dequoy nous auons à faire, nous l'auons sans main mettre, ou ne coustera gueres. Nature desire le pain & l'eau. Personne aupres de cela n'est pauvre. Sur les choses dont on aura borné son desir, on peut disputer avec Iupiter mesme de sa felicité. Ainsi parle Epicure, duquel i'enfermeray quelque mot avec ma lettre: faites (dit-il) toutes choses comme à la veüe de chacün: sans doute on profite beaucoup de se mettre sous le pouuoir d'un gouuerneur: d'auoir à te mirer sur vn que tu soupçonnes auoir cognoissance de tes propres intériôs: Mais il vaut bien mieux viure comme si on estoit esclau de quelque hôme de bien, qui tousiours fust à tes talôs. Aussi me tiens-ie pour content, pourueu que tout ce que tu fais tu les fasses côme si quelqu'un auoit l'œil sur toy: la solitude nous induit à tout mal, quand tu auras tant profité que tu sois honteux de toy-mesme, il sera

temps

temps de te mettre hors de page, & dire Adieu à ton gouverneur: cependant maintien toy par l'authorité de quelques vns, soit ou de Caton, ou de Scipiô, ou de Lælius, ou de tel autre, qu'à sa venue, les hommes les plus abominables cacheroyét leurs vices, cependant que tu essayes de te rendre celuy deuant lequel tu n'oserois mal faire. Quand tu auras ainsi fait, & toy-mesme t'auras en bonne estime, ie comméceray à te permettre ce que le mesme Epicure veut, tu dois principalement alors te retirer à part toy quand tu es contraint d'estre en compagnie. Il faut que tu sois inegal à beaucoup de gens: mais cependant qu'il n'est pas bon de t'esloigner de toy, considere les vns apres les autres. Il n'est personne à qui mieux ne soit d'estre avec qui que soit, qu'avec soy seul. Retire-toy donc alors principalement à part toy, quand tu es contraint d'estre en cōpagnie, si tu es hōme de bien, pacifique & temperé: ou bien tu aurois à t'escarter de toy en compagnie: Car là & en ce cas tu approches plus de l'homme mal viuant.

*Celuy*

*Celuy est insupportable qui reprend en autruy le vice dont il est entaché. Senèque ne s'en dit exempt, au contraire vicieux, qu'il se confesse, communique avec Lucile, de son imperfection: puis tombe sur la plaisante histoire de Caluiste: & sur la fin il rapporte d'Epicure que la pauvreté dispensée selon nature, est richesse.*

## EPISTRE XXVII.

**V** me veux faire des remon-  
strances, dis-tu: car toy-mes-  
me dès y a long temps, t'es  
remonstré & reformé, &  
parce tu t'employes à la reformation  
des autres. Non, non, ie ne suis pas si  
malin estant malade, cōme ie suis, de  
chercher à guérir autruy, mais gisant  
en vn mesme lit de maladie que toy,  
ie deuisse avec toy de nostre mal cō-  
mun: & te fay participāt des remedes:  
preste moy donc l'aureille cōme si ie  
parlois à par moy. Ie te donne entree  
en mon cabinet, & t'y ayant receu ie  
me recherche moy-mesme, ie crie  
cōtre moy: Dresse le cōte de tes ans,  
& tu rougiras de honte d'estre encor  
cnuieux des mesmes choses que tu  
deman

demandois estant ieune garçon, & de t'y preparer. Fay toy ce bié en fin que les vices meurent en toy, deuât que le iour de ta mort aduienne: quitte moy là ces voluptez bourbeuses q̄ tu dois payer si cheremét. Non seulemét celles qui sont à venir, mais aussi celles q̄ sont passées t'incommodent. Il en est comme des crimes enormes, encores qu'ils n'ayent esté descouuers quand on les a commis, le remord toutesfois ne se perd avec eux: ainâ des folles voluptez, il en demeure vn repentir qui les suit: elles ne sont pas fermes, elles ne sont pas fidelles. Encores que elles ne nuisent, elles prennent la fuite. Recherche plustost quelque bien q̄ demeure ferme: Si n'en est-il point si l'esprit de soy-mesme ne se l'est inuenté. La seule vertu donne vne resioüyssance perpetuelle & assuree, cō bié qu'il y ait quelque empeschemét. Il suruient cōme des nuës, lesquelles tendét tousiours contre bas, & iamais ne surmontent le iour. Quand aurôs nous l'heur de paruenir à ceste resioüyssance? On ne chôme pas encores à la vérité: mais aussi ne fait-on point de

de diligence. Il demeure beaucoup à faire de la besongne, sur laquelle tu dois auoir l'œil, & y mettre les mains à bon escient, si tu la veux voir parachueue. On ne va point en cela par procureur. Si tu veux estre aidé, tu auras à faire d'une autre forme de lettres. Caluiste Sabin a esté de nostre temps vn personnage riche, possédant vn patrimoine digne d'un hōme frâc & bien né. Ie ne vy iamais homme si mal à propos heureux: Il auoit si peu de memoire, qu'il mettoit en oubly par fois le nom d'Vlyssé, par fois celuy d'Achille, & quelquefois celuy de Priam, desquels il auoit autant de cognoissance comme nous en auons à present de nos pedagogues. Il ne se voit pas vn de ces petits vieillards, gardans les roolles du peuple, & seruans, non pas à rapporter les nōs propres: mais à donner des surnoms, qui plus impertinément salue les lignees du peuple, que cestuy les Troyens. Et toutesfois vouloit faire accroire qu'il estoit bien habile homme. Il trouua donc ce moyen: Il acheta des esclaués à graisse d'argent: Vn qui tiendroit

Homere

Homere deuant luy, vn autre qui tiédroit Hesiodé, & aux neuf lyriques attira chacun le sien. Quant à ce qu'il les acheta cher, ce n'est rien dont tu doiues t'estonner: il ne les auoit pas trouuez par rencontre tous faits, il les auoit baillez à façonner: Mais apres qu'il eut fait acquest de telle famille, il cōmença deslors à importuner ceux lesquels il inuitoit à manger. Il auoit à ses pieds ses esclaves, ausquels, quād il demandoit des vers pour les reciter, le plus souuent il demouroit court au milieu d'vn mot. Vn Satellie Quadrat, vray tōdeur de tables, & rōgeur de ces riches qui dependent follement, & par cōsequent plaissant, & ce qui touche à ces deux poincts, grand moqueur, luy mit vn iour en teste d'auoir des hōmes de lettres pour cōferer avec eux. Et cōme Sabin luy disoit que chacun de ses esclaves luy coustoit cent mil petits Sesterces? tu pouuois (dit-il) achepter des coffres à viandes à meilleur marché: si pensoit-il bien auoir la science de qui que ce fust qui demeurast en sa maison, & telle estoit son opinion. Vn iour ce  
 mesme

mesme-Satellie l'encourageoit de se mettre à luitter, luy qui estoit homme maladiſ, passe & floïet: apres que Sabin luy eut respondu. Hé comment le puis-ie faire? ie n'ay pas plein le poin de vie. Ne dis pas cela, ie te prie, luy dit l'autre, ne vois-tu pas cõbien tu as d'esclaves robustes & membrus? La gentillesse d'esprit ne se peut emprunter ny acheter:& pèse que si elle estoit à vèdre, elle ne trouueroit point d'achepteur: mais tous les iours l'ame inepte & indocte s'achepte. Or reçoÿ ce que ie te doÿ, & puis ie te diray Adieu. La pauueteé ordonnee selon la loy de nature, est vne grande richesse. Epicure a dit cela bien souuent, d'vne façon & d'autre. Mais on ne recite iamais trop, ce qui iamais n'est assez appris. Aux vns il ne faut que monstrier les remedes, aux autres il les faut appliquer, voire par force.

*Les voyages ne seruent de rien pour deuenir vertueux, & le premier moyen de paruenir à la vertu, est auoir bonte de mal faire.*



**T**V estimes qu'à toy seul il soit arriué, & t'estonnes, cōme de chose nouvelle, que par vn si long voyage, & par la diuersité de tant de lieux, tu ne t'es deschargé de la tristesse & pesanteur d'esprit que tu auois. C'est d'esprit qu'il faut changer, & non pas d'air: tu pourrois passer outré la mer spacieuse, & comme dit nostre Virgile,

*Les terres & citez s'esloigneroyent de toy.*

Que les vices ne laisseroyēt de te suivre en tous lieux où tu irois. Le mesme disoit Socrate, à vn certain qui luy faisoit pareille plainte: qui te faict esmerueiller de ce q̄ les voyages ne te profitent de rien, puis que tu ne fais rien sinon te rouler en toy? La mesme cause t'arreste tout court qui te chasse. Que te peut seruir la nouueauté des terres? A quoy te reuient la cognoissāce des villes & des lieux? C'est vne peine prise pour neant: veu-tu ouyr pourquoy ces voyages ne t'apportent rien? Tu fuis en toy mesmes. Il se faut descharger du paquet de l'ame. Car auant cela tu n'auras plaisir

de lieu quelconque. Represente-toy que ta contenance est comme en nostre Virgile, la figure de la Sybille desia toute esmeüe, touchée & pleine d'un esprit autre que sien,

*La Deuine s'esclate à crier, & s'efforce*

*A mettre hors le Dieu qui luy donne vne entorce.*

Tu vas çà & là, pour t'allegger d'un fardeau qui te poise, lequel te foule d'auantage par la longueur du chemin: Côme dans vn nauire les charges qui moins remuent, sont celles qui moins empeschét: celles qui sont inegalemēt emballees se renuersent plustost du costé qu'elles panchent. Tout ce que tu fais, tu le fais contre toy: & de ton mouuemēt, toy-mesme tu fais ennuy.

Car tu tourmentes vn malade. Mais quand tu auras espurgé le mal, tout chāgemēt de lieu ne peut qu'il ne te donne plaisir. On te pourroit chasser iusques aux terres les plus escartees, & pourrois estre cōfiné dans vn petit coin de Barbarie, tu y trouueras vne demeure d'hospitalité telle qu'elle fera. Il importe plus sçauoir qui tu es en venant, q̄ là où tu arriues. Et partāt

nous

nous ne deuõs obliger nostre esprit à lieu quelconque. Il est besoin viure avec ceste opinion. Je ne suis pas né pour vn seul cõin. Tout ce monde est mõ pays. Que si tu le cognoissois bié tu ne trouuerois estrãge de n'estre en aucune façon refait de la varieté des cõtrees où tu as esté, depuis que celle où estoit ta demeurece, t'eust ennuyé. Car la premiere qui se fust presentee t'eust esté bien agreable, si tu eusses estimé que toute cõtree eust esté riéne. Tu ne voyages pas: Tu cours les chãps: Tu trottes, & remues de place en place, cõbien que cela mesme que tu cherches (sçauoir est bien viure) se trouue en tout endroit. Est-il rien qui soit plus en trouble q̃ le Palais imperial. Encores là peut-on viure paisiblement, s'il en est besoin. Et toutesfois s'il est permis de s'accõmoder, ie me tireray bien loin du frõtipisce & voisinage du Palais. Car tout ainsi cõme les lieux endormis & melácholiques peuent esbranler vne disposition la plus vigoureuse: ainsi est-il des choses qui sont peu salubres au bon entêdemét, qui n'est accomplý du tout, & se

porte gayement. Je suis d'autre opinion que ceux qui vont au milieu des vagues, & qui faisans cas d'une vie turbulente, combatēt de grand courage tous les iours, avec toutes sortes de tribulations. L'homme sage endurera cela quād il s'y trouuera: mais il n'en fera pas electiō, & mieux aimera estre en paix qu'en guerre: car il ne profite pas beaucoup de reietter ses vices, si l'on doit contester avec ce qui nous donne empeschement. Trente tyrans (direz-vous) ont bien enuironné Socrate, & n'ont peu luy faire changer les cōceptiōs de son ame. Que chaut il cōbien ils sont de maistres? Ce n'est qu'une seruitudē seule. Celuy qui la mesprise est libre, deuant quelque troupe de seigneurisans qu'il soit. Il est temps de m'arrester pourueu que premierement ie paye le passage. La recognoissance des fautes, est le commencement de salut. Epicure, à mon aduis, a dit cela proprement: car celuy ne veut estre corrigé, lequel ne sçait pas qu'il a failly. Il faut que toy-mesme te prennes sur le fait, auant que te reformer. Quelques vns se glorifient

en leurs vices. Penſes-tu que ceux-là ſongent à leurs remedes qui ne font difference des meſchancetez & des vertus? Pour conſolution, tant que tu pourras reprimende-toy, fay la recherche ſur toy. Fay premierement le deuoir d'accuſateur, puis de iuge, & finalement de ſuppliant. Fay conſcience au moins vne fois en ta vie de t'offencer.

*Il prend occaſion ſur la vie de Marcellin, amy de luy & de Lucile, de monſtrer que mal aiſément eſt Philoſophe celuy qui cherche la faueur du peuple.*

## EPISTRE XXIX.

**M**V me demâdes des nouuelles de noſtre amy Marcellin, & veux ſçauoir ce qu'il fait. Il ne me vient pas voir ſouuent, non pour autre occaſion que par ce qu'il craint ouyr la verité. Il n'a que faire de craindre cela deſormais: car on ne la dira plus ſinó à celuy qui voudra l'eſcouter. C'eſt pourquoy de Diogene, non moins que des autres Cyniques, qui ont vſé d'une liberté indiscrette d'exhorter to' ceux qu'ils

rencōtroient en leur chemin, on doute s'ils le deuoyent ainsi faire. Car à quoy reuiendra que l'on tance les lourds? ou ceux qui de nature, ou par maladie sont muets? Pourquoy, diras-tu, espargneray-ie les paroles? elles ne coustent rien. Ne puis-ie m'asseurer de profiter à celuy que j'exhorteray? ie sçay pourtant que ie pourray profiter à quelqu'un, si ie fais vne exhortation deuant plusieurs. Si faut-il estēdre la main. Il ne peut estre que celuy ne rencontre, qui beaucoup entreprend. Mais ie ne pense pas, Lucile mon amy, que l'on en doieue ainsi faire à l'endroit d'un hōme d'authorité. L'authorité de l'instructeur s'en diminue, & n'a presque point de vertu enuers ceux qui pourroyēt estre corrigez d'une plus petite. Il n'est pas tousiours besoin que le bon archer frappe coup. Aucunesfois il doit porter, ou bas, ou haut, ou à costé. Ce n'est pas art ce qui vient à son effect par rencontre. La Sapiēce est vn art: elle doit tēdre à vn certain but. Que elle cherche donc ceux qui en elle ont à faire profit, & se recule de ceux dont

dont elle desespere, pourueu toutes-  
 fois qu'elle ne les abádóne trop tost,  
 mais au fort essaye tous remedes ex-  
 tremes, quand il n'y aura plus d'espe-  
 rance. Je n'ay pas encores perdu toute  
 esperance en nostre amy Marcelin:  
 encores se peut-il garentir, pourueu  
 qu'on luy donne vistement la main.  
 L'accorde y auoir danger qu'il n'en-  
 traine celuy qui la luy donnera. Il est  
 doüé d'vn bel esprit, mais qui desia se  
 laisse aller de trauers. Je ne laisseray  
 pourtant d'entrer en besongne, & me  
 auanceray de luy remóstrer ce qui est  
 de mauuais en luy. Je scay bien qu'il  
 fera ce qu'il a de coustume. Il chage-  
 ra de propos, & se mettra sur des for-  
 nettes, avec lesquelles il feróit esclá-  
 ter de rire le plus espleuré, & se gau-  
 fera premierement de soy-mesme, &  
 apres des autres: il preuiendra tous-  
 iours ce que i'auray à dire: il espluche-  
 ra les menus propos de nos escholes,  
 aux philosophes il reprochera leurs  
 pots de vin, leurs garses, leur bonne  
 chere. Il m'en fera voir vn en adulte-  
 re sur le fait, vn en vn cul de cabaret,  
 vn autre en Cour. Il me representera

vn plaisant Philofophe Ariston, qui souloit disputer en se promenant: car il auoit pris ce téps pour depescher sa rasche, de la secte duquel estant question meüe, Scaure tint ce langage: en verité il n'est pas Peripatetique. De luy mesme à Iules Grecin hōme d'apparence, on demandoit vn iour l'opinion qu'il en auoit. Le ne sçay, dit-il, quel iugemēt en faire. Car ie ne sçay à quoy il est propre, puis qu'il n'a tenu pied ferme en aucun degré de philosophie: cōme s'il auoit à parler de dessus vn chariot de guerre. Il me iettera au nez ces basteleurs qui vilipendēt la philosophie, plus honnestemēt qu'ils ne la vendent. Toutesfois i'ay resolu souffrir d'estre braué. Et me face rire tāt qu'il voudra: il pourra bien estre q̄ ie le feray pleurer. Ou s'il persiste à rire, ie m'en dōneray plaisir, comme en pleine maladie, de ce qu'il aura trouué vne si gaillarde façon d'estre insensé. Ceste gaillardise ne sera pas de duree, prés y bien garde. Tu verras telles gēs en peu de téps rire à bon escient, & à bon esciēt forcer. Ie me suis proposé de l'aborder,

der, & luy remonſtrer de combien il vaudra mieux,quãd beaucoup le priſerõt moins. Si ie ne puis du tout retrãcher ſes vices,pour le moins ie les arreſteray tout court & les tiendray cõme en ſurſeancẽ. Ils ne ſerõt totalement abolis, mais aucunement diſcõtinuez, & en fin peut eſtre ſ'abolirõt ſ'ils ſ'accouſtumẽt à diſcõtinuez. Cela n'eſt pãs à deſdaigner, puis que enuirõ ceux q̄ ſont grieuemẽt malades,vn amẽdemẽt de maladie eſt pris pour ſantẽ. Cependãt que pour luy ie mets la main à l'œuure, toy qui peux & ſçais d'ou tu es eſchappẽ, & ou tu t'ẽs rendu, & de là preſumes iuſques ou tu dois paruenir,regle tes mœurs, eſleue tõ eſprit, fay teſte aux choſes qui ſont à redouter, & ne mets en ligne de cõte celles qui te donnent eſfroy. Si quelqu'vn a peur d'vne multitude de gẽs arreſtee en vn lieu par lequel chacũ l'vn apres l'autre aura ſon paſſage, ne l'eſtimeras-tu pas vn fol? Encores q̄ pluſieurs menacent ta vie, pluſieurs toutesfois n'y peuuẽt attendre de meſme façon. L'ordonnance de nature eſt telle qu'vn ſeul te peut:

aussi bien faire perdre l'ame, cōme vn  
feul te l'a donnee. Si tu auois en toy  
quelq̄ honnesteté tu m'eusses réuoyé  
le dernier quartier de ma pētion: mais  
encores ne me cōporteray- ie pas en  
vilain pour l'interest de mes debtes,  
& te reietteray ce que tu dois. Je n'ay  
iamais voulu cōplaire au peuple : car  
le peuple ne trouue pas bō ce que ie  
sçay, & ie ne sçay pas ce qu'il trou-  
ue bon. De qui est cela, me diras- tu?  
cōme si tu ne sçauois pas à qui ie cō-  
mande. C'est Epicure. Et qui plus est,  
tant qu'ils sont te prescherōt la mes-  
me chose, de toutes leurs escholes de  
Peripatetiques, Academiques, Stoï-  
ques & Cyniques. Et à la verité qui  
ferōt ceux qui peuuēt agreer au peu-  
ple, si la vertu leur agree? La faueur  
populaire se brigue avec des artifices  
malins. Il faut que tu ayes l'industrie  
de te façōner à sa poste. Il ne t'aloüe-  
ra pas, s'il ne te cognoist. Or il est biē  
plus expedient que tu prennes garde  
à ee que tu penses de toy, que de t'at-  
tendre ny entendre à l'opinion des  
autres. L'amitié qu'on porte aux cho-  
ses deshonestes, ne se peut former  
que

que de raison deshonneste. Quoy donc? ceste philosophie tant estimee & preferee à toute sorte d'artifices, & à toutes choses, aura-elle pas le dessus? sçauoir est, que plustost tu faces estat de te complaire, que non pas au peuple: que tu estimes les opinions d'vn iugement selon leur poids, & non selon leur nombre: que tu conduises ta vie sans redouter les dieux ny les hommes: & quant aux infortunes, ou que tu les surmôtes, ou que tu les mettes à fin. Au demeurant si ie t'apperçois en credit par la voix cõmune & fauorable du menu peuple, si lors que tu arriues au theatre, les voix bourdonnantes, les applaudissemés, & tout l'equipage des ioueurs font bruit: si iusques aux femmes & aux petits enfans, on dit bien de toy par la ville, pourquoy n'auray-ie pitié de toy, sçachât quel chemin te conduit à tant de credit?

*Qu'il ne faut pas commencer tousiours à viure, mais faut continuer sa vie sans la mettre en pieces avec le bien faire qu'on a commencé.*

**E** recherche avec diligéce tes cōportemens, & m'enquiers à tous ceux qui viennent de par delà, de ce que tu fais de bõ: en quels endroits & avec qui tu frequétes. Tu ne me sçautois tromper: ie suis avec toy. Vy tout en la mesme façon, cõme si i'estois là pour ouyr parler de ce q̃ tu fais, & qui plus est cõme si i'auois à le voir. Veux-tu sçauoir ce qui me dõne vn grand cõtentement sur tout ce que i'entens de toy? C'est que ie n'oy rien du tout: que la plus part de ceux ausquels ie demãde de tes nouvelles ne sçauét que tu fais. C'est vn salutaire aduis de ne conuerser avec ceux qui ne te ressemblét: & qui affectent autre chose que toy. I'ay bien ceste créãce que tu ne peux estre destourné & que tu tiendras bon sur ta deliberatiõ, encõres qu'vne foule de gens desbauchez ne face q̃ tournoyer entour de toy. Qui a-il donc? ie ne crains pas qu'ils te changent: mais ie crains qu'ils te destournét. Or celuy dõne bien de l'incommodité qui fait retarder, & principalemét en ceste vie

qui est si courte, laquelle nous accourcissions par inconstance, luy donnant tantost vn cōmencement, puis apres vn autre sur le cháp. Nous la tráchōs par pieces & la deschirons. HaSte-toy donc, Lucile mon bien-aimé, & songe à part toy cōbien tu doubleras le pas, si par derriere tu estois pressé de l'en-nemy, si tu apprehédois qu'il deust sur uenir des gendarmes qui tiendroyent les fuyards aux talons. Tu en es là: on te dōne la chasse. HaSte toy, & te sauue:rens toy en lieu de feureré. Puis incōtinēt apres cōsidere estre vne belle chose que paracheuer sa vie deuāt la mort: finalement s'attendre à la der-niere partie de son temps, cōme à vn fort basty sur l'heritage de la vie heu-reuse, laquelle n'est de rien plus heu-reuse pour estre prolongee. O le grād bien quit'arriuera, quand tu verras le tēps que tu n'auras affaire du temps, auquel tu seras tranquille & paisible, sans te tourmenter du soin du lende-main, & au plus grand cōtētemēt de toy-mesmes. Veux tu sçauoir qui rēd les hōmes desireux de l'aduenir? C'est qu'il ne se trouue personne qui se  
veule

veuille aider. Tõ pere & ta mere t'õt  
desiré certaines choses: Au contraire  
d'eux ie desire que tu ne faces cas de  
ce dõt ilst'ont desiré l'affluéce. Leurs  
desirs mettent beaucoup de gens à  
neât pour t'enrichir, tout ce qu'ils te  
reseruent il faut qu'ils l'arrachent à  
d'autres. Je te desire que tu puisses  
disposer de toy, que ton esprit assailly  
de fantasies incertaines leur resiste  
posémét & soit arresté: qu'il se dele-  
ète en soy-mesme: & quãd il aura bié  
conceu que c'est du vray bien duquel  
on entre en possession si tost qu'il est  
bien & deüement conceu. En ce cas  
tu n'auras besoin de mettre vne picce  
à ton aage. Tant y a que celuy qui a  
surmõté toute sorte de necessitez ne  
doit plus de serment: & est affranchy  
qui vit encores ayât paracheué sa vie.

*Contre ceux qui se prenalet de l'industrie  
d'autruy, & d'eux mesmes n'anãcēt riē.*

EPISTRE XXXIII.



Vsouhaittes qu'en ces miē-  
nes lettres ie couche par es-  
crit quelques sentences de  
nos maistres. Ils n'ont pas  
esté.

esté beaucoup curieux des fleurs de bien dire. Toute leur façon de parler est nerueuse, & sent tout son homme. Appren qu'il y a de l'inegalité quand ce qui surpasse en haut se voit. On n'admire pas vn arbre apres que toute la forest est paruenue à pareille hauteur qu'il est. De telles & semblables sentences tous les poëmes & histoires sont farcis. C'est pourquoy ie ne veux pas que tu penses qu'elles soyent d'Epicure, elles sont vulgaires & principalement de moy. Mais elles sont en ce plus remarquables, que si i'y rencõtre, c'est raremēt sans y penser, & que c'est miracle de voir sortir quelque mot graue de la bouche d'vn hõme qui fait profession de la delicatesse. Beaucoup de gés ont ceste opinion de moy. Qui me voudra croire, Epicure sera en reputation d'auoir de la valeur, cõbien qu'il porte des marches. La valeur & l'industrie & l'ame prõpte à la guerre, peuuent aussi bien eschoir aux Perses, qu'à ceux qui portent la ceinture haut. Il n'y a donc pas dequoy pésar, exiger de moy des propos recueillis & tirez de loin. C'est

vne

vne fuitte vnie chez nos maistres, que ce qui est vn extrait chez nous. Je n'ay d'õc pas ces merceties qui attirēt l'œil: ie ne veux pas tromper les marcháds, ils ne verrõt chose en ma boutique qui ne soit en la mõstre, & leur permettray d'enleuer tel eschantillon qu'ils voudrõt. Penses-tu que ie prēne plaisir à tirer de leur bloc, les sentēces d'vn particulier? A qui les rapporteray-ie? Sera-ce à Zenõ? Sera-ce à Cleanthe? Sera-ce à Chrysippe, à Panetie? ou à Possidoine? Nous ne sommes pas en la seruitude d'vn Roy. Chacun se maintient en sa liberté. A l'endroit de telles gēs tout ce que dit Hermaque, tout ce que dit Metrodore, on le refere à vn seul. Tout ce qui est dit par quelqu'vn en leurs compagnies, on le tient comme s'il estoit dit par la cõduite & autorité d'vn seul. Pour le faire court, de l'abondance de tant de choses egales, ie n'en puis rien tirer combien que i'y essaye.

*C'est au pauvre à conter son troupeau.*

En quelque part q̄ tu iettes les yeux, tu ferõis bien rençõtre de chose qui seroit eminente, si elle n'estoit leuee  
parmy

parmy autres semblables. Partant de-  
 porte-toy de ceste opinion, que tu  
 puiffes sommairemēt sentir ce que les  
 esprits des grands personnages ont de  
 bon: il les faut entieremēt voir & ma-  
 nier: quand on fait quelque chose on  
 y entend, & par les traits de son esprit  
 l'ouurage se noie, duquel on ne peut  
 rien demembrer sans le demolir. Ie  
 n'empesche pas q̄ tu ne cōsideres les  
 membres l'vn apres l'autre, pourueu  
 que ce soit sur l'hōme qui les a. La fem-  
 me n'est pas belle, de laquelle on loie  
 la greue ou le bras: mais celle dont la  
 pleine representation est cause qu'on  
 ne peut admirer ses mēbres. Toutes-  
 fois si tu m'importunes de ce faire ie  
 ne me cōporteray pas avecques toy si  
 chichement que i'en fay le semblant,  
 mais à pleine main. Il y a bel & grād  
 amas de beaux mots respādus çà & là,  
 ils sont à prendre à la main, non pas à  
 ramasser à terre: car ils ne tōbent, mais  
 s'auancēt par vne cōtinue, & ont en-  
 semblement vne liaison: Et à la verité  
 ie ne doute pas qu'ils seruent beau-  
 coup à ceux qui sont encor apprētifs,  
 & qui n'escoutent que par dehors: car

ce qui est escrit çà & là, s'engraue plus facilement, cōme s'il estoit enclos à la façon des vers. C'est pourquoy nous faisons apprédre aux enfans des sentēces, & ce que les Grecs ont appellé *Cbries*: parce qu'un ieune esprit les peut cōprendre, n'estāt encores capable d'une plus certaine & solide sciēce. Un hōme tout fait n'a point d'hōneur de cueillir des bouquets, de s'appuyer de certains propos plus que cogneuz, & en petit nōbre, & de se fier en sa memōire, il se doit fier en soy-mesme. Je suis bien d'avis qu'il mette en auant & parle telles paroles pourueu qu'il ne les retienne. Car c'est vn grand deshōneur à vn hōme ou vieil, ou approchant de vieillesse, de n'estre sçauāt qu'avec son liure. Zenon a dit cela, & vous que dites-vous? Cleāthe a dit cela, & vous que dites-vous? iusques à quand aurez-vous mouuement d'un autre. Ordōnez & dites ce qu'il faut apprendre par cœur: puis en fin monstrez-nous quelque chose du vostre. Je ne pense pas que telles sortes de gens soyent genereux, qui ne sont autheurs de rien, qui ne sont que

truchemens cachez à l'ombre d'autrui, lesquels iamais n'ont osé mettre en auant ce qu'ils ont appris par long espace de temps : ils ont exercé leur memoire sur les labeurs d'autrui. Il y a bié à dire toutesfois de retenir par cœur, & sçauoir. Retenir par cœur est garder en sa memoire vne chose y commise: au cōtraire sçauoir, est faire sa besongne à part soy, ne dependre d'aucun patron, & n'auoir à se rapporter à tous coups au maistre. Zenon a dit cecy : Cleanthe a dit cela : faites quelque difference entre vous & vostre liure. Iusques à quand apprendrez vous ? En fin employez vous à mōstrer aux autres. Quel profit me reuiet d'escouter ce que ie puis lire ? La viue voix (dit-il) y sert beaucoup: ouy, mais ce n'est pas celle qui est recommandee par l'organe d'autrui, & sert comme celle d'un greffier. Adioustez-y maintenant que ceux qui ne sont iamais hors de tutelle, suiuent premierement les deuançiers en ce que chacú a reietté de leur dire. Et au surplus les suiuent en ce qui reste à examiner. On n'inuentera

iamais

iamais rien, qui se contétera de ce qui est inuenté. Et d'auantage qui ensuit vn autre, il ne suit rien, il n'inuente rien: & qui pis vaut, il ne cherche rié. Quoy dôc? N'ensuiuray- ie pas les traces de mes deuanciers? Certainement i'vseray des vieux chemins, mais si i'en decouure vn plus court ie le prédray. Ceux qui deuant nous ont remué ces choses ne sont pas nos Rois: ils sont nos capitaines. La verité est ouuerte à tous: elle n'est pas encore enuahie. La plus grande partie d'elle, reste pour estre cherchée par ceux qui viendront apres nous.

*L'homme de bien ne peut estre destourné de bien faire, s'il y perseuere, & s'il faiët que ses actions & paroles soyent de mesme.*

## EPISTRE XXXIIII.



E deuiens grand, & tressauts de ioye, & repoussant la vieillesse, ie représ chaleur, quād i'ay nouvelles, par ce que tu fais & escriis de cōbien toy-mesmes, es monté plus haut q̄ toy: car tu auois auparauant abandonné la meslee du peuple

peuple. S'il aduient qu'un iardinier se delecte d'un arbre qui soit paruenu iusques à porter fruit : si le berger se resiouyt du profit de son troupeau, si le nourricier ne iette l'œil sur son nourricion autremēt que pour reputer sienne sa ieunesse, q̄ pēles-tu estre de ceux qui ont nourry les esprits qu'ils voyēt soudain paruenus en adolescēce, les ayās façōnez tout tēdres qu'ils estoyēt? Le forme adueu sur toy, tu es mō ouurage. Quād ie veis la premiere fois ton inclinatio, ie passay la main par dessus toy, ie t'exhortay, i'vsay aussi des esperōs, & ne te laissay pas aller l'amble: Mais ie t'espoincōnay, & encores à present i'en fay de mesme: & desormais i'ay a te donner courage, tādīs que tu iras au galop, & toy reciproquemēt à mē le donner. Qu'ay-ie desiré autre chose iusques à maintenant, dis-tu? En ce la plus part du tēps est passēe: ceste besongne n'est-elle pas pour l'ame, cōme il se dit que les commencemens d'un œuure en tiennent le milieu? La principale partie de la bonté est vouloir deuenir bon. Sçais-tu comme i'entens qu'un hōme deuienne

deuienne bon, parfait, accōply & qui ne puisse deuenir meschant? par force ny contrainte quelconque. Et desia, ce me semble, i'apperçoy en toy l'hōme que ie demande, si tu perseueres, si tu y demeures fiché, & si tu fais si bien que toutes tes actiōs & paroles se rapportent & accordent ensemble. L'esprit de celuy n'est pas en beau chemin duquel les faits sont discordans.

*Difference entre aymer & estre amy, & doit le vray amy demeurer en l'estat auquel on l'a mis, ce qui est le propre du sage.*

EPISTRE XXXV.

 Vand avec tant d'affection ie te prie d'estudier, i'enten à faire mes affaires. Le veux auoir vn amy, ce qui ne peut m'aduenir, si tu ne continues à t'orner comme tu auois commencé. Car pour le present tu m'aymes, & ne m'es pas amy. Quoy donc? y a-il de la diuersité entre ces deux? ils sont dissemblables qui est bien plus. Celuy qui est amy ayme, & qui ayme n'est pas certaine

tainemēt amy. A raison dequoy tousiours l'amitié profite, & l'amour aucunesfois incōmode. Si tu ne fais autre chose, profite au moins si bien que tu aprenes à bié aymer. Mais sur tout haste-toy cependant que tu estudies pour moy, de peur que tu ne l'apprenes pour vn autre. A la verité i'en reçoÿ desia le fruit, quand ie m' imagine que nous deuōs estre de pareille humeur, & que toute la vigueur qui se est euadee de mon aage, me doit reuenir du tien. Combien qu'il n'y ait pas grādemēt à dire de l'vn à l'autre. Mais si veux-ie realemēt & de fait en auoir plaisir. Il nous reuient bien vn certain contentement de ceux que nous aymōs, ores qu'ils soyēt absens: mais c'est vn leger & maigre plaisir. La veüe, la presence & la frequētatiō ont ie ne sçay quoy de volupté viue & naïfue. Et principalement, si tu as la veüe non seulement de celuy que tu desires, mais de celuy qui est tel que tu le desires. Presente-toy dōc deuāt moy comme vn present hōnorable: & à fin que tu me presses d'auantage, pense que ie suis vieil, & toy mortel.

Approche

Approche-toy de moy, mais de toy  
 premierement. Profite à bon escient:  
 & sur tout fay tant que tu demeures  
 ferme à ta façon de viure. Toutes les  
 fois que tu auras volonté d'esprouuer  
 si tu seras en rien du monde changé,  
 pren garde si aujourd'huy tu demãde  
 la mesme chose q̄ tu demandois hier.  
 Le changement de volonté donne à  
 cognoistre que l'esprit nage en vn  
 lieu & paroist en autre, comme il est  
 porté du vêt. Ce qui est ferme & bié  
 fondé ne varie point: & cela est le pro  
 pre absolument de celuy qui est sage,  
 & aucunement de celuy qui paruiet  
 & s'auance: quelle difference y a-il  
 donc? cestuy-cy à là verité se trouble  
 & toutesfois ne passe pas outre, mais  
 il s'esbrãle de son lieu, & quãt à l'au  
 tre il ne se trouble en façõ du mõde.

*Celuy peut cõmander à beaucoup de gens,  
 qui se soumet estre cõmãdé de la raison.*

## EPISTRE XXXVII.



Vas fait serment d'estre  
 hõme de bié, ce qui est vne  
 grande obligation pour se  
 preparer à vne bonne ame.

On

On t'a fait prester le serment. Si quel-  
 qu'un te dit que l'estat militaire est  
 trop delicat & facile, il te trompe. Je  
 ne veux pas que tu sois trôpé. La for-  
 me du serment honorable, & de cest  
 autre qui est si des-honneste, sont en  
 mesmes termes, *ſçauoir est, estre tour-*  
*menté de verges, & perdre la vie avec les*  
*armes.* De ceux qui baillent à louage  
 leurs mains sur l'arene du theatre, qui  
 mangent & boient ce qu'ils doiuent  
 payer, au prix de leur sang, on reçoit  
 telle submissiō que malgré eux il faut  
 qu'ils enduret cela, & de toy que vo-  
 lontairement & librement tu l'endu-  
 res. A ceux-là il est permis de mettre  
 les armes bas, & implorer la miseri-  
 corde du peuple, & tu ne seras sujet à  
 rendre les armes ny à demāder la vie  
 sauue. C'est à toy à faire de mourir de-  
 bout & non vaincu: & certes que pro-  
 fite de gagner quelques iours & quel-  
 ques annees? Nous venōs en ce mon-  
 de sans pouuoir esperer en estre con-  
 gediez. Commēt donc (dis-tu) m'ac-  
 quieray-je? Je ne peux euitier les de-  
 stinees: mais bien les pourras-tu sur-  
 monter. Entrepren le voyage & la

Philosophie te donnera ouuerture de son chemin. Retire-toy par deuers elle si tu desires estre sain, sauf, seur, & heureux, & en fin (ce qui plus est) si tu desires estre libre. Cela ne peut aduenir autrement. C'est vne chose absurde que la folie, abiecte, orde, sale, seruile & suiette à des passios frequentes & tres-horribles. La sapience, qui est seule la liberte, donne congé à ses rudes maistres qui aucunesfois commandent alternatiuement, & aucunesfois sont en mesme quartier. Il n'y a qu'un chemin pour paruenir à elle. Et certainement c'est vn chemin droit: tu ne te peux esgarer. Marche hardiment si tu pretés t'assuiettir routes choses. Soumets-toy à la raison, tu en gouuerneras beaucoup si la raison te gouuerne. Tu apprendras d'elle commēt & à qui t'adresser. Tu ne seras surpris en affaires. Tu ne m'amenneras personne qui sçache comment il a commencé de vouloir ce qu'il veut. Il ne s'y est pas inuité d'une meure deliberation: c'est vne impetuosite qui l'a fait heurter. Fortune souuentefois ne se rue moins sur nous,

nous, que nous sur elle. Cela est vilain, non pas d'aller, mais de se faire porter : & aussi tost tout estourdy au milieu du tourbillon des affaires, demander: comment suis-je venu icy?

*Quelle difference y a entre vne harangue publique, & vne dispute amiable.*

## EPISTRE XXXVIII.

**V**as subiect de requerir que nous ayons à trafiquer souuent entre nous, en ce commerce d'Epistres. Le discours profite qui file par le menu dedans l'ame. Les disputes desquelles on se tient prest pour les euenter, deuant vn peuple escoutant, ont du bruit assez, & moins de priuauté. La Philosophie est vn bon conseil : & personne avec le bruit ne donne conseil. Encores faut-il vser quelquefois (à fin que ie le die) de telles harangues, quand celuy qui doute a besoin d'estre viuement instruit. Si est-ce que depuis qu'on n'est plus en ces termes de vouloir apprendre, & qu'à bon escient on apprend, il est bon d'en venir à ces paroles plus



basses. Elles entrent plus doucement, mais elles demeurent. Car il n'en faut gueres, & qu'elles soient bonnes. Il les faut esandre comme la semence, laquelle bien qu'elle soit petite, depie ses forces quand elle chet en bon lieu, & de si peu qu'elle est, s'estend en grands & merueilleux effects. La raison en fait de mesme. Elle n'a point d'estêdue, si tu y prens garde, & prend accroissance estant mise en œuvre. On en dira si peu qu'õ voudra, mais si l'esprit s'en accommode comme il doit, ce qui est dit parvient, fructifie, s'agrandit & enfle de luy-mesme. Il est tout ainsi (te dis ie) des enseignemés comme des semences, ils effectuent beaucoup, encores qu'ils soiēt courts, mais comme i'ay dit, qu'une ame bien disposee s'en saisisse, & les attire à soy. Elle mesme profitera beaucoup à son tour, & rapportera plus qu'elle n'avoit emprunté.

*Mediocrité sur tout : & qui au lieu de la suivre cherche des voluptez desordonnees, il aime son mal, & fait de vice vertu.*

## EPISTRE XXXIX.



Es commentaires que tu me demandes soigneufemēt difpofez & reduits en abbregeé, vrayement ie les compoferay. Mais à ton aduis fi vne oraison faite de periodes esgales auroit point meilleure grace que fi elle est de la façon que l'on appelle aujourdhuy breuiaite ? le tēps passé que nous parlions Latin, cela s'appelloit sommaire. Quant à la premiere façon, elle est aduenante à luy qui apprend, & la derniere à celuy qui est sc̄auant : celle-la enseigne, celle-cy exhorte. Or ie te mettray à mesme l'une & l'autre. Il n'est ia besoin que tu me demandes celle cy ny celle-là, celuy est incogneu qui meine son procureur. I'escriray bien ce que tu auras en volonté, mais à ma mode. Ce pendant tu en auras beaucoup pour les escrits desquels ie te diray que ie ne sc̄ay s'ils visent à bien commander. Pren en main vne liste des Philosophes: Ce sera sans doute ce qui t'esueillera malgré toy. Et si de pres tu consideres que tant de

personnages ont trauaillé pour toy, tu auras enuie d'estre l'vn d'eux : car en soy le cœur genereux a cela, qu'il est piqué viuement à choses honestes. Vn homme de grand esprit ne sçauroit prédre plaisir en choses basses & contemptibles, seulement il demande & fait cas de la veüe des choses qui meritent. Tout ainsi comme la flamme monte en haut, & ne peut rendre contre bas ny de biais, non plus que se reposer: Ainsi nostre esprit est en continuel mouuement, & d'autant plus remuant & actif, qu'il est prompt & vehement. Mais heureux est celuy qui a bien appliqué ceste viuacité à choses de profit. Il sera en sauuegarde hors le ressort & iurisdiction de Fortune. En ses prosperitez il vsera de temperance, il amoindrira ses aduersitez, & ne fera cas de ce que les autres tirerót en admiration. C'est la grandeur d'vn courage magnanime, de mespriser les choses grandes, & plustost se tenir aux mediocres, qu'aux excessiues. Car celles-là sont vtils, & celles-cy nuisent, quand elles n'auroyét que cecy qu'elles sont excessi

cessiuement superflues. Ainsi la trop grande fertilité fait coucher les bleds: ainsi les brâches des arbres trop chargees se rompent: ainsi la trop grande abondance ne paruiet à maturité: Il en est tout ainsi des esprits que la prosperité desbordee corrompt, lesquels en vsent, non seulement au dommage d'autruy, mais au leur propre. Où est l'ennemy qui face tant d'outrage à quiconque soit, que les voluptez en font à cetix qui vsent d'elles? On pardonnera plus volontiers toutesfois à leur impuissance & fol plaisir, parce qu'ils portent la peine de leurs desbauches. Aussi n'est-ce pas sans raison que telle folie les traueille. Il est bien necessaire que les affections desordonnees poussent desordonnément, depuis qu'elles ont faussé la mediocrité naturelle. L'affection naturelle a sa borne. Les choses vaines, & lesquelles sortét d'vn appetit excessif, n'ont lieu ny borne. L'vtilité sert de mesure aux choses necessaires. Où veux-tu enclorre les superflues? Certainement elles se plongent dans les voluptez, desquelles il ne peut estre

qu'elles se passent, quand elles en auront pris coustume. Et pour ceste raison ils sont tres-miserables d'en venir iusques-là, qu'il faille que ces choses superflues leur soient necessaires. Ils obeissent donc à leurs voluptez, & n'en ont pas l'usage. Et ce qui est le plus grand de tous leurs maux, ils aiment leur mal. Or l'infelicité est alors à sa periode, quād ce qui est des-honneste ne delecte pas simplement, mais aussi donne plaisir. Et ne faut plus esperer de remede, quand on fait de vice ce vertu.

*Il reprend en vn Philosophe la trop precipitee façon de discourir, & fonde son hypothese sur le Philosophe Serapion.*

## EPISTRE XL.

**T**V auras vn grand mercy de moy, parce que tu m'escriis souuēt, & parce que tu donnes ordre à te représenter deuant moy, avec le seul moyen qui t'est possible. Je ne reçoÿ iamais vne lettre de toy, que tout aussi tost nous ne soyons ensemble. Si les pourtraits  
de

de nos amis absens nous resiquissent, qui nous rafraichissent la memoire d'eux, & d'un faux & vain soulas allegent le regret: que nous auons de leur absence, combié nous sont leurs lettres plus agreables qui nous mettent deuant les yeux la vraye trace, & le naif pourtrait d'un amy absent? Car ce qui donne un contentement indigne, la main d'un amy qui escrit vne lettre nous le fait sentir. Tu m'escris auoir entédu que le Serapion le Philosophe, du temps qu'il arriua en ces quartiers de par delà, auoit ceste coustumé en discourât d'entasser ensemble force l'agage à longue course d'halaine. Tel discours ne peut estre estendu par la voix, au cōtraire elle le contraint & suffoque: parce qu'il en vient beaucoup plus que la voix ne peut porter. Je n'approuue point cela pour un Philosophe qui doit auoir la voix lente & posée aussi bien que la vie. Or est-il que rien ne peut estre bien ordonné s'il est hasté & precipité. C'est pourquoy ceste forme de dire courāte qui est en Homere, & tombe dru comme la neige, est proprement at-

tribuee à l'orateur : mais celle qui est coulante & plus douce que miel , elle est grauelement proferee par vn vieillard. Tien donc cela pour arresté que tu dois croire ceste violence roide & abondante, qui est au discours , estre mieux seante à vn basteleur, que non pas à celuy qui traite vn sujet graue & serieux, & qui veut endoctriner quelqu'vn. Mais côme ie ne veux pas qu'elle soit courante, aussi n'entés-ie pas qu'elle distile par vn alambic. Elle ne doit ny ennuyer les oreilles, ny les estourdir. Car la defaillance & imbecilité de parler ne peut retenir l'auditeur ententif, quand il est desbauché des longues pauses d'vn langage endormy. Si est-il bié certain que ce qui est attendu se rassit mieux que ce qui passe legerement: Qui plus est, on dit que les hômes donnent des enseignemens à ceux qui veulent apprendre. Cela ne peut estre donné, qui préd la fuite. Adioustes-y maintenant que le discours avec lequel on dechifre la verité, doit estre simple, rond, & sans fard. Quant au discours populaire il ne touche en rien du monde sur la verité.

verité. Il ne tend qu'à esmouuoir le  
 peuple qui l'escoute, & à gagner des  
 oreilles imprudentes avec sa precipi-  
 tation, il ne peut permettre qu'on le  
 gouerne : il se laisse emporter. Et à  
 dire vray, cômét pourroit gouerner  
 ce qui ne peut estre gouerné ny cō-  
 duit? D'auantage que doit-on penser  
 du discours qui sert à guerir les ma-  
 ladies de l'esprit, sinon qu'il nous doit  
 chercher, & descendre en nous? Les  
 medecines aualees ne seruent de rien  
 si elles n'arrestent pour la cōcoction.  
 Passons outre, & disons qu'il a bien  
 assez de defaut & vanité, & fait pl<sup>9</sup> de  
 bruit qu'il n'a de vertu. Il faut adou-  
 cir les choses qui m'esprouuentēt, re-  
 tenir celles qui me prouoquēt, reiet-  
 ter celles qui me trōpent, il faut tenir  
 de court la luxure, & du tout corriger  
 l'auarice. Comment se peut faire à la  
 haste la moindre de toutes ces choses?  
 Où est le medecin, q̄ remet en santé  
 les malades, en passant par dessus? que  
 auroit-on à me dire sur ce q̄ telle pō-  
 pe & ressource de langage en paroles  
 tombantes & non choisies n'apporte  
 ny plaisir ny profit? Bref tout ainsi q̄

c'est assés d'auoir cogneu beaucoup de choses, que tu n'eusses estimees deuoir estre faites, aussi te doit-il suffire d'auoir vne fois ouy telles gés qui ne font que se tourmenter en parlât. Ou trouuera-on q puisse apprédre? qui se propose d'imiter? & qui iuge en bône part de l'esprit de telles personnes qui ont le discours effarouché, & galoppent à bride aualee, sans qu'õ le puisse retenir? C'est comme de ceux qui courent contre bas en vne pente de vallee: leur pas ne s'arreste pas où leur inténion estoit, mais se laissent emporter de la pesanteur du corps, laquelle est esbrâlee & descéd pl<sup>9</sup> aual qu'il ne vouloit. Ainsi ceste legere viuacité de dire ne se peut cõmander, & ne sied en façon du mōde à la philosophie, le propre de laquelle est employer les paroles, & ne les perdre: ains peu à peu s'aduancer. Quoy dõc ne se doit elle iamais enfler? Pourquoy nõ, pourueu que l'hõnesteté de ses mœurs n'y soit interessée? laquelle en est priuee par vne roide force, & surabondâte imperuosité de parler. Je veux bien qu'elle ait grande viueur, pourueu qu'elle soit moderee.

L'eau

L'eau doit auoir vn flus continuel & nō rauagier. Mesmes encores mal aisemēt permettray ie à l'orateur vser d'vne prōpitude irreuocable & courāte sans loy. Car de quelle façon vn iuge pourroit-il suiure vn fil d'oraisō, principalement s'il est impertinent & mal versé, s'estāt laissé emporter de son discours par vne ostétatiō, ou d'vne passion qu'il ne peut maistriser? Il ne faut pas qu'il se haste, & en amasse plus l'vn sur l'autre que les oreilles ne peuēt porter. Parquoy ce sera bié fait à vous si vous n'allez voir ceux qui s'enquierent cōbien ils ont harāgué, & nō pas cōment. Et si aduenant q̄ vous ayez à faire des harāgues, vous faites electiō de dire mesmes à la façon de Publius Vinicius: sur lequel estāt vn iour me propos cōment il haranguoit, Aselius respondit que c'estoit tout d'vne tire: Car Geminius Varius auoit dit: ie ne sçay cōmēt vo' reputés cest hōme disert: il ne sçauroit auoir accouplé trois mots ensemble. Pourquoi non, aimez vous mieux dire de ceste façō cōme Vinicius? Laisse-y venir quelque fat, & quād il luy verra tirer les mots

l'vn

l'vn apres l'autre, comme s'il dictoit, non pas comme s'il haranguoit, qu'il luy dise : harangue, ou ne harangue iamais. Mon opinion est que ceste forme de parler en poste, dont vsa de son temps Haterius Orateur bien renommé, se doit reietter des gens d'entendement: Iamais il ne hesita, iamais ne fit pause, & comme il commençoit, de mesme il finissoit. I'accorderay toutesfois qu'à certains peuples certaines choses sont bien & mal aduenantes. Ceste licéce entre les Grecs sera supportee. Mais nous en escriuant auons accoustumé de pūctuer à chaque mot. Et nostre Cicerō qui a mis l'eloquence Romaine hors de page, en tous ses discours va le traquenard. La langue Romaine fait la glorieuse elle veut qu'on la respecte & courtise. Fabian homme de vie & doctrine, & ( ce qui est moins que tout cela ) d'eloquence excellente, souloit disputer plustost à la depesche, qu'avec vehemence: en sorte qu'il se pouuoit dire que c'estoit vne facilité, non pas vne trop grande promptitude. En vn homme faisant profession de la sapience, ie reçoÿ ce-  
la:

la: mais ie ne le cherche pas, afin que son discours sorte sans empeschement. Et toutefois ie desire plustost qu'il ait à s'estendre avec honneur, qu'à se restreindre & faire charroyer vn fil d'oraison par haquets. Or ie te destourne de ce mal, parce que cela ne te peut aduenir qu'en cessant d'auoir honte: Il faut que tu ayes toute honte beuë, & que tu ne te prestes l'oreille. Car ceste course à laquelle on ne prend garde, trainera beaucoup de choses que tu ne voudrois laisser passer sans le reprendre. Ces choses (dy-ie) ne te peuuent aduenir sans preiudice de ta honte. En outre il y faut tous les iours vn exercice ordinaire, & des affaires que tu as il est bon t'en deffaire pour estudier & apprendre à parler en bõs termes, lesquels ores qu'ils ne te coustent rien, & puissent courre la poste sans te traouiller, toutesfois doiuent estre temperez. Car tout ainsi qu'à l'homme sage la marcheure modeste est bien seante, ainsi est il du discours serré, & pressé, non outreuidé. Bref pour somme totale de ce compte, ie t'enioins d'estre lent à parler.

*Lettre*

*Lettre digne de celuy qui l'a escrite, & de celuy auquel elle est escrite, l'un & l'autre grands personnages.*

## EPISTRE XLIII.

**E** es en peine de sçauoir comment la nouvelle est paruenüe iusques à moy de cela: & qui peut m'auoir aduertty de ce que tu as en pësee, veu qu'à personne du mōde tu n'é as parlé. Je l'ay appris du bruit cōmū qui sçait beaucoup de choses. Quoy donc, me diras-tu? suis-je si grand cas, que ie puisse auoir tant de bruit? Il n'est pas questiō, pour prendre ta mesure, q̄ tu regardes iusques sur le lieu où ie suis. Pren gardé seulement sur celuy où tu es demeurant. Tout ce qui se decouure aux enuirōs de tō voisinage est assez grād où il est decouuert: car la grādeur n'a point de mesure certaine, le moindre parangōn qui luy sera mis au deuant l'oste du tout ou l'appetisse. Vn nauire qui est grand en eau douce, est tres-petit en mer. Vn gouuernait qui pour vn vaisseau est assez grand sera trop petit pour vn autre. Toy à present qui as à gouuerner vne prouince es en grande authorité, combien

combien que tu ne faces conte de toy.  
 De tes cōportemēs, de ce q̄ tu fais, de  
 ton boire & manger, & cōment tu dors  
 on s'ē informe, on le sçait. C'est pour-  
 quoy tu as à prédre garde à toy de plus  
 pres. Fay estat q̄ lors tu seras heureux,  
 quād tu pourras viure en public, quād  
 tes bastimens te seruirōt à loger & nō  
 à te cacher, lesquels toutefois nous iu-  
 geons auoir esté bastis aux enuirōs de  
 nous, nō pour y viure en secreté, mais  
 pour y faire de folies plus en secret. Je  
 te diray vne chose avec laquelle tu  
 pourras apprecier nos mœurs. Malai-  
 semēt trouueras tu personne qui puis-  
 se tenir maison ouuerte. Nostre con-  
 science, nō pas nostre arrogance, a mis  
 des gardes à la porte. Nous viuons à  
 present de ceste façon, q̄ nous pēsons  
 estre pris sur le faict aussi tost qu'on  
 nous regarde inopinemēt. Mais q̄ sert  
 de s'enfermer & se cacher des yeux &  
 des oreilles des personnes? La bonne  
 conscience appelle tout vn monde, &  
 la mauuaise, mesme en vn desert, est  
 tousiours penible & soucieuse. Si ce  
 que tu fais est hōneste, ne crains point  
 que tout le monde le sçache. S'il est  
 deshōn

deshonneſte, que t'importe quãd tout le mōde le ſçaura, puis que tu le ſçais? O miſerable que tu es, ſi toy-mefme qui es ton reſmoin as à te reprocher!

*Chacun ſe peut faire vray noble ſ'il veut,  
& que pluſieurs ſe trompent aux hon-  
neurs de la vie heureuſe.*

## EPISTRE XLIIII.

**D**E rechef tu te fais petit en-  
uers moy, & dis que la natu-  
re premierement & depuis la  
fortune t'ont eſté malignes: veu que  
tu te peux oſter de la populace & par-  
uenir à la tres grãde felicité des hō-  
mes. S'il y a quelque autre choſe de  
bō en la Philoſophie, cecy l'eſt, qu'el-  
le ne regarde point la nobleſſe. Si l'ō-  
veut tout reuoquer à la premiere ſour-  
ce, tous ſont deſcendus des Dieux. Tu  
es Cheualier Romain, & à ce rãg ton  
industrie t'a pouſſé: Mais veritablemēt  
il y en a pluſieurs auſquels les quator-  
ze degrez ſont clos. Tous ne ſont pas  
admis ne receus en la Cour, les chãps  
meſmes ne peuēt eſlire ſans facherie  
ceux qu'ils reçoieuēt au labour & pe-  
ril: le bon eſprit & intentiō eſt à tous  
ouuerte,

ouuerte, à ce nous sommes tous nobles: & la Philosophie ne rebute personne ny ne fait election: elle est luifante pour tous. Socrate ne fut point Patrice, Cleante tira de l'eau & employa ses mains pour arrouser son petit iardin, & la Philosophie n'a pas receu Platon estât noble, mais elle luy a donné ceste qualité. Et pourquoy est-ce q̄ tu despereras de pouuoir estre semblable à ceux-cy? Tous ceux-cy sont tes maieurs si tu te rends ligne d'eux, & tu te le rendras si incontinent tu te persuades que personne ne te pourra surmôter en noblesse. Il y en a deuant nous autât q̄ nous sommes, & l'origine de to<sup>r</sup> surpasse de beaucoup nostre memoire. Platō dit qu'il n'y a point de Roy qui ne soit venu de serf, & qu'il n'y a point de serf qui ne soit venu de Roys, & toutes ces choses la variété les a meslees, & la fortune les a tournees s'en dessus dessous. Qui dôques est genereux? Celuy q̄ est biē cōposé de nature à la vertu. C'est ce qu'il faut regarder: autrement, si tu me r'appelles à l'antiquité, tout chacū est de là, auât quoy il n'est riē. Dés le cōmēcemēt du mō-

de

de iufques à ce tēps la ligne de viciffitude nous a amenés de fplédides & de vilains : & le noble n'eft pas fait par des images & peintures bien fumees. Perfonne n'a veſcu pour noſtre honneur, & ce qui a eſté auant nous n'eft pas noſtre. Le cœur fait le noble, auquel il eſt loiffible, de quelque condition qu'il ſoit, de s'eſleuer par deſſus la fortune. Penſe donc que tu n'eſ pas Cheualier Romain, mais de condition libertine, & tu peux obtenir d'eſtre ſeul libre entre les affrâchis. Cōment? dis-tu. Si tu diſtingues les maux & les biens, ſans ſuiure la populace, Il faut regarder non pas d'où ils viēent, mais où ils vont. Car ſ'il y a quelque choſe qui puiſſe faire la vie bien heureuſe, cela eſt bō de plein droit, d'autât qu'il ne ſe peut deſtrouer & tourner en mal. Qu'eſt-ce donc en quoy l'on faut? En ce que tout chacun deſirât la vie heureuſe ils prennent pour elle les inſtrumens pour l'auoir & en la cherchant ils la fuyent. Car le but de la vie bienheureuſe eſtant vne ſolide tranquillité & vne immuable confiance, il ramaffent du ſoucy & par vn chemin plein d'ébusches,

busches, ils ne portét pas le bagage de la vie, mais ils le trainent: de maniere qu'il se reculent tousiours plus loin de l'effect de ce qu'ils cherchent, & tant plus il y mettent peine plus il s'épescient & se reculent arriere, ce qui aduient à ceux qui courét dás vn Dedalus: car la course mesme les implique.

*De la façon de choisir, & eslire des liures: & qu'il faut exercer la subtilité de l'esprit, non en paroles, mais en choses, & qui est vraiment heureux.*

## EPISTRE XLV.



V. te plains d'auoir de parde là peu de liures: il n'importe pas que tu en ayes beaucoup, mais de bons: la lecture certaine profite, celle qui est pleine de variété delecte. Celuy qui veut paruenir à son dessein qu'il suiue vne voye sans vaguer par plusieurs: Car cecy n'est pas aller mais errer. Tu me diras: Je voudrois que tu me donasses plustost des liures que du dōseil, & de ma part ie suis tout prest de t'en enuoyer autant que i'en ay, & de vuidier tout mō grenier, & me transporter de par delà,

delà, s'il m'estoit possible. Et si ie n'a-  
 uois esperance q̄ b. estoit tu doiués ac-  
 cōplir & mettre fin à ton deuoir, ie ne  
 eusse entrepris en cest aage de vieilles-  
 se ce chemin: & si la Carybde & Scyl-  
 le, & ceste mer fabuleuse ne m'en eust  
 peu diuertir, i'eusse passé à nage & nō  
 pas par basteau, pourueu q̄ ie t'eusse  
 peu saluer affectucusemēt, & en presē-  
 ce estimer cōbien tu es accru de cou-  
 rage. Et quāt à ce q̄ tu desires mes li-  
 ures t'estre enuoyez, ie ne m'estime  
 pas plus eloquēt pour cela, non plus q̄  
 ie m'estimerois beau si tu demandois  
 ma peinture. le sçay q̄ cecy procede de  
 bōne volōté enuers moy, nō pas de iu-  
 gemēt, & que l'affectiō t'a trompé &  
 deceu: mais quels qu'ils soiēt ly les, tel-  
 lement cōme si i'estois encore à cher-  
 cher la verité, & q̄ ie ne la sçache pas,  
 ains q̄ ie la recherche avec instance,  
 car ie ne me suis addōné à personne: ie  
 ne porte le nō d'autruy, ie croy beau-  
 coup au iugemēt des grāds personna-  
 ges, & quelque peu au mien: car ils ne  
 nous ont pas seulēmēt laissé les choses  
 trouuees par eux, mais aussi celles qui  
 restent à trouuer, & par aduāture eus-  
 sent

sent ils trouué les necessaires s'ils ne eussét cherché les superflues: la cauil-  
latiõ des mots leur a osté beaucoup de  
têps, & les disputes captieuses, qui ne  
seruét en fin de rien. Nous faisons des  
nœuds & attachõs par paroles l'ambi-  
guë significatiõ, apres nous les desliõs,  
& auõs tât de loisir, qu'il nous semble  
desia sçauoir viure & mourir. Si faut il  
q nous alliõs de tout nostre cœur à l'é-  
droit où nous deuõs pouruoir, que les  
choses mesmes ne nous trõpent, & nõ  
pas les paroles. Et pourquoy me distin-  
gues tu la similitude des mots par les-  
quels personne n'a esté pris sinon en  
disputât? Les choses trõpent: partant il  
les faut discerner: nous embrassõs des  
choses mauuaises au lieu des bonnes:  
nous desirons au cõtraire de ce q nous  
auõs desiré, nos vœus bataillét ensem-  
ble, & nos cõseils aussi. L'adulatiõ cõ-  
bié est elle séblable à l'amitié? elle ne  
l'imite pas seulemēt, mais elle la gai-  
gne & passe outre: elle est receüe par  
les aureilles ouuertes & fauorables, &  
descend dans le cœur, plus gracieuse  
qu'elle nous blesse. Enseigne moy par  
quel moyé ie pourray cognoistre ceste  
simili

ſimilitude. Il eſt venu à moy au lieu  
 d'vn amy, vn doux ennemy, & les vi-  
 ces ſous le nô des vertus ſ'inſinuēt en  
 nous, la temerité ſous le tiltre de for-  
 teſſe eſt cachée: la moderatiō eſt appel-  
 lee couardiſe: on prend pour craintif  
 celuy qui ſe donne de garde, & en ces  
 choſes là l'ō faut avec grād peril. Im-  
 prime leur donc certaines remarques  
 pour les cognoiſtre: celuy qui eſt en-  
 quis ſ'il a des cornes n'eſt pas ſi fol q̄  
 de mettre incōtinēt la main à sō frōt,  
 n'eſt pas auſſi ſi ſot ne ſi hebeté qu'il  
 ne ſçache qu'il n'a pas ce que tu luy as  
 voulu perſuader par vne tres ſubtile  
 collection d'argumēs. Ainſi ces choſes,  
 ſans mal aucū deçoiuēt, tout ainſi q̄ les  
 encēſoirs & les gettōs des charmeurs,  
 eſquels la trōperie meſme me plaiſt.  
 Fay donc q̄ i'entende cōment cela ſe  
 faiſt, i'en ay perdu l'vſage: le meſme  
 ie dy de ces captions. Car cōment ap-  
 pelleray ie autremēt les ſophiſmes qui  
 ne nuſent à celuy q̄ les ignore, & n'ai-  
 dēt celuy qui les ſçait. Si tu veuſ oſter  
 toute l'ābiguité des paroles, enſeigne  
 moy q̄ celuy n'eſt pas heureux, cōbien  
 qu'il ſoit appellé tel par le peuple, au-  
 quel

quel vne grãde sōme d'argēt se va rē-  
 dre: mais celuy en l'esprit du q̄l est tout  
 son biē, qu'il a haut & esleuē, & mes-  
 prisant les choses q̄ l'on admire, q̄ ne  
 voit avec la q̄lle il veuille estre chāgé,  
 q̄ estime l'hōme seulemēt pour le re-  
 gard de la partie pour la q̄lle il est hō-  
 me, q̄ vse de nature pour maistresse, se  
 cōpose à ses loix, vit selō ses cōmāde-  
 mēs, auquel nulle force rait ses biēs,  
 q̄ tourne le mal en biē, assure de son  
 iugemēt, immuable & sans crainte, q̄  
 est aucunemēt esmeu p̄ la force, mais  
 nō pas troublé, auquel fortune quād  
 elle a jetté de toute sa force le dard le  
 pl<sup>9</sup> propre à nuire, elle le poinct sās le  
 blesser, & ce rarement: Car les autres  
 dards avec lesquels elle debelle le gé-  
 re humain, sont cōme la gresse la q̄lle  
 tōbee sur les toictz des maisons sau-  
 tille sans incommoder les habitās en  
 icelle, fait du bruit & se dissoult. Et  
 pourquoy me detiēs-tu en celuy que  
 toy-mesme appelles Pseudomone, ce  
 est à dire méteur, duquel tāt de liures  
 ont esté escrits. Toute nostre vie n'est  
 que méterie, repren la & la rednis au  
 vray si tu es biē subtille iuganecef-

faire ce dōt la plus grāde part est supflue:& ores qu'il ne le fust pas, si est-ce qu'il n'a pas assez de force pour le rēdre biēheureux & fortuné: car si q̄l- q̄ chose est necessaire, il ne s'ēsuit pas q̄lle soit incōtinēt bōne, & nous abusons du biē si nous attribuōs ce nō au pain ou au gasteau, & autres choses, sans lesq̄lles on ne peut maintenir la vie. Ce qui est bō veritablemēt est necessaire, & ce q̄ est necessaire n'est pas incōtinēt bō, parce qu'il y a q̄lqs choses necessaires, & neātmoins tresviles & n'y a personne si ignorāt du biē, q̄ le vueille abaisser à des choses vtiles pour vn iour. Quoy dōcques? ne mettras tu pas tō estude & soin à mōstrer à tout chacun, & luy faire paroistre q̄ avec grād' pte de tēps on cherche des choses superflues & inutiles, & q̄ plusieurs ont passē la vie, ne s'employans qu'à rechercher les instrumens de la vie? Regarde chaque particulier, & cōsidere tous ensemble, la vie de chacū, regarde au lendemain. Tu demādes, qu'y a-il de mal en cela? infinimēt, car ils ne viuēt pas, mais ils viurōt: ils diffērēt & delayēt toutes choses. Encores

que

q̄ nous y prinssiōs garde, toutesfois la vie nous deuāceroit, & maintenāt que nous sommes arrestez, elle court & no<sup>r</sup> surpasse, & se finit au dērnier iour, & chacū iour elle perit. Mais pour ne exceder pas la mesure d'vne Epistre, qui ne doit rēplir la main fenestre du lisant, remettons à vn autre iour ceste questiō pour la traicter avec les Dialecticiēs par trop subtils, & q̄ n'ont soin q̄ de cela, & non pas de cecy. A Dieu.

*Il loūe la douceur d'un liure qui luy a esté enuoyé, & monstre que pour bien coucher par escrit il faut chercher vne matiere qui soit fertile & ample.*

## EPISTRE XLVI.

**A**'Ay receu le liure q̄ tu m'auois pmis, & cōme si ie le deuois lire à cōmodité ie l'ay ouuert, & seulement l'ay voulu gouster: apres il m'a si biē attiré, q̄ i'ay pēsé passer outre, & cōbiē il est disert, tu le pourras entēdre par cecy: il m'a semblé leger pour n'estre ny de tō tēps ny du miē: mais de prime face sembloit estre ou de Tite Liue, ou d'Epicure. Or m'a-il semblé si doux & attrayāt, q̄ tous de-

lais cessās ie l'ay leu, le Soleil m'y in-  
 uitoit, la faim m'admōnestoit, les nu-  
 ees me menaçoient: toutesfois ie l'ay  
 tout leu & deuoré, & non seulemēt y  
 ay pris plaisir, mais m'en suis grande-  
 mēt resioüy. Et te dirois, quel esprit a  
 cestuy, quel courage, quelle impetuo-  
 sité s'il se fust entreposé, & esleué par  
 interualle? maintenant ce n'a pas esté  
 impetuosité, mais vne cōpositiō virile  
 saincte, ce neātmoins il y est interue-  
 nu cela de doux & gracieux, ce que ie  
 veux que tu tiennes & le gardes. La  
 matiere y a aussi fait quelque chose,  
 partant il la faut choisir fertile, qui  
 prenne l'esprit de l'hōme, & qui l'ex-  
 cite. Je t'escriray de ton liure plus au  
 lōg quād ie l'auray releu, maintenant  
 ie n'ay pas le iugement trop arresté  
 cōme si ie l'auois ouy, & non pas leu:  
 laisse-moy derechef l'esplucher, & ne  
 crain point que ie ne t'en die la veri-  
 té. O homme tres-heureux, puis que  
 tu n'as chose aucune, pour laquelle  
 personne te vueille mentir de loin, si  
 ce n'est que la cause ostee, nous men-  
 tons cōme par vne coustume. A Dieu.

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.



TABLE DES MATIERES  
plus notables en toutes les  
Epistres.

A



Age de l'homme est comme vne Sphere à plusieurs cercles, les vns enfermez dans les autres, avec beau discours sur ce. 51.52

Age des hommes comparé à ce grand vniuers, les vieux & les ieunes sont esgaux. 228  
grande sottise de disposer de son Age, & nous, qui n'auons pas vn pauvre lendemain à nostre commandement. 224

l'Age est entre les choses estrangeres. 199

l'Age & la destinee ne vont pas d'vn mesme ordre. 250

Accoustumance de quelle efficace. 90.91

Accoustumer ne se fait à ce, à quoy nostre inclination naturelle nous pouisse assez. 133

de l'Aduenir nul ne se doit rien promettre. 224

ce qui est à Aduenir, & ce qui a esté n'est point en nostre puissance. 265

celuy depend de l'Aduenir, à qui le present est pour rien compté. 226

Adulation combien semblable à l'amitié. 419

Aduersité, & de l'vtilité qu'il y a à s'exercer contre les aduersitez. 54

Affections naturelles combien ont d'efficace & de force. 47

Air corrompu chasse les peuples hors des regiös. 191

Alemans dès l'enfance sçauent lancer le dard. 132

Alemand

T A B L E.

<i>Alemand qui s'estouffa d'une estrange façon.</i>	156
<i>Alexandre, Roy de Macedoine portoit un faux surnom, &amp; pourquoy.</i>	194
<i>Ambition on doit euitter pour viure à son aise.</i>	16.
<i>ne peut conduire aux honneurs que par infamie.</i>	
<i>257 semblable aux serpens.</i>	136
<i>Ame qu'est ce.</i>	142
<i>L'Ame est la meilleure partie de nous.</i>	261
<i>L'Ame est l'hoste du corps.</i>	128
<i>rien admirable en l'homme que l'Ame.</i>	28
<i>L'Ame belle, genereuse, &amp; bonne, est un Dieu.</i>	129
<i>Ame genereuse gaigne ordinairement aduantage lors qu'elle est irritée, est rendue vigoureuse, haute, &amp; grande par le seul Bien, qui est la vertu.</i>	
	166
<i>à l'Ame faut donner quelque rafraichissement.</i>	74
<i>la bonne Ame ne vient iamais plustost à personne que la mauuaise.</i>	142
<i>deuons ainsi former nostre Ame, comme si nous estions tousiours pres du terme de la rendre.</i>	226
<i>il nous faut tellement former nostre Ame, que puissions nous mocquer des menaces de la mort.</i>	243
<i>L'Ame grandement empeschée par la charge &amp; pesanteur du corps.</i>	72
<i>L'Ame de tous les ignorans, &amp; mesmement celle des femmes, est merueilleusement brusque &amp; mouuante.</i>	252
<i>Ame bien composee, quelle est.</i>	4
<i>L'Ame d'un homme de bien combien belle.</i>	233.
<i>&amp; de quels beaux accoustremens est parée.</i>	234
<i>de la beauté de l'Ame vertueuse, &amp; laidour de la vicieuse: belle Epistre sur ce.</i>	232
<i>Ames des hommes separees du corps, plus heurieuses que quand elles y habitent.</i>	169
<i>L'Ame issue de ce corps comēce à cognoistre Dieu.</i>	261
	<i>L'Ame</i>

T A B L E.

<i>l'Ame deliuree de ce corps combien resiouye, &amp; de quelles choses elle se delecte. 260. plaisant narré sur ce.</i>	<i>là mes.</i>
<i>Ames des hommes enuoyees du Ciel, selon l'opinion de Seneque, prise de Platon. 201. son souuerain bien.</i>	<i>91</i>
<i>l'Ame de l'vniuers, est Dieu.</i>	<i>261</i>
<i>Amitié vraye quelle doit estre.</i>	<i>7</i>
<i>Amitié souhaitable à cause de soy.</i>	<i>35</i>
<i>Amitié a quelque chose de semblable à l'affection des amoureux.</i>	<i>là mes.</i>
<i>Amitié journalieres, quelles, 34. naturellement in- serées es hommes.</i>	<i>là mes.</i>
<i>Amitié vraye entre quelles personnes facilement est acquise.</i>	<i>20</i>
<i>le moyen de se faire Aimer.</i>	<i>32</i>
<i>Amy fait pour vtilité, aura autant de duree comme il pourra estre vtile.</i>	<i>là mes.</i>
<i>vn Amy ne doit estre acquis ny assenré par la table. 7.298</i>	
<i>Amy &amp; estre aymé different.</i>	<i>394</i>
<i>presence de l'Amy de grande efficace.</i>	<i>395</i>
<i>nostre Amy doit estre vn autre nous mesmes,</i>	<i>8</i>
<i>comment il faut faire &amp; garder vn Amy.</i>	<i>7</i>
<i>où &amp; comment il faut, chercher vn bon Amy. 151</i>	
<i>plusieurs n'ont faute d'Amy, mais ouy bien d'ami- tié.</i>	<i>20</i>
<i>C'est plus de faire vn Amy, que d'auoir tout fait.</i>	<i>32</i>
<i>n'auoir point d'Amis, est pire que d'auoir des enne- mis.</i>	<i>251</i>
<i>à quelle fin vn Amy doit estre acquis.</i>	<i>34</i>
<i>Amour est vne folle amitié.</i>	<i>là mes.</i>
<i>quel est le but de l'Amour.</i>	<i>là mes.</i>
	<i>Ani</i>

T A B L E.

<i>Animaux qui trauerſent le feu ſans eſtre endommages.</i>	39
<i>Arbres ſouuent transplantez ne profitent point.</i>	5
<i>Arbitre liberal.</i>	77
<i>qui a beaucoup d'Argent n'eſt homme, ains vne boitte.</i>	248
<i>Ariſton philoſophe.</i>	380
<i>• Aſſemblees populaires doiuent eſtre euitées.</i>	41
<i>Athlette ne peut eſtre bon champion, qui n'a iamais veu ſa chair meurtrie &amp; decoupee.</i>	54
<i>Attalus Philoſophe, avec vn bel apophtegme d'ice- luy.</i>	33
<i>l'Auare n'a rien.</i>	248
<i>Auaricieux ne ſe recognoiſſent pas eſtre tels.</i>	140
<i>Auarice combien eſt miſerable &amp; pleine de ſollicitu- de.</i>	240
<i>Auarice aucune n'eſt ſans peine.</i>	là meſ.
<i>Auarice &amp; vn ſeul exemple d'icelle fait beaucoup de mal.</i>	24
<i>eſtre Aueugle eſt vne partie d'innocence.</i>	249
<i>quel bien il aduient d'eſtre Aueugle.</i>	là meſ.

B

<b>B</b> eatitude ne peut aduenir aux beſtes.	170
<b>B</b> auoir Beſoin emporſe neceſſité.	30
<i>Beſtes aiment leurs petits d'un amour violent, &amp; forcené.</i>	219
<i>vray Bien que c'eſt, &amp; d'où procede.</i>	362
<i>Bien &amp; mal n'ont enſemble aucune alliance.</i>	241
<i>tout Bien en l'ame.</i>	166
<i>chaque choſe a en ſoy ſon Bien.</i>	162
<i>le Bien vniue de l'homme eſt l'honneſteté.</i>	164
<i>le ſeul Bien rend l'homme heureux.</i>	165
<i>le Bien de l'homme eſt la vertu.</i>	158
<i>le Bien peut eſtre oſté qui peut eſtre donné.</i>	30
<i>qu'il n'y a point d'autre Bien que la vertu.</i>	165
	il

T A B L E.

<i>il n'est point d'autre Biē que ce qui est honneſte.</i>	169
<i>nul Bien n'est agreable au poſſeſſeur, que celuy à la perte duquel l'eſprit eſt deſia tout preparé.</i>	12
<i>nul Bien n'est agreable ſans vn compaignon.</i>	20
<i>perſonne ne iouyſt du Bien qui apporte ſolicitude.</i>	71
<i>pour auoir trop de Bien les hommes ont beaucoup de mal.</i>	19
<i>Bien qui deuient meilleur en vieillesſe, quel.</i>	73
<i>Bien ſouuerain par quelles choſes eſt acquis.</i>	126
<i>le ſouuerain Bien ne cherche point d'inſtrument e- ſtranger, car il eſt tout accomplý de ſoy meſme.</i>	36
<i>l'homme de Bien craint premier Dieu.</i>	169
<i>nous auōs honte d'apprendre à eſtre gēs de Bien.</i>	141
<i>homme de Bien ne ſe peut toſt faire.</i>	134
<i>qu'on ne ſe doit legerement perſuader d'eſtre hom- me de Bien.</i>	là meſ.
<i>Biens qui ne peuuent eſtre perdus, ſont les vrais biens.</i>	38.39
<i>il n'y a que le Sage à qui ſes Biens puiſſent plaire.</i>	40
<i>Biens faits ſont des amis, ſi on les a bien colloquēz, &amp; non temerairement iettez.</i>	99
<i>Biens de fortune pipeurs, &amp; meilleurs à ceux qui les eſperent qu'à ceux qui en iouyſſent.</i>	76
<i>Biens fortuits ſont enbuſches, &amp; faueurs pipeuſes &amp; traitreſſes.</i>	28
<i>des Biens fortuits ne ſe faut ſoucier.</i>	là meſ.
<i>Boire &amp; ſuer eſt la vie d'un cardiaque.</i>	73
<i>ce mot Bon, eſt homonyme, conuenant à toutes cho- ſes.</i>	165
<i>ce qui eſt Bon veritablement eſt neceſſaire: &amp; ce qui eſt neceſſaire n'eſt pas incontinent bon.</i>	422
<i>toutes choſes Bonnes ſont communes.</i>	53
<i>Principale partie de la Bonté,</i>	393
<i>Borne en toutes choſes.</i>	403
<i>Bourſet, marque des nauires Alexandrines.</i>	175
	Buris

C

<b>C</b> Aluisie Sabin, sa courte memoire.	370.	& sa
fausse opinion.		381
Cap de Minerue.		175
Capry, isles.		la mes.
Caton de nature aspre & seuer.		48
Caton s'oublia à la fin de sa vie.		69
Caton s'arracha l'ame avec la main.		155
Caton ayant le liure de Platon du mespris de la mort, se tua, il prononça vn bel apophthegme contre for- tune.		102
Caton en se tuant d'vn glaiue. a acquis liberte & gloire, selon Seneque.		61
Catons au dessus de toute imitation.		157
Cerberus.		118
Cercle des choses qui ne font que tourner sur elles mes- mes.		134
Cerfs prisex pour leur vistesse.		163
choses certaines ne peuuent estre changees.		78
Cesar & Pöpee debatoient à qui seroit le maistre, & y il n'y a Chemin qui ne soit plein de tresbuchets.		250
proprietex d'vn bon Chien.		163
Choses non attendues plus fortes à supporter.		186
Choses humaines sont de peu de duree, beau discours sur ce.		188
toutes choses sont douteuses à ceux mesmes qui sont plus heureux.		224
toutes choses sont agitees, & passent bien soudain d'vn contraire à l'autre.		212
toutes choses descendent, & remontent par interval- les.		134
toutes choses passent pour reuenir apres.		112
chaque chose est louee pour l'usage auquel elle est nee.		165
		plusieurs

T A B L E.

plusieurs Choses, apres leur creute, ont esté plus hautement releuees.	192
toutes Choses doiuent estre faictes comme à la venue d'un chacun.	366
Choses souuent mesprisees par les fols, & tousiours par les Sages, ne sont bonnes ny mauuaises.	168
proprietex de chasque chose pour estre utile, quelles.	163. 164
chasque chose paruiēt au plus haut chef de nature. la mesme.	
Choses excellentes sont rares.	135
vne partie du Ciel se hausse, l'autre s'abbaise.	134
Cleanthes comment a representé la vie & doctrine de Zenon.	21
Clodius coupable d'adultere commis avec la femme de Cesar.	202
Clodius courtier, & entremetteur des voluptex de ses iuges.	204
tous tēps a apporté des Clodies, c'est à dire des adulteres, mais tous tēps ne portera des Catons. là mesme qui a Commencé doit finir.	243
Compagnie agreable.	38
qui est commandé de la raison commande à beaucoup de gens.	396
Coniecture vague & incertaine.	58
bonne Conscience veut estre regardée.	205. 414
la Conscience est le fleau des mal-faicteurs.	206
Conseils comment doiuent estre conduits.	138
Conseils du vulgaire faut reietter.	126
Consolatiō à Marullus qui auoit perdu son fils.	207
Contentemens comment pour estre acquis.	97
Contrees nouvellement deuertes de Mer.	190
Conuersation avec gens de bien & sçauoir de quelle efficace.	22. & suivant. 384
Choses cōtraires sont en vne touche d'une ame.	54

T A B L E.

non Connoiter sert à remedier à la peur.	78
Corps d'un chacun est sous sa propre tutelle.	63
nostre Corps ne nous doit tenir en seruitude. la mes. qui est le serf de son Corps est subiect à plusieurs. la mes.	
que c'est que nous devons à nostre corps.	63. 64
qui est trop soigneux du Corps, traine apres luy plu- sieurs incommoditez.	72
le Corps comment doit estre traicté.	la mes.
Corriger ses propres vices est bien aisé.	139
C'est le propre des coupables de trembler.	207
Courroux desmesuré engendre la furie, & quels maux il apporte.	92
Craindre ce qu'on ne peut fuir est sottise.	243
Crainte fuit l'esperance.	18
toute Crainte se termine en celle de la mort.	242
Crainte à les occasions toutes apparentes.	60
si on Craint tout autant qu'on peut craindre, il n'y a plus occasion de viure.	la mes.
remedes Contre la crainte.	54
quelles choses craignons le plus.	64
nul ne prend la peine de verifier sa Crainte.	61
Crainte des maux aduenir comment doit estre eui- tee. 99. exemples.	100
toutes Craintes de ceste vie nous rongent, mais celle de la mort nous deuore.	242
la Crainte accompagne tousiours celuy qui fait mal.	207
Crassus a seruy d'instrument à la cruauté d'un Parthe.	13.
Crates auditeur de Stilpon, dist un fort bel apoph- thegme à un ieune homme.	41.
Credulité bien deprimée.	8
son propre Crime est à un chacun agreable.	205
un pauvre Criminel qu'on menait au supplice, se fit soy	

T A B L E.

soy-mesme estrangement mourir.	152
Cruauté comparee aux serpens.	136
Cupiditez, retranchees à quoy profitent.	348.349
Cyniques exhortarent tous ceux qu'ils rencontroyent en chemin.	377
Cypre isle grandement endommagée par tremblement de terre.	189

D

<b>D</b> angers les plus frequents sont ceux de l'homme à l'homme.	230
comme on peut remedier aux Dangers.	60.66
Danube fleuve, borné de l'Empire Romain & des Sarmates.	258
Debite petite fait vn debteur, vne grande debte fait vn ennemy.	99
le moyen de s'acquitter de ses Debtes.	132
Decembre anciennement estoit vn mois, mais du temps de Senecque estoit vne annee.	87
Deffiance descrite au vis.	8
Deliberations sont en nostre main, & des euene- mens la fortune en ordonne.	70.71
Dilicatesse est luxure.	17
Delicats & leurs compagnies amollist ceux qui viuent avec eux.	24
Delices de viandes causent crudité d'estomach.	107
Delinquant pourquoy principalement doiuent estre punis.	205.206
Demetrius, surnommé Poliorcetes, c'est à dire preneur de villes.	38
Democritus, & bel apophthegme d'iceluy.	25
Deprauation ne se corrige qu'avec la reigle.	48
Desbauchez, appliquent leurs vices à ceux qui les hantent.	23

T A B L E.

Desirs naturels limitez.	80
Destinee ne laisse trauer ser personne sans luy donner vne atteinte.	254
Destinee dissoult toutes choses.	193
Dieu autheur des accidens humains.	170
Dieu est tout ce que nous voyons, & ce que nous ne voyons point, &c.	261
Dieu arbitre de l'vniuers, dispose de toutes choses.	79
Dieu tout grād, & Tout-puissant, porte tout le mon- de.	128
en Dieu n'y a nulle partie, qui ne soit ame.	261
Difference d'entre nous & Dieu.	là mes.
Dieu est tout nud. 138. n'est cogneu de personne, & chacun parle de luy mal à propos. là mesme. est luy-mesme sa necessité.	255
si Dieu a preoccupé toutes les deliberations des hom- mes.	122. 123
Dieu décrit selon ses actiōs & ses œuvres. 254. 255	
l'ordonnance de Dieu certaine & necessaire.	180
à Dieu faut obeyr volontairement.	79
faut parler à Dieu les genoux à terre.	127
Dieu craint & reueré de l'homme de bien.	169
la façon de bien prier Dieu.	43
choses Difficiles sont la vraye touche d'vne ame. 54	
il se faut accoustumer à supporter choses Difficiles.	137
Dignitez croissent plus aisément qu'elles ne commep- cent.	223
Dignitez & grandes affaires fascheuses & dange- reuses à manier.	96
Diligence continue de quelle vertu & efficace.	81
Diligence attentiuue surmonte tout.	142
Discours populaire.	406. 407
Diuorces en mariages sales.	252
	Dons

T A B L E.

<i>Dons doivent estre faitts, où il est autant expedient de donner, que de recevoir.</i>	131
<i>quelle Discretion on doit auoir à colloquer des bien-faitts.</i>	99
<i>Douleur seule estre mal, selon Epicurus.</i>	210
<i>Douleurs naissent au milieu des voluptez.</i>	182
<i>Dans la douleur il faut sauouuer la volupté.</i>	220
<i>comment il nous faut porter les Douleurs de ceste vie.</i>	247
<i>Drusus Libo estant malade, se tua à la persuasion de sa tante.</i>	151

E

<b>E</b> <i>froy se cache entre les choses paisibles.</i>	188
<b>E</b> <i>galité est la premiere partie de iustice.</i>	122
<i>Eloquence en quoy differe de la Philosophie.</i>	68
<i>Enfance plus douce que l'adolescence, mais moins profitable.</i>	33
<i>Enfancee passe, mais l'enfantillage nous demeure.</i>	9
<i>Enfers horribles.</i>	106
<i>auant qu'auoir veu &amp; approché l'Ennemy, on ne peut iuger combien on a d'assurance à l'encontre de luy.</i>	54
<i>Enseigner ne faut par ostentation.</i>	25
<i>En enseignant on s'apprend.</i>	la mesme
<i>Enseignemens comparez aux semences.</i>	400
<i>Enuie. euite l'homme sage.</i>	68
<i>Epicurus maistre de volupté, &amp; comment il espro- uoit sa pleine volupté.</i>	90
<i>Epicurus prononce vn bel apophtegme. comme vaillant.</i>	26 378
<i>Eschole de la sagesse recoit les hommes en tous aages.</i>	160
<i>Esclaues combien dangereux à leurs maistres &amp; seigneurs.</i>	13
<i>Ecrire autrement qu'on ne croit, est chose laide.</i>	109

T A B L E.

ne faut chercher comment on doit escrire, mais ce  
qu'on doit escrire. 238

Espargne qui comence par le fond est tardive. 33. 34

Esperance & crainte cousues l'une à l'autre. 18. toutes  
deux sont passions qui procedent d'une ame va-  
-gante. la mes. peut decevoir. 60

faut se paistre de bonne Esperance. 99

à la bonne Esperance faire banqueroute est chose  
vilaine. 131

Esperance vaine est tres-miserable, & fait aussi tou-  
tes choses miserables. 227

vanité grande de ceux qui entrent en longues Espe-  
rances. 228

Esprit humain est en perpetuel mouvement. 402

Esprits qui vont de nuit. 109

l'Esté s'en va, mais vne autre année le r'ameine. 134

Estre avec soy seul. 367

Estomach appetant plusieurs sortes de viandes, est  
degousté. 5

Euphrate fleuve borné des Parthes. 258

Exemples ont beaucoup d'efficace à bien ou à mal.

21. & 25

Exercices de corps, quels. 73

Exil n'estre supplice. 354

**F**acies rougissoit quand il parloit en vne assem-  
blee. 46

Faim horrible aduenue en quelques années. 84

la Faim s'appaise à peu de cost; mais il couste beau-  
coup de contenter delicatesse. 82. 83

ceux qui semblent ne rien Faire, ou faire le moins,  
sont ceux qui font le plus. 29

le Fard n'est point vn ornement viril. 233

Fatalité. 180

Faveur populaire nuisible au Philosophe. 382. 383

Fausseté

T A B L E.

Fausseté adou trouble plus que verité.	38
choses Fausfes partent de la fausse opinion.	80
reconnoissance des Fautes est commentement de salut.	376
Felicité est chose turbulente. 138. est conuoitense, & exposée à la conuoitise d'autruy. 96. solide & asseuree, quelle. 241. ne satisfaire à personne, encore qu'elle luy vienne à ondees.	là mes.
Femmes combien legeres & inconstantes. 252. rien n'est si mobile & si vague, que la volonté des femmes.	253
quelle Femme il faut prendre en mariage, & comme il la faut choisir.	là mes.
quelle Femme belle.	389
Festes publiques ne faut du tout euter. 87. & comment on s'y doit gouverner.	88
se Fier à tous est vice, & est vice ne se fier à personne.	9
le Fol a besoing de toutes choses, d'autant qu'il ne sçait se seruir de rien.	36
la vie de l'homme Fol est ingrante.	75
Force & santé sont beaucoup différentes.	257
Force d'entendement où consiste principalement.	60
Formis combien diligentes & industriuses.	259
Formis marchent en campagne.	là mes.
Fortune empesche beaucoup de vices. 136. ne fist iamais tant de faueur à personne, qu'elle ne luy ait fait autant de menaces.	13
Fortune touche de ses traits toutes personnes.	254
Fortune comment peut estre preuenue.	289
Fortune oste toutes choses quand il luy plaist. 196. personne n'est asseuré à l'encontre d'elle.	là mes.
à Fortune faut constamment resister.	77
Fortune se iouë sàs ordre des choses humaines. là mes.	à l'audace de la Fortune rien n'est interdit: elle

T A B L E.

Usurpe autant d'authorité sur les Empires, que sur les Emperours, & sur les villes que sur les hommes.	192
Fortune ne mord ceux qui la mesprisent.	28
ne reconnoistre rien de Fortune, combien est magnifique.	75
de l'instabilité de Fortune.	186.187
au iugement de Fortune iamais ne se soubmet le sage.	70
à ceux qui se fient à la Fortune toutes choses viennent inopinées.	174
mauvaise Fortune n'est sans inconstance & legereté.	59
qu'il faut fuir les faueurs de Fortune.	26
choses Fortuites ne doiuent estre contees pour nostres.	242
remedes contre les choses Fortuites.	119.120
Frayeurs Paniques.	58
Frisex portent leur beauté dans vne boîte.	233
des Frisex on ne doit esperer rien de valeureux ny de solide.	là mes.
Frugalité, vertu bien seante.	17
Frugalité est pauurescé volontaire.	82
craincte & desir du Futur nous mine l'esprit.	226

G

<b>G</b> entillesse d'esprit ne se peut acheter ny emprunter.	172
Galeres voguer sur des villes.	264
Generoux qui.	415
Grandeurs, faut euitter pour viure a son aise.	14
Grandeur n'a point de mesure certaine.	413
Grands quels sont proprement.	28
Gloire fidelle, stable & perdurable.	346.347
	Haras

<b>H</b> arangué publique dispute amiable.	399
Harangué tout d'une t're.	409. 410
Harpaste folle de la femme de Seneque. estoit aveugle, & ne s'autoit pas estre aveugle.	240
la Hauteur mesme torne à l'entour des choses hautes.	98
la Hauteur tiès les choses hautes en frayour. là mes.	
Helice, ville en glantie de la Mer.	284
Heraclitus pourquoy surnommé Scotinos, & un bel apophtegme d'iceluy.	51. 52
Heureux n'est celuy-là qui ne se cuide l'estre.	40
celuy est Heureux, non qui le semble estre aux autres, mais qui à soy mesme.	234
Heureux qui.	421
l'Homme est chose abiecte & mesprisable, s'il ne se dresse par dessus les choses humaines.	256
l'Homme à l'homme par nature associé.	38
l'Homme en toutes choses semblable aux bestes, excepté la raison. 163. belle & docte demonstration de ce.	là mes.
Hommes tous esgalement subiects à souffrir toutes choses. 193. tous obligés à un mesme marché. 212	
le danger de l'Homme à l'homme est ordinaire. 130	
l'Homme de bien esgalement comparé au Phtisic.	235
la fosse rend tous Hommes égaux.	253
l'Homme heureux par la seule raison parfaite. 166	
ce qui est Homme ste, est seulement bien, d'autant qu'il a sa mesure.	169
il n'est Homme viuant qui soit né riche.	344
de la Montre, beaux & docte discours.	44. 45
Horloges de sablon en usage dès le t'ps de Seneque.	
<b>H</b>	
Enuyer s'en va, mais il a ses moies le rapport.	154

## T A B L E.

## I

<b>L</b> Arcins d'Epicure.	349.350
Leux floraux, esquels estoyēt les femmes nues.	203
Leux nautiques.	162
Infinité est une vaste profondeur de temps.	212
Infelicité quand est à sa periode.	404
Itocrat ne faut estre enuers Dieu ny enuers sa propre vie.	75
qui peut receuoir Inuitre il n'en pourra point faire.	248
Jours tous pareils, & pourquoy,	521
vn Jour contient tout ce qui est contenu en fort long espace de temps.	là mes.
autant de Jours sont autant de vies des hommes.	227
entre vn Jour & vn siecle n'y a rien à dire.	226
ce mesme Jour auquel nous viuons, nous le partageōs avec la mort.	109.110
celuy qui attend le Jour du lendemain sans sollicitude est tres-heureux.	53
Ister fleuve borné de la Transituamie.	258
Iupiter que fera, le monde estant resoult.	37
rien n'est Iuste de nature, selon Epicurus.	206
plusieurs sont Iustes enuers les hommes, mais enuers Dieu personne.	196.
Iluyon perpetuellement piroiotee par une roie es enfers.	208

## L

<b>L</b> Abieur assidu vient à bout de tout.	142.
vn Lacedemonien captif, qui aima mieux se faire mourir que seruir & faire chose indigne de soy.	182.
le Langage doit estre plus masse & moins elabouré.	233
Larmes de deux sortes.	216
Larmes content d'auantage à ceux qui s'efforcens de les	les

T A B L E.

les tenir. 215. & en les versant on s'allege. là mesf.

Lecture quelle bonne. 417

Lepidus comment, & par qui occis. 13

Lettres missives par quels mots commencees, selon les  
anciens. 71. pourquoy & cōment agreables. 405

Liberté est acquise eu servant à la vertu. 30

changer souvent de Liures, est signe d'un homme  
volage & inconstant. 4

celuy n'est nulle part ny en aucun Lieu, qui est par  
tout. là mesf.

Lyon, ville en la Gaule transalpine, ombrasee, &  
entierement portee & enleuee. 184. 185

Loix du monde combien fortes. 192. 193

la Lune outrepassé le Soleil. 200. elle reçoit sa lu-  
miere & la perd. là mesf.

Luxure, & un seul exemple d'icelle fait beaucoup  
de mal. 25

M

Maisons dequoy doiuent servir aux hommes,  
& dequoy doiuent estre basties. 29

nul Mal n'est grand qui vient le dernier. 11

il n'est aucun Mal que le vice. 167

la crainte accompagne, tousiours celuy qui fait Mal.  
205. 206

le Mal souvent nous assaut par où il a moins d'ap-  
parence. 187. 188

nostre Mal nous vient souvent de nous-mesmes. 187

comment on se peut asseurer contre les Maux qui  
nous menacent. 100

Maladies sont maux naturels qui se trainent à ca-  
chette, & avec silence. 64

Maladies doiuent estre la preuue de nostre vertu.  
246

Maladies non senties ny cogneues, sont les plus dan-  
gereuses. 248

T A B L E.

Manger & boire sans vn amy, est mener vie de lyon & de loup.	98
MarieZ comment se doiuent gouuerner, & quelle femme il faut prendre.	252. 253
Marques de vraye sagesse.	339
Mecenas, homme de gentil esprit, si fortune ne l'eust de tout esnerué & chastré.	98
Mediocrité par tout.	402. 403
si Meschans parlent mal de nous, nous ne deuons nous en soucier.	246
Meschanceté desplait à soy-mesme & aux siens.	135
la Meschanceté peut bien trouuer lieu de soureté, mais non pas d'asseurance.	205
Meschanceté aucune ne demeure impunie.	206
il faut prendre Mesure certaine de viure, au niveau de laquelle, on alligne toute sa vie.	339
Metellus porta couragement son exil.	100
Mœurs diuerses en diuers pays.	132
sur les Mœurs fortune n'a point de droict.	là mes.
Miserable ne faut se faire auant le temps.	58
quel est celuy qui propremēt est dit Miserable.	39. 40
Miseres de l'homme, comprises en vn petit epilogue.	202. 213
le Monde n'est qu'un pays.	375
Montagnes deuorees par le feu.	190.
la Mort est la quittance generale de toutes nos deb- tes.	243.
la Mort est vne necessité egale & inexorable.	122.
c'est Mort tout ce qui a esté deuant nous.	145
la Mort n'est point supplice, mais le tribut de la vie.	242. precede & suit la vie. 145. nous consume ou nous deliure.
la Mort marche parmy tous.	200
à l'homme Mort, il n'y a point de terre estrangere.	244

T A B L E.

la Mort tient en transe tout le monde.	243
nous ne sommes pas plus esloignez de la Mort vne fois que l'autre.	125
pleurer la Mort des mortels, c'est sottise.	250
la Mort ne tient conte de nos annees.	156.244
qui craint la Mort, se fait vne vie inquiete.	111
Mort fort espouuantable aux hommes.	101
la plus sale Mort estre preferable à la plus bonneste seruitude.	157
la Mort nous vient à raux par degrez. 109. & a plusieurs aduenues.	159
la Mort ne vient pas comme la naissance.	250
la Mort n'a nulle incommodité.	133
la Mort n'est pas seulement hors de mal, mais hors de crainte de tout mal. 120. rend la vie de ceux là inquiete qui la craignent.	265
craindre la Mort est inepte.	122
la crainte de la Mort fait toutes choses miserables.	227
la Mort la plus loque & plus tardine est la pire.	152
la Mort qui plaist est la meilleure de toutes. la mes. discours sur la meditation de la Mort, lors qu'on est en quelque dangerense maladie.	143.144
Mort sur toutes choses doit estre mesprisee, beaux exemples.	10.11
du mespris de la Mort, merueilleux exemples.	101.
& suis.	
il nous faut deffier la Mort d'un ferme & assuree courage.	261.262
celuy Meurt heureusement, qui meurt en s'enrichissant: opinio nõ receüe par vn bon Philosophe.	239
nul n'a faute d'inuẽtio pour se faire mourir.	262.263
Mourir de rapine, chose tres bonorable.	259
le Mourir touche autant le ieune que le vieil.	244
c'est tres-belle eluse que d'apprendre à Mourir.	137
	plusieurs

T A B L E.

<i>plusieurs contrains de Mourir pour crainte de mourir.</i>	111
<i>nous Mourons tous les iours, &amp; peu à peu.</i>	109
<i>Mourir honnestement, prudemment &amp; valeureusement, est chose excellente.</i>	177
<i>Multitude doit estre euitee. 23. &amp; quel profit il en vient.</i>	25
<i>Mutius combien constant &amp; vaillant, en bruslans sa main dextre.</i>	101

N

<b>N</b> <i>ature avec peine est corrigee, belles similitudes de ce. 141. 142. ne se contente de peu. 85</i>	
<i>Necessité peut estre euitee d'un chacun.</i>	53
<i>Necessité doit estre portee patiemment.</i>	218
<i>viure en Necessité c'est mal, mais d'y viure il n'y a nulle necessité.</i>	53
<i>chacun se peut faire vray Noble.</i>	414
<i>le cœur fait le Noble.</i>	416
<i>Nonchalance cōbien de maux apporte à l'homme. 1.2</i>	
<i>Nouueauté est la plus grande partie du mal des ignorans.</i>	174
<i>rien de Nouueau en ceste vie.</i>	113

O

<b>O</b> <i>casion cōbien fuyarde &amp; legere. 352. &amp; suiv. comme on se peut depestrer des Occupations pour philosopher.</i>	355
<i>Oeuures des mortels toutes condamnees à mort. 198</i>	
<i>Oiseaux uiment leurs petits d'un amour violent &amp; forcené.</i>	219
<i>par Opinion sommes souuent plus trauailleZ que par effect.</i>	55
<i>L'Ordonnance de Dieu certaine &amp; immuable.</i>	180
<i>L'Orateur ne doit vser d'une promptitude irrenocable &amp; contrainte sans loy.</i>	409
<i>Oublier les siens est acte de cœur humain.</i>	219

## T A B L E.

## P

<b>P</b> Acuius se fit ses obseques en s'ensenelissant dans le vin & les viandes. 52. & que c'est qu'on chantoit en l'enterrant. . . . .	la mes.
au Palais comme on peut viure paisiblement.	375
Paniques frayeurs.	58
Paphe isle souuent endommagee par tremblemens de terre.	189
Parole est la culture de l'ame.	232. 233
Parole trop fardee & patee, monstre que l'ame n'est pas bien saine.	233
Parthes dès l'enfance scauent tirer de l'arc.	132
Pauvre n'est celuy qui est content de peu.	6
Pauvre ne peut estre celuy qui reigle sa vie à la nature.	80. 372
on est dit Pauvre, pource qu'on semble estre tel.	248
Pauvres en chemin ne trouuent point d'empeschemens.	67
qui se dit Pauvre se travaille pour l'opinion, & non pour la chose mesme.	248
Pauvreté ne nous peut empescher de la Philosophie, si nous voulons.	83. 84
le vice n'est pas en la Pauvreté, mais au pauvre.	248
Pauvreté opposée à la calomnie & risée de tout le monde: mesprisee des riches, & haye des pauvres.	238
comment on peut se rendre la Pauvreté familiere.	90
Pauvreté mesurée à la reigle de la nature. est vne grande richesse. 14. qui peut bien se comporter avec pauvreté est riche.	6
Pauvreté est delirre, gage, & asseuree.	248. & comment elle peut estre deffice.
	6
Pauvreté pourquoy amable.	341. imaginaire.
	344
nostre Pays est où nous sommes bien.	247
Peché comment peut estre empesché.	48
ce qui semble Perir ne fait que changer.	234
	Per

T A B L E.

Perseuerance en bien de quelle vertu & efficace	77
Perseuerance a le profit de son labeur.	354
le Peuple en toutes choses tres-inconstant & muable. 216. le frequenter chose contraire aux bonnes mœurs.	23
Peuples deuorez par la terre & par la mer.	264
la Peur se doit balancer avec l'esperance.	60
Philosophes comment doiuent estre habillez, &c.	16
le but d'un Philosophe.	la mes.
son Parler quel doit estre.	405. 406
Philosophie, santé d'esprit & de corps. 321. n'est pas artifice populaire; ny forgé pour ostentation. 78. de deux sortes, celle qui appartient aux hommes, & celle qui regarde les Dieux. 254. & belles descriptions d'icelle.	la mes.
la Philosophie differe des autres disciplines. la mes. en toutes façons necessaire.	77
la Philosophie nous donne ce bien, que iamais nous ne venons à nous repentir.	241
Philosophie ne gist pas aux paroles, mais aux œuvres. 76. & 339. 387. forme l'ame, dispose la vie, & guide les actions, &c.	76
comment il se faut seruir de Philosophie. 231. 232. enuiee & calomniee. 16. son nom demeurera saint & venerable à tout iours.	68
Philosophie demande frugalité, & non la misere. 17. nous doit seruir de sauuegarde.	79
Philosophie doit estre traittee avec moderation & tranquillité.	68
la Philosophie ne regarde point la noblesse. 214. elle la donne.	215
Phœnix, oiseau qu'on ne voit qu'une fois.	235
Plaideurs ordinairement viennent de parler en crier.	74

T A B L E.

Plaisirs vrais.	359
Playes difficilement se guerissent, ausquelles on applique plusieurs sortes de medicaments.	22
Poëtes ont dit beaucoup de choses qui deuoient estre dites par les Philosophes.	30
Polissure n'est point vn ornement virile.	232
Pompee ne parla iamais en grande compagnie qu'il ne rougist.	46
Pompee tué par vn pupille & vn chastré.	13
Presens doiuent estre faictz où il est autant expediët de donner que de receuoir.	132
Preuoyance est le plus grand bien de la condition humaine.	19
Prieres à Dieu, comment doiuent estre faites.	43
Prison aux hommes tres-espouuentable.	101
Prodigues ne se pensent pas estre tels.	140
Prodigues suyuis de compagnies comme les mouches suyuent le miel, les loups la charongne, & les formis le froment.	248
Promethus de quelles peines tourmenté és enfers.	108
Prouerbe, qu'un gladiateur prend conseil au champ de combat.	351
Prudence où consiste principalement.	60
Puissans ne font irriter, ains faut euitier leur courroux.	66
Punition du mal est au mal mesme.	206
Pyrenees, barriere entre les Gaules & Espagnes.	259

R

<b>R</b> aison mise en ceuvre prend accroissance.	400
Raison, propre bien de l'homme.	163
Raison parfaite s'appelle vertu & bonnesteté.	164
puis que la Raison parfait l'homme, la seule raison parfaite le rend heureux.	166. 167
Rapiner & viure de rapine, est chose ignominieuse.	

T A B L E.

<i>Regions toutes entieres abyfmees.</i>	189
<i>Resiouyr se faut de la prosperité d'un chacun, &amp; se contrister de ses mesaduentures.</i>	231
<i>Resiouyffance seuer.</i>	360
<i>Resiouyffance solide.</i>	361
<i>Riche ne peut estre celuy qui se reigle à l'opinion.</i>	80.
<i>Riche voisin allume la couruoitise de son voisin.</i>	24
<i>Riches estiment du peuple estre bien heureux.</i>	241
<i>maniere nō vulgaire ny incertaine pour estre Riche.</i>	
348.349	
<i>tout le monde s'enquiert si on est Riche, mais si on est bon, personne.</i>	239
<i>Richesses preparees.</i>	306.
<i>ceux qui perdēt leurs Richesses sont en lieu plus assure qu'ils n'estoyent au parauant.</i>	248
<i>Richesses doiuent estre possedees, mais non posseder ceux qui les ont.</i>	92
<i>ne pouuoir souffrir les Richesses, est plustost foiblesse d'ame que sagesse.</i>	18.
<i>possedees avec plus de peine qu'elles ne sont acquises.</i>	240
<i>premiere mesure des Richesses est d'auoir ce qui est necessaire, la seconde ce qui suffit.</i>	6
<i>qui mesprise Richesses est digne de la deité.</i>	44.
<i>comme celuy qui les possede les doit mespriser.</i>	
342	
<i>Rosignols ont la voix douce, mobile, &amp; harmonieuse.</i>	164
<i>la Rougeur ne peut estre prohibee ny commandee.</i>	
47	
<i>du Rougir honteux docte discours.</i>	44.45
<i>Royaumes souuent renuerses sans que personne les pousse.</i>	188
<i>on ne pouuoit iadis saluer les Rois de Parthie sans leur faire un present.</i>	86
<i>Rutilius porta volontairement son exil.</i>	100
sablons	

T A B L E.

S

Sablons steriles & vastes entre Egypte & Ethiopie.	259
Sacrifice des Romains, duquel on chassoit tous les hommes, &c.	202
le Sage, est la borne de sa felicité.	39
le Sage est content de soy-mesme, & comment il faut entendre cecy.	31
Sage n'est iamais sans amy. 32. car il est artisan d'amitié. là mes. surmonte toutes aduersitez.	31
il n'y a que le Sage à qui ses biens puissent plaire.	40
le Sage ne fait iamais rien malgré soy.	146
le Sage sçait que tout luy peut aduenir.	174
le Sage s'accoustume aux maux qui peuvent aduenir.	là mes.
le Sage vit autant qu'il doit, & non autant qu'il peut.	148
Sages comment fuyent les dangers de ce monde.	4
le Sage est ferme & constant.	390
Sagesse recoit en son eschole hommes de tous aages.	160
Sapience quoy. 340. son but.	378
Sapience est la seule liberté.	398
il n'y a qu'un chemin pour paruenir à elle. là mes.	
Santé empeschee par changement de remedes.	6
Saturne planette fait son cours en trente ans.	260
Scauoir que c'est.	391
Scipiõ beau-pere de Põpee se tue, & pourquoy.	104
Scipions au dessus de toute imitation.	157
Scribonia femme d'honneur & d'authorité, persuade à son nepueu Drusus de se tuer.	151
Senecõ Cornelius mort d'une estrange façon, avec une histoire memorable de ce.	223
sepulture inuentee en faueur des viuans & non des trespasses.	245. 246
	Serpens

T A B L E.

Serpens peuuent seurement estre maniez quand ils transissent de froid.	136
Seruir à vertu c'est estre libre.	30
La Seruitude retient peu de gens & plusieurs retiennent la seruitude.	356
Siecle doré.	239
Socrates faict grand & renommé par la cigue.	61
Socrates demeura trente iours en prison attendant la mort.	150
Soin en chacun empreint de nature à sa propre personne.	63.
Soldats en temps de paix se doiuent exercer aux armes.	80.
le Soleil décrit selon ses adigins & ornemens.	239.
Solitude à l'homme doit estre euitee, combien dangereuse.	41. enuieuse.
le Sommeil va & reuiert sans cesse.	127.
le Sor a besoin de toutes choses, d'autant qu'il ne sçait se seruir de rien.	36
Sattise ordinairement trauaillee de l'ennemy de soy-mesme.	40
Stilpon ayant perdu tous ses biens, disoit qu'il n'auoit rien perdu, & qu'il les auoit tous avec soy.	38
Stoiques & Epicuriens en quoy different.	31. reiettez de la chose publique, se retirent pour reformer la vie des hommes.
	70. portent leurs biens sous entiers par le milieu des flammes sans estradommagez.
	39
Strymon fleuue borné des Thraces.	258
Sylla tres-violent lors que le sang luy montoit au visage.	46

T

<b>T</b> Emps, & comment ou doit remedier à la fuite d'iceluy.	
le Temps de quelle vitesse s'ensuit.	201
	le

T A B L E.

- le Temps coule d'une certaine ordonnance, mais elle nous est cachée. 225
- le Temps qui est passé est nostre, & rien n'est plus assuré pour nous, que ce qui a esté. 209
- entre le peu & beaucoup de Temps, il n'y a rien à dire. 265
- celuy n'a besoin de Temps, qui au bout de chacun jour aura pris congé de sa vie. 226.227
- qui a receu le Temps, ne pense de rien deuoir. 4
- la Terre sepulture commune de toutes choses. 245
- la Terre & l'eau ne sont qu'un petit point. 259. seule stable entre toutes les choses de ce monde. 200
- Tourbe doit estre fuyé. 221. & quel profit il en vient. 24.25
- Trahison voluptueuse, quelle. 127
- Trauaail de l'homme, n'est que pour la mesure d'un bien petit corps. 259. assidu, force & abbat tout. 142. espusse l'esprit, & le rend inhabile à l'estude des sciences. 73
- Tremblement de terre espouuentables, & en quels pays. 189
- Tristesse a quelque meslange de volupté en soy. 217.220
- avec la Tristesse nul ne conuerse volontiers. 218
- ceux qui craignent d'estre Trompez, apprennent aux autres a tromper. 8

V

- V**aincre tout un peuple, plus facile qu'un homme seul. 39
- Veneriens plaisirs causent generale deprauation de mains, de pieds, & de toutes ioinctures. 107
- ce qui est à Venir, & ce qui a esté n'est point nostre. 265
- le Ventre n'esconte point. 349. n'est rigoureuse creancier. 350

T A B L E.

Verité a certaine mesure, & la coniecture est vague & incertaine.	58
Vertu est le seul bien de l'homme.	19.167
Vertu est selon nature, & les vices luy sont contraires.	142
Vertu red l'ame digne de s'accointer avec Dieu.	257
nous soulagera, si nous la voulons bien servir.	235
Vertu seule incorruptible, & permanete en son estat, &c. 167. n'est acquise fortuitement.	162
pour l'amour de la Vertu il faut souffrir toutes choses.	170
le nom de Vertu & philosophie demeurera saint & venerable a tout iamais.	68.369
Vertus vne fois prises, ne s'en peuuent plus aller.	142.143
faut servir la Vertu, pour iouyr d'une vraye liberte.	30
Viandes & delices d'icelles, causent crudite d'estomach.	7
Vices naturels ne peuuent estre du tout effacez par aucune industrie.	45
les Vices s'ensuiuent en nous sous le nom des vertus.	420
facilement l'homme s'adonne aux choses Vitieuses.	204
il n'est d'autre mal que le Vice.	167
le Vice & meschanceté ne demeure iamais sans punition.	206
les Vices se tiennent en nous comme vne plante en vn terroir estrange.	142.143
que les Vices sont es hommes, & non au siecle.	208
Vices enarmes portent tousiours leur remord.	369
Vicieux semblables aux auengles.	140
ceste Vie est vn voyage.	243
La Vie n'est ny bien ny mal, mais seulement le lieu du mal	mal

T A B L E.

mal & du bien.	213
la Vie est vne seruitude, si on ne sçait mourir vertueusement.	182
la Vie de l'homme est comme vne farce.	184
ceste Vie est vn cercle roulant.	112
la Vie de l'homme n'est pas aux choses, mais en l'ame.	86
chacun doit vouloir que sa Vie soit approuuee de tout le monde, & sa mort de soy-mesme.	152
la Vie n'est iamais imparfaicte, si elle est honneste.	176
nostre Vie n'est que menterie.	421. 422
Vie humaine remplie d'effroy & d'agitation, pour l'attente de l'aduenir.	75
ne faut pas trop aimer la Vie, & ne la faut pas aussi trop hayr.	111
la Vie ne se doit mesurer par le temps, ains par les actions.	198
la plus longue Vie n'est pas la meilleure.	152
commencer tousiours sa Vie.	363
continuer sa Vie.	384
paracheuer sa Vie deuant la mort.	385
but de la Vie bienheureuse.	416. 417
à la Vie deuous beaucoup de choses, & rien à la mort.	246
la Vie nous est donnee à condition de venir à la mort.	122
l'on monte de ceste Vie à l'autre. 245. leur difference.	346
personne ne sort de la Vie que comme si de n'agueres il y estoit entré.	357
Vivre bien non combien.	358
c'est chose ridicule, voir vn vieillard à l'alphabet.	131
Vieillesse est vn nom d'age las, & recreu.	113

T A B L E.

Villes d'Asie & d'Achaye, tombées souuent-fois par tremblemens de terre, & englouties en Syrie & Macedoine.	189
peu de Villes ont porté longuement leur felicité.	188
Villes prennent fin, ausi-bien que les hōmes. là mes. Viure est peu de chose, mais mourir honnestement, prudemment, & valeureusement, est chose excellente.	177
le temps que l'homme peut Viure, & rien, est presque tout vn.	221
le bien Viure gist souuent à ne viure longuement.	230
Vlysse boucha les oreilles à ses compagnons.	126
Vœux à Dieu & prieres, quelles doiuent estre.	43
comment il faut exercer sa Voix.	74
Volupté en la vieillesse de l'homme est plus plaisante, & agreable.	50
Voluptez vont & reuiennent sans cesse.	177
Voluptez bourbeuses & folles.	369
Volupté combien ennemie à l'homme.	403
Voyageans font beaucoup de logis, & point d'amitiex.	4
Voyages pourquoy ne profitent.	373-374

T

Yeux, allumettes de tous vices, & guides de toutes meschancetex.	247
Yeux plus croyables que les oreilles.	21
Turesse cause tremblement, & endormissement de nerfs.	107